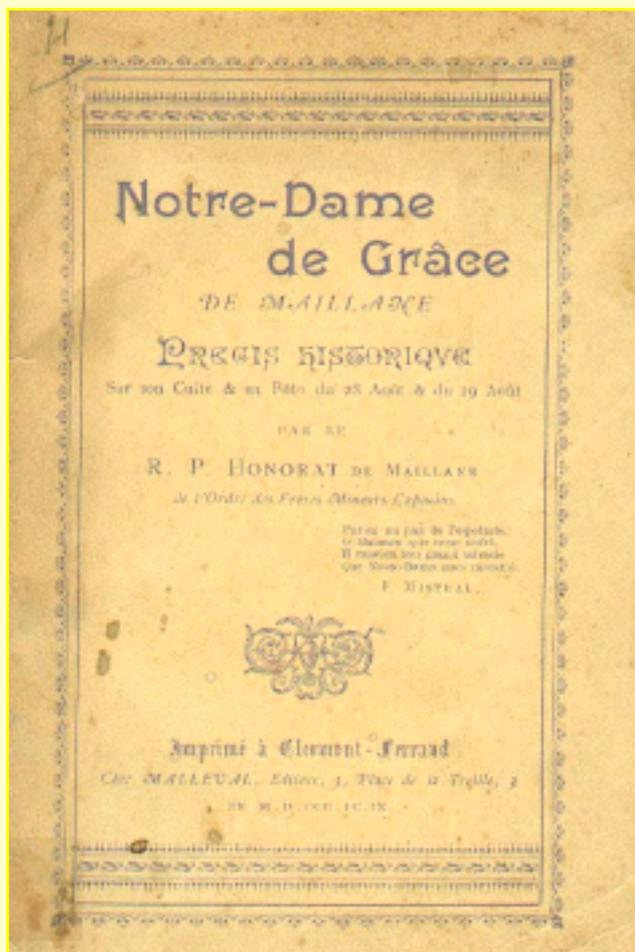


R.P. Honorat de Maillane

Notre-Dame de Grâce



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

R.P. Honorat de Maillane

**Notre-Dame
de Grâce**

**Clermont-Ferrant
M. D. CCC. IC. IX.**

Lettre de Mgr Gouthe-Soulard

Archevêché d'Aix, Arles et Embrun
Aix, le 26 Octobre 1899.

Mon Révérend Père,

Vous avez fait une œuvre sainte et patriotique, en racontant les merveilles de Notre-Dame de Grâce dans votre très chrétienne paroisse de Maillane. La cessation subite du choléra en 1854, après une procession votive en l'honneur de la Bonne Mère, comme on dit dans tout le Midi, doit être pour tous vos Compatriotes le sujet d'une impérissable reconnaissance.

Depuis cette époque, le fléau a fait plusieurs fois ses terribles apparitions dans notre Provence: Maillane a toujours été préservé. Sa confiance en Marie est bien justifiée: Maillane ne sera jamais ingrat, et se souviendra que: Miracle oblige.

Dans les premières années de mon arrivée dans le diocèse, je fis une visite dans votre paroisse. On ne m'attendait pas: un coup de cloche remplit rapidement l'église. Vous devinez le sujet de mon allocution à cet excellent peuple.

J'avais entendu parler de votre vibrant cantique maillanais:

Nosto-Damo de Gràci
Que nous avès sauva,
Vous venèn rendre gràci
Coume avèn toujours fa !

Toute l'église se mit à le chanter. C'était ravissant.

Quelques années plus tard, j'assistais à la fête du Miracle. Quel élan dans cette interminable procession ! Toutes les maisons étaient splendidement illuminées. Le reposoir de Notre-Dame de Grâce était d'une richesse et d'un goût parfaits. Volontiers je me serais cru transporté à Lyon, au 8 décembre, jour de la fête de l'Immaculée Conception: Et nox sicut dies illuminabitur (la nuit sera brillante comme le jour). Il semble que ce jour-là le soleil veut faire vingt-quatre heures de service.

Répandez votre livre dans toutes les familles de Maillane, afin que dans mille ans, comme aujourd'hui, vos arrière-neveux chantent le vieux refrain de leurs aïeux si chrétiens:

Nosto-Damo de Gràci
Que nous avès sauva,
Vous venèn rendre gràci
Coume avèn toujours fa !

Toutes mes cordiales bénédictions à l'auteur de ce livre et à ses lecteurs.

Xavier
Archevêque d'Aix.

APPROBATIONS

Sur l'ordre du T. R. P. Albin, Provincial des FF. MM. Capucins de la Province de Lyon, j'ai parcouru attentivement le travail du P. Honorat de Maillane, intitulé: Notre-Dame de Grâce de Maillane. Rien dans ces pages ne me paraît s'opposer à leur publication.

C'est une monographie du plus touchant intérêt, qui s'adresse non seulement aux clients privilégiés de Notre-Dame de Grâce, mais encore à tous ceux que ne laissent pas indifférents le nom et les gloires de l'Auguste Vierge. L'auteur a eu la main heureuse dans ses recherches, ou pour mieux dire, il semble avoir été conduit par Celle dont l'intérêt était ici en jeu, car il a pu réunir les documents les plus précieux et les plus divers, recueillir de la bouche de témoins prêts à s'éteindre des souvenirs qui bientôt allaient s'ensevelir dans l'oubli.

Cet oubli eût été un dommage irréparable pour Notre-Dame de Grâce, dont la période historique à laquelle se rapportent ces témoignages est marquée par les faits d'un merveilleux indiscutable, qui ont ressuscité son culte et inauguré l'ère de sa gloire.

La Vierge bénie, jalouse de sa gloire et voulant s'assurer la reconnaissance et la confiance de ses enfants de Maillane, a paré au danger de l'oubli et de l'indifférence dont elle avait eu à se plaindre durant les années qui ont précédé le choléra de 1854. Au temps voulu, elle a préparé la main qui devait retracer et confier aux nouvelles générations le récit authentique de ses bienfaits, avec les témoignages de reconnaissance qui lui avaient été décernés par la population.

Il s'agissait dans ce travail de dérober aux âges passés, quelques-uns de leurs secrets sur Notre-Dame de Grâce; de rappeler, après une période d'effacement, la résurrection de son culte, avec les circonstances merveilleuses qui l'avaient amenée, vers le milieu de ce siècle. Dès cette époque, il n'y avait qu'à enregistrer la série non interrompue de ses triomphes jusqu'à ce jour, à décrire l'auréole de gloire dont est parée la Vierge que le langage du pays appelle la Sainte. Cette auréole toujours grandissante se compose des manifestations enthousiastes qui se renouvellent chaque année, des cérémonies empreintes du double caractère du deuil et d'espérance, rappelant les joies de la délivrance d'un terrible fléau, après des jours de consternation générale; des neuvaines et des fêtes dont le programme est désormais consacré par la tradition d'un demi-siècle; des chants composés et des discours prononcés à chaque anniversaire au milieu d'un peuple transporté de piété reconnaissante, pour célébrer le grand événement. Après cette description, il ne restait, pour faire pleinement ressortir l'éclat glorieux de Notre-Dame de Grâce, qu'à faire revivre, dans de succinctes biographies les prêtres qui avaient le plus contribué, dans ces dernières années, à développer et à rehausser son culte dans la

paroisse et, pour compléter cette couronne, cueillir au hasard parmi les âmes les plus dévouées à l'aimable Protectrice, quelques fleurs, justement appelées par l'auteur: Fleurs Notre-Dame de Grâce.

On le voit l'œuvre se compose d'éléments variés qui concourent dans une unité parfaite à la glorification de la Vierge tutélaire, et qui, en dehors de l'intérêt commun qu'ils lui impriment, en présentent un tout particulier au regard de la population de Maillane et du clergé du diocèse d'Aix.

Cette histoire, pour se présenter avec sa vraie couleur locale et revêtir un caractère de plus touchante et de plus profonde sincérité, devait être l'œuvre d'un enfant de Maillane, d'un rejeton de ces familles bénies qui ont vécu près du sanctuaire de N.-D. de Grâce et se sont épanouies dans une atmosphère de douce piété. Il était bon aussi que l'auteur eût trempé les lèvres à cette source si riche de poésie félibréenne que le génie a fait jaillir dans le domaine privilégié de cette Vierge, et qui après avoir fait tressaillir le Midi a porté à travers la France le nom du Poète provençal, né à Maillane le 8 septembre, jour auquel l'Eglise célèbre la fête de la Nativité de Marie.

N'est-ce pas pour ces raisons que l'auguste Protectrice a fait choix d'un Maillanais pour faire revivre le souvenir de ses bienfaits et de sa protection ? Quoi qu'il en soit, la population de Maillane ne pensera pas autrement. Elle verra avec plaisir et avec fierté, qu'un de ses fils a pris le soin de publier les fastes glorieux qui lui sont communs avec sa Sainte et qui constituent les plus belles pages de son histoire.

Ce petit ouvrage qui vient si bien à son heure et semble né sous l'inspiration de N.-D. de Grâce, sera une nouvelle fleur, et non des moins belles, éclore dans le parterre Maillanais qu'Elle garde et défend avec un soin jaloux. Il sera aussi une fleur séraphique épanouie dans ce Jardin plus vaste, que la Vierge Immaculée protège et défend depuis des siècles. Fleur de Maillane et de l'Ordre Séraphique, le Précis historique portera ses fruits après avoir répandu ses parfums de piété et d'édification.

De notre couvent du Crest (Drôme), le 15 Février 1899.

Fre Ambroise d'Etoile,

Ex-lecteur de théologie dogmatique.

A la demande du T. R. P. Albin de Vion, Provincial des FF. MM. Capucins de la Province de Lyon j'ai fait une lecture attentive de l'ouvrage du R. P. Honorat de Maillane, intitulé: Notre-Dame de Grâce Maillane. Rien ne s'oppose, au point de vue doctrinal, à la publication de ces pages qui rappellent, par des faits et des témoignages contemporains, la bonté si compatissante de la Mère de Dieu, la reconnaissance et la piété filiale d'un peuple comblé de ses bienfaits, les vertus, le zèle et l'éloquence de prêtres dévoués à sa gloire. Après le miracle de la multiplication des pains, Jésus disait à ses disciples: Recueillez les morceaux qui restent, qu'ils ne soient pas perdus. Colligite fragmenta ne pereant.

Le P. Honorat a dû entendre intérieurement une parole semblable, par rapport au culte de Notre-Dame de Grâce dans sa paroisse natale.

Il a donc glané dans les relations écrites et les discours, il a interrogé des témoins et il a fixé en un précis des souvenirs touchants capables de faire aimer davantage la bonne Mère.

Que la lecture de ce petit ouvrage, écrit par un de leurs compatriotes, resserre encore, si c'est possible, les liens de fidélité des Maillanais envers leur chère Sainte.

De notre Couvent de Marseille, 1^{er} mars 1899.

Fre Damascène de Varennes,
Capucin, ex-lecteur.

Sur le rapport favorable des deux examinateurs, nous permettons bien volontiers l'impression du livre intitulé: Notre-Dame de Grâce, par le R. P. Honorat de Maillane.

Puissent ces pages, qui rappellent le souvenir de l'insigne faveur accordée par la Bonne Mère aux Maillanais, en 1854, accroître la confiance et la dévotion des fidèles envers l'auguste Vierge Marie.

Clermont, 4 septembre 1899, en la fête de sainte Rose de Viterbe

Fre Albin de Vion,

N.-D. DE GRÂCE DE MAILLANE

CHAPITRE PREMIER

Culte de Notre-Dame de Grâce à Maillane avant 1851

Ancienneté de ce culte. — La statue de Notre-Dame de Grâce occupe diverses places dans l'église paroissiale. — Confiance de la population. — La Vierge au grenier. — Légitimes protestations. — La tempête glacée. — La Vierge à l'hospice. — Lettre par ballon monté. — Visite de Mgr Darcimoles. — Neuvaine d'actions de grâces.

Maillane est un village de Provence. Situé dans la plaine, il a pour horizon lointain les dernières élévations des Alpines. Dans ce pays découvert, inondé de lumière, l'eau, les arbres et la verdure tempèrent les ardeurs brûlantes de l'été. On jouit dans son sein de la joie et de la paix que donne la vie des champs; c'est le bonheur du propriétaire qui fait fructifier l'héritage paternel.

Sa population, restée profondément chrétienne, jette dans le sillon creusé avec un labeur infatigable la semence pleine d'espoir, l'entoure de sollicitude, sous le regard de Dieu, et, après avoir semé dans la peine, elle moissonne dans l'allégresse. Le sol n'est pas ingrat; tout au contraire, il rend avec usure. Ce terroir est l'un des plus fertiles du département des Bouches-du-Rhône.

Dans ce nouveau paradis terrestre, où se trouvent les fleurs et les fruits, il y a une pieuse Madone, l'Eve nouvelle, glorieuse et sans tâche. Elle est pour tous un soutien, une confidente et une espérance. Son antiquité remonterait, selon les données de la critique, jusqu'au XIIe siècle. Comme la plupart des statuette du Moyen Age, elle a été sculptée sur bois. Elle est assise et tient sur ses genoux l'Enfant Jésus également assis. Elle est de petite taille. Une robe d'étoffe précieuse, ornée de broderies de soie, d'argent et d'or, la recouvre presque toute entière! et ne laisse apercevoir que le visage de la Vierge et celui de l'Enfant Jésus. Sur leur tête est placée une couronne. Bien que noircie par les ans, la statue conserve la trace d'un ciseau habile; les traits en sont finement achevés, et la vierge immortelle, quoique brunie par les siècles, peut dire: Je suis noire, mais je suis belle: *nigra sum sed formosa*.

On ne sait depuis quelle époque la statue de Notre-Dame de Grâce se trouve dans l'antique église paroissiale de Maillane. Dans le registre des actes faits à Graveson, en 1622, par maître Jacques Mercurin, notaire, il est parlé d'une chapelle de Notre-Dame de Grâce. Elle fut donnée en prébende à Jean Aubert, clerc tonsuré de la ville d'Aix. Ce fut le 7 juillet 1622 que le dit clerc entra en possession de son bénéfice. Quelques années plus tard, en 1677, il est encore question de cette chapelle. Était-ce simplement le nom de ce sanctuaire, ou bien renfermait-il vraiment la statue vénérée? On ne le sait.

Tout d'abord Notre-Dame de Grâce avait sa petite statue dans la chapelle de la très Sainte Vierge, où elle occupait un modeste espace contre le mur. C'était sa place naturelle. Chacun, selon l'inspiration de sa piété, pouvait venir s'agenouiller devant l'antique image. Quelle consolation pour les âmes délicates de venir prier devant une Vierge qui avait entendu les supplications des générations passées, et de se souvenir que le cœur des mères avait prié pour le bonheur de la génération présente!

Grande était la confiance que l'on avait en Notre-Dame de Grâce. Dans tous les malheurs publics c'est vers elle que se tournaient les regards. Lorsqu'un incendie se déclarait, on avait recours tout d'abord à sainte Agathe la Patronne de la paroisse, à Celle qui l'année 254, comme l'histoire le rapporte, sauva de l'incendie la ville de Catane, en Sicile, lorsque l'Etna jetait des torrents de feu. Mais quand le sinistre prenait des proportions plus effrayantes, c'est alors à la Vierge toute-puissante que l'on recourait.

De tout temps, nous trouvons des traces de cette confiance, non-seulement dans les calamités publiques, mais encore dans les épreuves domestiques. Nous avons découvert un ex-voto qui a une signification particulièrement éloquente: c'est un pied en argent, de petite dimension, habilement dessiné et qui se termine à sa partie supérieure par une couronne.

Il est noirci par les années, mais il nous rappelle la foi de nos aïeux. Joseph Fougasse, né vers la fin du dernier siècle, avait au pied, durant son enfance, une plaie vive dont il souffrait beaucoup, ainsi que nous l'a raconté sa fille, Françoise Fougasse, âgée de 84 ans. Sa famille trouva aide et assistance dans l'intercession de Notre-Dame de Grâce.

La sainte Madone n'est pas toujours restée, bien qu'elle n'y occupât qu'une petite place, dans la chapelle de la très Sainte Vierge. On la transporta sur l'autel des Ames du purgatoire. Ce fut pour elle le commencement de sa voie douloureuse. Elle revint ensuite à son ancienne place. C'était l'heure de la persécution, elle passait d'un tribunal à l'autre. A l'autel du purgatoire, au sein de cette première captivité, elle ne fut point privée de tout honneur. Bien que, Mère de la vie, elle fut placée parmi des symboles de mort, la Vierge du Calvaire pouvait remplir son rôle de consolatrice: *consolatrix afflictorum*

Notre Dame de Grâce recevait les soins délicats et empressés d'une humble servante de Dieu, appelée la vieille Ursule, autrefois petite sœur d'un monastère avant la Révolution française. Non contente de prodiguer ses attentions pour la gloire de Celle que l'on avait placée dans le royaume de la mort, chaque soir elle réunissait les enfants, surtout ceux de la première communion, et les faisait prier devant la sainte Madone. Plus tard, devenue aveugle, elle délégua les jeunes filles pour revêtir de sa robe de fête la statue vénérée; elle venait ensuite palper doucement pour savoir si Notre-Dame de Grâce n'avait pas été oubliée. Elle s'acquitta de ce pieux ministère dans les différentes places que la statue de Notre-Dame de Grâce occupa. Nous avons entendu raconter par un témoin, avec quels regrets touchants elle fit ses adieux à sa glorieuse protégée, lorsque, victime de l'âge et de la maladie, elle dut quitter Maillane pour se rendre auprès des membres de sa famille où elle trouverait le dévouement que réclamait son état de santé: *ma bello mignoto, ma bello mignoto!* disait-elle à haute voix, et toute en larmes, en s'adressant à Notre-Dame de Grâce: — Nous ignorons combien d'années l'antique image demeura sur l'autel des Ames du purgatoire. Sa situation était précaire, puisqu'on la transportait ainsi d'un endroit à l'autre. Un rien eut suffi pour la faire disparaître. Après une réparation, qui eut lieu dans l'église, elle fut déplacée de nouveau. Cette antique Vierge qui avait pour ornement la vénération des siècles fut mise en parallèle avec une décoration de minime importance, et on la trouva démodée. Quel est celui en cette circonstance fut le coupable? Est-ce M. Tassy, curé de Maillane? Non, ce fut le mauvais goût de l'époque. L'éclat d'une peinture vulgaire fut préféré à la teinte brunie et vénérable de la Madone; Notre-Dame de Grâce fut enfermée dans une armoire de la sacristie: ce fut sa prison et son cachot.

La population éprouva une émotion pénible en ne voyant plus dans l'église l'humble statue qu'Ursule avait si bien servie et tant aimée. Le curé de la paroisse dut avoir à subir plus d'un assaut respectueux de la part d'un peuple sincèrement dévoué, sans rancune, mais à l'imagination vive et au cœur ardent.

Toutes les récriminations furent inutiles; la Vierge devait gravir le Calvaire pour avoir ensuite les gloires de la résurrection. De la sacristie elle passa au grenier. Il y avait là tous les débris des anciennes solennités. Ce n'était plus l'heure de la gloire, mais celle de l'abandon et de la poussière.

La pieuse Madone qui n'a jamais été un débris, car les ans l'ont respectée, et qui de plus peut-être facilement enrichie par de nouveaux ornements, était bien moins à sa place dans les combles du presbytère qu'elle ne l'avait été sur l'autel des Ames du purgatoire et dans la sacristie. Dans sa disgrâce elle avait toujours l'affection de ses enfants. La persécution, selon la loi commune, ne cessait de la grandir. Tandis qu'elle se couvrait de poussière; tandis que seule et délaissée elle n'avait point de main amie pour l'entourer de soins et veiller à sa gloire, elle régnait pleinement dans le cœur des Maillanais toujours fidèles.

On croirait difficilement, si toute une paroisse n'était là pour l'attester, que l'on en soit venu à de telles rigueurs vis-à-vis d'une ancienne statue, vraie relique bien conservée, devant laquelle tant de générations étaient tombées à genoux et qui, de plus, au même moment, avait ses sœurs, Notre-Dame du Château à Tarascon, Notre-Dame de Grâce à Aix, environnées de gloire.

M. Tassy en humiliant Notre-Dame de Grâce préparait l'exaltation future de la Madone vénérée.

Sa conduite et sa bonne foi peuvent cependant tourner à sa gloire, car s'il n'avait pas eu sur la population un véritable ascendant, il se serait bien gardé de chercher un nouveau conflit dans la disparition d'une statue vénérable, et à laquelle on tenait du plus profond du cœur. Sous son administration, en 1844, trois missionnaires capucins avaient renouvelé le bon esprit de la paroisse. C'étaient les Pères Léon, Joseph et Véran dont le souvenir est encore populaire à Maillane, après plus d'un demi-siècle.

La Sainte ", comme on l'appelle à Maillane, ne resta pas longtemps au rebut, séparée de sa famille. Les habitants mirent en pratique, vis-à-vis de leur pasteur, ces paroles du saint Évangile: Demandez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira. Une circonstance survint où ces supplications devenaient encore plus légitimes. Il fallait une protection d'en Haut pour sauver les récoltes. C'était à la fin du mois d'Avril, et, chose étrange, il neigeait en pleine Provence; les tourbillons d'un vent glacial avaient remplacé le souffle du printemps. Il fallait l'intervention de Marie mère de ce Jésus qui commande à la tempête.

L'autorisation en fut donnée; on descendit la divine captive. Hélas, Elle, la Vierge immaculée, était semblable au prodige de l'Évangile; elle revenait vêtue de haillons et couverte de poussière. Aussitôt on la revêtit de sa plus belle robe et on la porta en triomphe.

Prendre une statue de chétive apparence pour invoquer le secours d'en-Haut, c'est entrer dans le plan divin.

— Partout nous voyons cette sagesse divine allier dans ses œuvres ce qu'il y a de plus infime à ce qu'il y a de plus élevé, et se servir des choses les plus humbles et les plus simples pour produire les plus grands effets. Une goutte d'eau traversée par un rayon de soleil, voilà plus qu'il n'en faut à Dieu, cet incomparable artiste, pour donner à notre regard ébloui les merveilles de l'arc-en-ciel ou les splendeurs d'un soleil couchant; un peu d'air mis en mouvement suffit à cerner partout l'épouvante, et la dévastation, à renverser les œuvres du temps comme les œuvres de l'homme.

Dans l'ordre surnaturel, quelques gouttes d'eau font d'un enfant de ténèbres un enfant de lumière; un peu de pain et quatre paroles font descendre sur notre pauvre terre le roi de la création. Dieu fait de la force avec rien.

Malgré tous ses miracles, la statue vénérée n'avait plus dans l'église une place d'honneur. Les Religieuses de Saint-Joseph des Vans qui étaient arrivées dans la paroisse depuis le mois de janvier 1849, ainsi que l'attestent les archives communales, et qui se dévouent à l'éducation des jeunes enfants de Maillane, changèrent pour un moment de vocation. En présence de cette vieille Madone elles se firent Petites Sœurs des Pauvres. Notre-Dame de Grâce fut conduite à l'Asile de la pauvreté. L'école des Sœurs était primitivement un établissement de ce genre. C'est ce que nous apprend une inscription, nouvellement apposée sur ses murs intérieurs, en langue provençale, et dont l'idiome et le style révèlent l'auteur. Il y est dit qu'on met cette inscription, en bonne mémoire du noble Cyprien d'Hermitte d'Armellin, seigneur de Maillane, décédé le 10 du mois de Mai de l'an 1715, et qui laissa quatre mille francs pour y bâtir l'hôpital, avec trois cents francs de rente pour le soin des malades ou pour doter les filles pauvres, et quatre mille francs pour agrandir l'église. On ajoute que le conseil municipal reconnaissant a voté et fait poser cet éloge, le 23 février 1896.

EN BONO MEMORI
De Noble

CIPRIAN D'HERMITTE D'ARMELLIN
Segnour de Maiano

Defunta lou 10 de l'an 1715,
Que leiffè 4000 frcs pèr ié bafti l'efpitau,
Emé 300 frcs de rënto pèr lou fiuen di malaut
O pèr douta li fiho pauro,
Emai 4000 frcs pèr agrandi la glèifo
Lou Counseù municipau a vouta reconnaiffènt
E fa paufa aquefto laufo
Lou 23 de febrlié 1896.

Notre-Dame de Grâce venait dans une maison construite par la charité, c'était pour elle un second Bethléem. Toutefois, celle qui venait de sourire aux enfants de la Salette et qui devait quelques années plus tard causer familièrement avec Bernadette, dut venir avec joie parmi les enfants de l'école. Elle fut placée dans une petite classe aménagée depuis pour une chapelle, vis-à-vis la porte d'entrée. Nous avons la lettre d'érection de cette chapelle; elle est de Mgr Chalandon, archevêque d'Aix. Il y est dit: — En vertu de l'indult du 3 juillet 1861, nous érigeons par les présentes un oratoire privé dans l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph, sis sur la paroisse de Maillane. Donnée à Aix le 15 novembre 1866.

La statue de Notre-Dame de Grâce fut donc placée dans une classe de l'école. C'était la deuxième classe, et elle était composée d'enfants d'une dizaine d'années. Pénétrons dans cet intérieur, c'est là qu'on a installé la souveraine détrônée. Le dévouement de ces jeunes cœurs lui est acquis. Avec quels soins, celles qui sont désignées pour la servir, c'est-à-dire pour veiller à sa parure accomplissent ce devoir. Il y a dans la classe plusieurs emplois, mais celui qui regarde l'honneur Notre-Dame de Grâce est l'un des plus précieux. Ces emplois sont: premièrement, de lever les ouvrages; deuxièmement de surveiller dans les rues; troisièmement de surveiller à l'église; quatrièmement d'être monitrice, marquant les notes bonnes et mauvaises, étant assise à un bureau particulier; cinquièmement de rappeler à la présence de Dieu par ces mots: — rappelons-nous la présence de Dieu; adorons sa divine majesté; sixièmement enfin, d'orner la statue de Notre-Dame de Grâce.

Voici les noms de celles qui remplissaient, à tour de rôle, quand elles avaient dix ans, ces divers offices. Depuis lors, elles ont marché dans l'existence. Les unes donnent l'exemple des vertus chrétiennes dans le monde, les autres, élèvent leur famille à la lumière des traditions maillanaises. Nous pouvons citer: Agathe Terras, Marie Chauvet, Anne Gay, Françoise Riqueau, Antoinette Roumanille, Madeleine Eynaud, Colette Marie, Thérèse Poullinet, Emilie Berrut, Henriette Lillamand, Marie Jauffret, Marguerite Blanc, Anne Pradié, Thérèse Joncy, virginie Crestin, Anne Gilles, Rosalie Simian.

La sœur Saint-Alfred, religieuse de Saint-Joseph des Vans, qui faisait cette deuxième classe, était au début de sa carrière, et gouvernait tout ce petit monde. Elle est devenue depuis supérieure de la communauté, à Beaumont-Mirabeau, dans le département de Vaucluse.

— Depuis que j'ai quitté la bonne paroisse de Maillane, nous écrivait-elle, je n'ai jamais eu le bonheur d'assister à la pieuse et splendide fête de Notre-Dame de Grâce. Cette année j'espérais bien avoir cette consolation, mais le bon Dieu a voulu encore m'en demander le sacrifice, par la maladie si intense de nos chères Sœurs de Maillane qui ont été si éprouvées. J'ai dû me contenter de m'unir d'intention et de cœur, aux personnes pieuses qui assistaient à cette belle fête, et j'ai prié ardemment Notre-Dame de Grâce de nous protéger, ainsi que mes chères Sœurs de Maillane et tous les bons Maillanais....

— Bien volontiers je réponde à votre honorée lettre qui me demande certains renseignements, au sujet de Notre-Dame de Grâce de Maillane. Autant que ma mémoire vieille pourra me servir, je satisferai à vos demandes. La statue de Notre-Dame de Grâce était à la deuxième classe quand je suis allée à Maillane en 1853, en septembre. Elle avait deux ou trois robes fanées.

La bonne Sœur confiait ces robes à des mains innocentes. Ces jeunes enfants en revêtaient Notre-Dame de Grâce en lui souriant avec candeur.

Il est donc vrai que nous, et les Maillanais de notre âge avons été vêtus et soignés par ces mains qui, tout d'abord, dont été consacrées au service de Notre-Dame de Grâce.

Avant de nous sourire, nos mères lui ont souri, dans leurs plus tendres années; avant de nous vêtir, elles l'ont vêtue; avant de nous prodiguer leurs tendresses, elles les lui ont prodiguées. Pour ces Maillanais, c'est une raison de plus d'aimer leur Mère du ciel.

L'abbé Tassy, qui avait mis en captivité la statue de Notre-Dame de Grâce, devait être un jour captif lui-même.

A ce moment, il ne devait point avoir autour de lui des amis mais des ennemis. Il exerçait le saint ministère à la capitale, durant l'effroyable guerre de 1870. Pendant le siège de Paris, il était prisonnier dans la ville. Ainsi qu'il arrive souvent, il se souvint, dans le malheur, du passé et des jours heureux; son regard se tourna du côté de Maillane. Il fit parvenir à son ancienne paroisse une lettre par ballon monté. Elle est adressée à M. Antoine Martin, instituteur communal. Cette lettre, que nous avons sous les yeux, est écrite sur papier très mince. Elle porte sur l'adresse un timbre-poste de l'Empire, et on peut lire ces mots manuscrits: — Par ballon monté.

Nous reproduisons cette lettre parce qu'elle est un regard jeté vers Maillane, le Nazareth de notre sainte Madone et aussi parce qu'elle nous apprend la noble et belle conduite de celui que plusieurs seraient tentés d'appeler, le persécuteur de Notre-Dame de Grâce.

MON CHER MARTIN,

Vous devez être fort en peine sur notre compte; vous devez craindre qu'un boulet ou un obus des Prussiens nous aient coupés en deux; cette lettre vous dira qu'il n'en est rien, jusqu'à présent, je ne dis pas qu'il n'en soit pas ainsi, dans quelques jours peut-être, à la garde de Dieu!

Voilà plus de quatre mois que nous sommes assiégés par ces vandales du Nord, qui, au nombre de trois à quatre cent mille, forment un cercle de fer autour de la capitale. Voilà plus de quatre mois que nuit et jour, et presque sans relâche, nous entendons gronder des centaines de canons, soit de nos remparts et de nos forts, soit du côté de l'ennemi. Voilà quinze jours que la ville est bombardée, et que les obus arrivent dans plusieurs quartiers de Paris y causent certains dégâts et font quelques victimes: Malgré tout cela, l'immense population de la grande cité demeure calme et tranquille. Malgré ces pièces formidables qui tonnent sans cesse, nos offices, catéchismes, prédications, etc., ne sont pas interrompus.

Hier, j'ai assisté à un combat formidable, engagé entre deux cent mille hommes, à peu près, au milieu d'une fusillade incessante, au bruit des mitrailleuses et des canons du Mont Valérien. J'ai vu, consolé, encouragé bien des blessés, un entre autres, horriblement atteint que j'ai confessé, et qui probablement est mort en ce moment. C'est quelque chose de vraiment effrayant qu'une bataille. Les obus passaient sur nos têtes avec un sifflement affreux. Dieu veuille que nous sortions bientôt de cette triste situation.

Depuis le commencement du siège toute la famille est ici réunie et me prie de vous saluer.

Mes amitiés à tous ceux qui souviennent de moi.

Adieu.

Paris-Ménilmontant, 20 janvier 1871.

TASSY,

Premier Vicaire.

L'abbé Moulin, avait succédé à M. l'abbé Tassy, dès le mois de juin 1853. La Vierge était en captivité. Elle était silencieuse, mais ses enfants la demandaient à grands cris. En l'année 1854, régnait une pernicieuse sécheresse qui menaçait de ruiner la récolte. Le 25 avril, on profita de la présence, à Maillane, de Mgr Darcimoles, archevêque d'Aix, pour demander l'autorisation d'invoquer publiquement le ciel dans cette extrémité. Celle que les Pères de l'Eglise ont comparé à la nuée d'Elie, ne devait pas être absente.

La grande consolatrice, dans les temps difficiles, fut réclamée; on demanda le retour à l'église de la statue de Notre-Dame de Grâce. On était bien persuadé que la Vierge puissante, qui maintenant à Lourdes, fait circuler la vie dans les membres inertes, ferait reverdir les plantes desséchées.

On fit ensuite une neuvaine d'actions de grâces; ce qui permit à la sainte Image de rester une dizaine de jours dans l'église paroissiale. Après la neuvaine, elle dut reprendre le chemin de la captivité; ce fut malgré de vives protestations. Elle en était aux derniers mois de son délaissement: bientôt, nouvelle Judith, elle sauvera son peuple par un triomphe éclatant, et elle n'aura plus que d'unanimes acclamations.

CHAPITRE II

Le Choléra de 1854

Le Choléra en France, à Maillane. — Les victimes. —

L'émigration. — Le deuil et la solitude. — Les dévouements. — Lettres à l'Inspecteur primaire. — Abondante et lugubre moisson. — Le recours à Notre-Dame de Grâce. — Nouvelles lettres à l'Inspecteur primaire. — Le Procès-verbal en langue provençale. —
La Mère Saint-Sauveur.

En l'année 1854, le choléra vint jeter l'épouvante au sein des populations et exerça en France de terribles ravages.

Nous lisons dans l'histoire religieuse et civile d'Annonay:

— Pendant l'été de 1854 le choléra envahit la France; il étendit ses ravages sur une cinquantaine de départements, et celui de l'Ardèche ne fut pas complètement épargné. Ses approches firent éprouver quelques craintes, à Annonay, et des prières y furent faites, pour demander à Dieu d'être préservé du fléau.

Ces prières furent terminées par une procession solennelle, qui eut lieu le 27 août, douzième dimanche après la Pentecôte, jour auquel se célébrait la fête du Très Saint Cœur de Marie. On se rendit à l'issue des Vêpres, devant la Croix de Mission, où un reposoir orné de guirlandes avait été disposé, avec beaucoup de goût, par les soldats de la garnison, sous la direction des Religieuses Trinitaires de l'hôpital, et c'est là qu'une consécration à la sainte Vierge composée pour la circonstance, fut prononcée en présence d'un immense concours de fidèles qui remplissait la place du Champ.

Cet acte pieux de religion fut pour tous, un grand sujet d'édification, et ne contribua pas peu à rassurer les esprits alarmés.

Le choléra ne faisait pas seulement gémir en France, il était répandu dans la plus grande partie de l'Europe. L'Espagne était victime du fléau. Nous lisons dans l'histoire de la vénérable Philomène de Sainte-Colombe: — Le choléra faisait alors d'horribles ravages dans toute l'Espagne, mais principalement dans la ville de Mora. Philomène se vit attaquée du fléau: la violence et la force du mal furent telles, qu'en peu de temps, après des douleurs inouïes et d'horribles convulsions, l'enfant fut réduite à l'extrémité. Josépha (sa mère) qui l'assistait avec cette sollicitude et cette tendresse, dont un cœur de mère a seul le secret, voyant son visage défiguré, ses yeux enfoncés et complètement éteints, ses joues couvertes d'une pâleur mortelle, ses lèvres livides et sèches, tous ses membres raidis et sans mouvement, crut

qu'elle avait expiré, et la recouvrit du linceul mortuaire, n'espérant plus la revoir que dans l'éternité.

— Agenouillée, ou pour mieux dire, affaissée devant le corps virginal de sa fille, la pauvre mère repassait, dans une sorte de rêve douloureux et à demi inconscient les détails de cette jeune vie sitôt brisée. Elle se rappelait surtout, cette mystérieuse impulsion qui l'avait poussée à consacrer à Dieu, même avant sa naissance, cet enfant de bénédiction. Et alors, la même impulsion, la même force impérieuse l'incite à recourir à l'intercession de sainte Philomène. Elle portait votre nom, ô grande Sainte, s'écrie la mère dans un élan de foi sublime, elle appartenait à Dieu entièrement: — rendez-lui la vie, rendez-moi mon enfant. O miracle d'amour et de foi! A ce cri, la jeune Philomène, comme si elle sortait d'un profond sommeil, ouvre les yeux et reçoit dans ses bras sa mère ivre de joie. Le soir du même jour, la jeune convalescente put, sans aucun secours, s'approcher de la fenêtre pour vénérer la statue de saint Roch, portée processionnellement dans les rues de la ville.

Aix, comme Annonay et l'Espagne, avait recours à la protection d'en Haut. On lit dans la Provence du 20 juillet 1854: —... Mercredi dernier, Notre-Dame de la Seds quittait son sanctuaire habituel, portée par les pieuses élèves des Dames Sacramentines, et escortée de celles de leurs compagnes qui n'avaient pas eu le bonheur d'être choisies pour porter ce précieux fardeau, et par tout le clergé de la ville. Une foule immense suivait ou attendait le passage de son aimable protectrice, et Monseigneur bénissait cette foule émue ne pouvant lui-même maîtriser l'émotion qui le gagnait, à la vue de ces marques non équivoques de respect, d'amour et de confiance, donnés partout au siège de la sagesse...

— A cinq heures et un quart, la tête de la procession se mettait en marche, à sept heures moins le quart, la statue de Notre-Dame de la Seds sortait à peine de la Métropole...

La cour, le tribunal, les autorités civiles et militaires s'étaient rendues, avec un louable empressement, à l'invitation de Monseigneur, et étaient venus donner ainsi un exemple de leur dévouement à la cause publique.

Le 13 août, fut tristement marqué par l'apparition du choléra à Maillane. Ses ravages devaient y être plus sensibles encore que dans une grande ville: la population ne s'élevant qu'au chiffre de quinze cents habitants, les vides étaient plus remarquables.

Le premier jour, la mort fit quatre victimes, ce furent:

Pierre Rioussset, âgé de 5 ans 1/2;

Honoré Bayol, âgé de 7 ans;

Marie-Joséphine-Agathe Mistral, âgée de 2 ans 1/2;

Pierre Bonjean, âgé de 56 ans;

Le lendemain, 14 août, l'orage gronda si fort que l'épouvante gagna toutes les âmes. Dans une seule journée six personnes moururent; c'est un désastre pour un village.

Jean-Joseph Berrut, âgé de 78 ans;

Marie-Honorate Martin, âgée de 60 ans;

Mathieu Imbert, âgé de 62 ans;

Thérèse Terras, âgée de 24 ans;

Barbe Rose, âgée de 24 ans;

Antoine Martin, âgé de 15 ans;

Avec la liberté que donne la vie du propriétaire qui cultive son champ, on commença à émigrer. Chacun s'en allait à la campagne, afin d'y respirer un air plus pur. La fête du 15 août, si solennelle et si douce sous ce beau climat, fut changé en un jour de deuil; il y eut six enterrements. On se hâtait de quitter son domicile. Le roulement des voitures qui partaient se faisait entendre; on emportait ce qui est nécessaire aux premiers besoins de la vie.

Le 16 août, il y eut deux décès, et le 17 il y en eut quatre.

Ce furent, le 16:

Madeleine Ferrant, âgée de 68 ans;

Louis Bayol, âgé de 4 ans;

Le 17:

Jean-Joseph Charles, âgé de 49 ans;

François Ferrant, âgé de 77 ans;

Marie Berrut, âgée de 65 ans;

Jean Simian, âgé de 53 ans;

A partir du 16 août, on commença à inhumer le jour même du décès. On faisait un cercueil à la hâte, et par prudence on faisait disparaître la victime dès que c'était possible. Lorsque les décès avaient lieu pendant la nuit, on apportait les mesures des cercueils à la porte du menuisier, Claude Berrut. Celui-ci, à son réveil, les confectionnait sans en savoir la destination précise, ce qui est rare dans un village qui est une grande famille. Etienne Marie accomplissait le même office.

Le 19 août, il y eut quatre décès et le 21 il y en eut cinq.

Le 19 moururent:

Marguerite Simian, âgée de 54 ans;
André Tardieu, âgé de 72 ans;
Marie-Suzanne Sartel, âgée de 29 ans;
Marguerite Daillan, âgée de 61 ans;

Le 21:

Marie Rioussset, âgée de 16 ans;
Marie Duffour, âgée de 38 ans;
Madeleine Berrut, âgée de 69 ans;
Jean-Joseph Fougasse, âgé de 53 ans;
Marie Couillet, âgée de 82 ans;

Dès le 20 août, la population de Maillane, dévastée par la fuite et par la mort, était réduite au nombre de cent dix habitants. Il ne restait plus que les malades et leurs infirmiers, les marchands dont le négoce sert aux premières nécessités de la vie, et ceux enfin qui voulaient se dévouer ou dont la nature téméraire voulait affronter la mort. La police toujours défiante et ne tenant aucun compte d'une population au cœur généreux, descendit auprès des boulangers. Les gendarmes parcouraient Maillane et au milieu de ce silence de mort leur présence était plus impressionnante encore. Ils dirent aux boulangers: nous ne vous commandons pas de rester, mais si vous partez, vous ne savez pas quand vous pourrez rouvrir vos magasins. Nous vous conseillons de demeurer.

Pour tenir secret le nombre des cadavres, on ne sonnait point les cloches. L'inhumation ayant lieu quelques heures après le décès, on courait de surprise en surprise. On demandait, où est un tel, ou est tel autre? Ils sont au cimetière, répondait-on. Parmi les Maillanais qui se dévouaient à l'ensevelissement des morts et qui appartenaient aux plus honorables familles de la paroisse, on compte: Jacques Simian, Ferdinand Dumas, Martin, Pascalon; Mourrin, Benoît Chaix, Etienne Poullinet.

Trois prêtres se dépensaient au chevet des mourants: c'étaient M. l'abbé Moulin, curé de la paroisse.

M. l'abbé Fouque, son vicaire et M. l'abbé Jailler, originaire de Maillane. Ce dernier était curé de Faraman, en Camargue. Venu à Maillane pour prendre quelques jours de vacances et respirer un air plus pur, il rencontra l'épidémie. Il n'était pas homme à fuir; il secondait généreusement le zèle et le dévouement du clergé de la paroisse, et ne prenait point, dans le saint ministère, la plus petite part. Toutefois, le spectacle était si navrant qu'un jour, disait-il étant au cimetière entre deux cercueils, il avait eu des frissons.

Quel était l'aspect de Maillane, ce riant village à l'une des époques les plus belles de l'année? Ce n'était plus qu'une patrie, couverte de deuil, ou régnaient un énorme silence et les horreurs de la mort. Il n'y avait plus qu'une soixantaine de maisons ouvertes.

Les habitants de celles qui étaient fermées avaient pris la fuite ou avaient succombé. Ces quelques maisons ouvertes avaient sur leurs portes cette inscription:

— Vive le sang de Jésus-Christ! O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons, recours à vous et sauvez-nous!

Ces inscriptions étaient apposées par deux Maillanaises qui, avec l'ardeur, de la jeunesse, avaient voulu se transformer en sœurs de charité. L'une s'appelait Thérèse Richard; elle est allée recevoir la récompense de ses vertus. L'autre, Angèle Deville, simple et modeste, comme le vrai mérite, jouit de la vénération de tous; elle est un exemple vivant de la fidélité à Dieu dans le monde.

Le spectacle était navrant, à cette époque lamentable.

La tempête se déchaînait durant ces jours, nous disent les contemporains. Elle faisait entendre à travers les portes et les abris un sifflement qui pénétrait l'âme, dans ce royaume de la mort. Les longues allées de cyprès, dont le terroir a besoin pour se protéger contre la fureur des vents, étaient balancées. Toutes ces cimes, empruntant aux circonstances présentes un caractère lugubre, allongeaient leurs ombres vers Maillane et le faisaient ressembler à une tombe. Les rares habitants étaient toujours saisis de crainte; ils avaient devant leurs yeux la mort et le cercueil. Les joyeuses conversations, les rires innocents d'autrefois ne retentissaient plus dans les rues désertes et mornes. Rien ne venait troubler le silence de cette solitude si ce n'est les plaintes et les sanglots. On n'entendait plus, sous les platanes, le chant des oiseaux, ils s'étaient envolés. Les arbres des jardins laissaient tomber mélancoliquement leurs fruits; jamais une main avide ne venait les cueillir.

Bien que ces événements soient tristes, nous avons été heureux d'en trouver l'affirmation écrite; elle l'a été comme sur le champ de bataille. Nous avons découvert les lettres que M. Martin, instituteur communal écrivait à l'Inspecteur primaire durant le choléra de 1854.

Maillane, le 15 août 1854

MONSIEUR L'INSPECTEUR,

En cette triste circonstance, où la terrible épidémie vient d'envahir ma commune, je crois de mon devoir de vous annoncer que depuis deux jours seulement, nous avons déjà eu le premier jour, qui est le 13, trois décès d'enfants de deux à sept ans; hier 14, huit autres cas foudroyants de grands corps, dont pas un n'a survécu, quoique dans toute la vigueur de l'âge.

Ce matin encore un, que je sais sûrement; je viens de le faire administrer; c'est un jeune homme de mes neveux. Il jouait au billard encore hier soir, et il est dans un état désespéré.

Tous mes élèves se portent bien: hier matin, j'en avais seulement quarante et un, et le soir j'en eus plus que trente.

Tout le monde fuit et gagne le large; le village est presque désert; pour moi je me sou mets de bon cœur à tout ce qu'il plaira à Dieu de m'envoyer, je suivrai toujours la ligne de conduite que mes fonctions m'imposent, et celle qu'il vous plaira de me tracer. Veuillez agréer, Monsieur l'Inspecteur, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus respectueux, avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur.

MARTIN.

Instituteur public.

Deux jours après, une nouvelle lettre était envoyée à la même adresse; elle dépeint une situation de plus en plus lamentable.

Maillane, le 17 août 1854.

MONSIEUR L'INSPECTEUR,

Toutes les victimes des cas que j'ai eu l'honneur de vous annoncer, dans ma précédente, sont malheureusement décédés. Dans la nuit du 15 au 16, deux nouveaux cas de même foudroyants. Dans la journée d'hier deux autres cas dont l'un est à toute extrémité; et l'autre, tout espoir n'est pas encore perdu, d'après ce que je viens d'entendre dire.

L'on peut dire maintenant que le pays est entièrement désert; seulement quelques portes ouvertes, rares, avec le petit placard: Vive le sang de Jésus-Christ! O Marie: conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous et sauvez-nous. Le riche comme le pauvre, tout le monde est aux différentes campagnes du territoire ou ailleurs; il n'est resté que les personnes indispensables pour les besoins de la vie, et celles dévouées au service de l'humanité souffrante.

J'ai eu hier à l'école seulement trois élèves à la classe du matin, et cinq à celle du soir; les autres ont émigré avec leurs parents. Toutefois il n'est plus mort d'enfant depuis le premier jour.

Dans l'attente de vous être agréable, j'ai l'honneur, etc.

MARTIN.

Trois jours après nous trouvons une nouvelle lettre. Elle vient affirmer une situation toujours triste et nous apprend par des chiffres les ravages de l'épidémie. Elle nous apprend également combien était restreinte la population, ce qui rend encore plus sensible la fureur du mal.

Maillane, le 20 août 1854.

MONSIEUR L'INSPECTEUR,

Conformément à votre honorée lettre du 16 courant, mon école est fermée depuis le vendredi 18 août.

Avant d'avoir reçu votre réponse, Monsieur le Curé et Monsieur le Délégué m'avaient l'un et l'autre fortement engagé à fermer mon école et à donner vacances à mes élèves. Je leur avais répondu que je vous avais écrit en conséquence, et que j'étais prêt à exécuter les ordres que tous ensemble vous me feriez l'honneur de me prescrire.

Quoique je sois toujours resté dans le pays, je n'ai guère tenu compte des nouveaux cas arrivés, je ne suis pourtant pas indifférent à la calamité générale: la nuit du 18 au 19, j'ai veillé deux cholériques dont l'un, la mère, mourut à quatre heures du matin; l'autre, jeune homme de vingt-sept ans, vit encore.

A la commune, j'ai vu le chiffre des cas à cinquante-quatre et celui des décès à dix-huit, ce qui fait près de huit cas par jour et seulement trois décès. La nuit dernière, il n'y a eu ni cas ni décès; mais on dit que la population agglomérée est réduite à cent dix.

Agréez, Monsieur l'Inspecteur, la nouvelle assurance, etc.

MARTIN.

On excusera facilement la panique générale qui s'était répandue dans tous les cœurs. On faisait entendre la voix de la prière et des supplications; un grand cierge brûlait devant le crucifix pour apaiser la justice divine. Mais dans l'épreuve et la désolation, ne vient-on pas de préférence chercher force et soutien près du cœur de sa mère? C'était Notre-Dame de Grâce qui devait être la suprême espérance. La journée du 24 août avait été particulièrement meurtrière. Les décès en un seul jour s'étaient élevés au nombre de sept, ce furent:

Louise Liardet, âgée de 63 ans;
Joseph-Benoît Charles, âgé de 44 ans;
Charles Gabriel, âgé de 70 ans;
Guillaume-Grégoire Roubat, âgé de 76 ans;
Marie-Madeleine Riqueau, âgée de 15 ans;
Jean Bonjean, âgé de 60 ans;
Jeanne-Hélène Buisson, âgée de 44 ans.

Le 26, il y eut deux nouveaux décès:
Madeleine Tardieu, âgée de 71 ans;
Anastasie-Marguerite Charles, âgée de 37 ans;

Le clergé de la paroisse avait déjà donné l'Extrême-Onction à soixante personnes. Il était sorti pour faire une courte promenade le lundi 28 août. Pendant ce temps, à la maison de Louis Mistral, à côté de la maison d'école, on causait du malheur et de ses remèdes. M. Martin et Louis Mistral, pendant qu'autour d'eux l'on récoltait et l'on appropriait les derniers légumes pour servir à la semence prochaine, se disaient: mais si nous allions trouver M. le curé pour lui demander une procession? N'aurions-nous pas là le meilleur des remèdes? Il fut décidé qu'ils feraient cette démarche. Ils causaient encore, lorsque le clergé de la paroisse, M. l'abbé Moulin, M. l'abbé Fouque et M. l'abbé Jailler de retour de leur promenade, entrèrent dans la maison. — Vous venez bien

à propos! Nous allons vous voir pour vous demander de faire une procession en l'honneur de Notre-Dame de Grâce. — Oui, répond Monsieur le curé, mais il faut que j'écrive auparavant à Monseigneur, pour lui en demander la permission. — La permission! dit M. Martin; il faudra trois jours avant que la réponse arrive, nous avons le temps de mourir tous d'ici-là; nous allons faire la procession, vous écrirez ensuite. Il fut décidé que l'on ferait une procession en l'honneur de Notre-Dame de Grâce, le soir même. Il en faisait temps, car parmi les 110 habitants qui restaient encore dans la paroisse il y en avait trente de malades et huit qui étaient plus gravement atteints.

On sonne la cloche qui était muette depuis le règne de la mortalité. Si elle avait sonné le glas de toutes les victimes de l'épidémie, elle n'aurait pas cessé de gémir. A son appel, six ou sept femmes accourent, de ce désert, à l'église; il vint aussi quatre hommes. On se met en marche avec le clergé; on va chercher la captive, celle qui avait été exilée de l'église, l'illustre Abandonnée qui devait être la libératrice. On s'avance triste et silencieux vers l'école des Religieuses, où se trouvait la statue de Notre-Dame de Grâce. Ce spectacle est si pénétrant au milieu des ruines causées par la mort, qu'une femme émue de ce silence et de cette énorme tristesse prend peur, et menace de se retirer: on la rassure; on lui dit qu'avez-vous peur? Venez.

Madame Saint-Sauveur, la religieuse dévouée qui, après avoir été contrainte par la fuite de ses élèves, de fermer son école, soignait les malades avec l'une de ses compagnes, la sœur Marie, religieuse converse, fut heureuse de livrer, comme suprême espérance, la statue de cette humble et pieuse Madone. Elle l'avait recueillie, avec amour et reconnaissance quelques années auparavant. L'escorte avait grandi; elle s'élevait à ce moment au nombre d'environ 25 personnes.

Notre-Dame de Grâce, la consolatrice des affligés, revêtue d'une robe violette est portée avec foi et émotion par ses enfants désolés. Pour implorer la justice divine, pour s'humilier devant elle, le clergé, pendant que l'on porte en procession l'humble servante du seigneur, entonne le psaume Miserere. Ce chant austère de la pénitence s'exhalait, comme un gémissement dans les rues silencieuses, près des maisons désertes, pendant que les malades attendaient leur dernière agonie.

On sortait de quelques maisons demeurées ouvertes et on se joignait au pieux cortège. Le moribond disait:

— Qu'arrive-t-il, j'entends chanter? On lui répondait:

— Confiance! On fait une procession en l'honneur de Notre-Dame de Grâce; c'est Notre-Dame de Grâce qui est là.

Quand on fut arrivé sur la place publique, il y avait une soixantaine de personnes. D'une maison voisine qui était le cercle d'une société, on sort une table; on y dépose le précieux fardeau. Tous tombent à genoux, et dans le recueillement, l'émotion et l'espérance, M. l'abbé Jailler entonne le Sub tuum præsidium; l'assistance répète la même prière.

A ce moment, une cholérique nommée Marthe Gauthier, épouse Riqueau, dite Martoun de Martello, qui avait vu mourir trois membres de sa famille: François Ferrand, Madeleine Ferrand et sa fille Marie-Madeleine Riqueau, âgée de 15 ans, se trouvait elle-même à toute extrémité. Elle était si malade que le docteur Chabert dit à Angèle Deville: — ne va pas la veiller cette nuit, tu es trop jeune, elle mourra.

— Il me semble que je la voie, nous disait une maillanaise, avec ses longs cheveux épars, son visage noirci et contracté.

Elle ouvrit ses yeux, que l'on croyait fermés pour toujours, et elle dit: — Mais qu'est-ce qu'on sonne?

Elle était guérie. Le même prodige, à des degrés différents, s'opérait pour les autres malades.

La prière s'était achevée sur la place publique. M. l'abbé Moulin, curé de la paroisse, après avoir dit l'oraison de la Très Sainte Vierge avait voulu prendre la parole. mais l'émotion l'en avait empêché. On ignorait encore si la prière avait été exaucée, n'importe, dans un élan de confiance on entonne le Magnificat. Les cloches sonnent à toute volée. Les nouvelles sacristines de Notre-Dame de Grâce, Thérèse Richard et Philomène Bouisson, lui dressent un trône dans l'église. C'est le premier jour d'une neuvaine.

Les habitants répandus dans la campagne, loin du foyer pestilentiel, se demandaient eux aussi, comme les malades, ce qui se passait à Maillane? Comment les cloches osaient-elles sonner joyeuses à toute volée, quand elles auraient dû gémir? Bientôt la nouvelle de la délivrance se répandit partout. Les quatorze cents émigrés revinrent. Ils entrèrent dans cet air empesté à l'aide duquel le fléau avait fait tant de ravages; ils ne contractèrent aucun germe de mort. Une procession et une neuvaine avait sauvé Maillane. C'est un fait. Toute une population est debout pour l'attester.

Nous pouvons confirmer ce qui vient d'être dit par l'affirmation d'un témoin oculaire. Nous avons sous la main deux nouvelles lettres adressées à l'inspecteur primaire.

Maillane, le 3 septembre 1854.

MONSIEUR L'INSPECTEUR

Je viens vous apprendre l'heureuse nouvelle que depuis 5 jours nous n'avons plus eu ni nouveau cas ni de décès; nous devons ce me semble, cette si importante amélioration aux chaleurs de la saison revenues et surtout à la pieuse procession improvisée lundi dernier sur les cinq heures du soir, composée du clergé de la paroisse, de quatre hommes et d'une soixantaine de femmes. Nous fûmes prendre une petite Notre-Dame de Grâce, semblable à Notre-Dame du Château, que depuis deux ou trois années de l'église on avait transportée à l'école des filles, et à laquelle la masse de la population a une vive foi.

Je ne puis guère vous dire le chiffre des cas: je n'ai pas été à la commune depuis plus de huit jours. Jeudi dernier, celui des décès, depuis l'invasion de l'épidémie s'élevait à quarante-deux, au nombre desquels j'ai à regretter un neveu dont je vous ai annoncé la mort, une belle-sœur et un de mes beaux-frères plus âgé que moi, décédé lundi dernier.

Atteint d'une affection salutaire qui ressemble à la première période de l'épidémie, M. le docteur Chabert que j'ai consulté m'a ordonné de cesser la visite des malades, de passer des nuits auprès d'eux, d'accompagner les morts. Je suis au régime et je garde le repos. J'aurais bien voulu vous écrire le 1^{er} du courant mais j'étais alité.

Je pense rouvrir mon école quelques jours après que la population sera rentrée; je promets de vous en aviser en temps opportun.

Dans cette attente, j'ai l'honneur d'être, Monsieur l'Inspecteur, etc.

MARTIN.

Le calme se rétablit promptement dans la paroisse et le retour de la population fut très rapide.

Maillane, le 13 septembre 1854.

MONSIEUR L'INSPECTEUR,

Tout le monde est maintenant rentré. Je suis parfaitement rétabli de mon indisposition. Le chiffre des décès cholériques du 13 août, jour de l'invasion, au 28 du même mois, jour de la cessation, est de quarante-cinq dont trois enfants. En comprenant tous les décès du temps de l'épidémie, le chiffre s'élève alors à cinquante.

Conformément au contenu de ma précédente, en date du 3 du courant, je viens vous aviser que je pense rouvrir mon école lundi prochain, 18 du présent mois de septembre, précisément après un mois de vacances.

Veuillez agréer la nouvelle assurance de mes sentiments les plus respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

MARTIN.

Marthe Gauthier, qui a vécu de nombreuses années après le choléra, fit placer un ex-voto en souvenir de sa guérison. On peut le voir dans l'église de Maillane. MM. les docteurs Chabert et Perran affirmèrent que cette guérison était miraculeuse. La maison où était cette malade, et où elle fut guérie, paraît être une maison privilégiée. C'est l'ancienne chapelle du château; la porte a une niche au-dessus de l'imposte.

Une plaque commémorative de cette guérison serait bien placée sur ses murs.

Pendant que l'on invoquait Notre-Dame de Grâce, il y avait trois Malades à la rue Saint-Pierre. Ils étaient dans la troisième maison, côté Nord, en arrivant à Maillane par la route de Graveson. C'étaient: Dominique Jullian et Marthe Daillan, avec Marguerite Jullian, leur fille. Léon Daillan, dit Daillan-du-Pont, était malade à la campagne de M. Ferrand. Joseph Lillamand était malade hors de Maillane.

L'épidémie, malgré sa vigueur, ne régna que quinze jours dans la paroisse. Partout elle était tenace. Elle parut dans l'Ardèche au mois d'avril, et en septembre elle faisait encore des victimes. A Arles, le choléra avait paru au mois de juin, et il persista jusqu'à la fin septembre. Déjà au 30 août, ainsi qu'on peut le voir dans la Provence, il avait fait onze cents victimes. Ce n'est que le 28 septembre que le même journal disait: — le choléra a entièrement disparu à Arles; toute la population est entrée en ville.

Toutefois, ce même jour 28 septembre, il ajoutait: — le clergé de notre diocèse et la ville d'Arles, viennent de fournir une victime au fléau qui semblait nous avoir dit adieu.

Dimanche, le clergé de la ville d'Arles accompagnait à sa dernière demeure un de ses membres, victime de son dévouement et de son ardente charité, M. Mayer, vicaire Saint-Césaire.

Le 14 septembre, le même journal disait: — Toulon voit décroître le fléau d'une manière sensible; on espère même qu'il le quittera bientôt tout à fait; mais nous ne saurions trop recommander les mesures de prudence que nous n'avons cessé de préconiser.

Ainsi que nous le voyons dans la Provence, le 7 du même mois, Monsieur le Préfet, à l'ouverture du Conseil général, annonce non point une disparition mais une diminution du fléau. Or, de pareilles affirmations dans un discours d'apparat sont toujours optimistes. Nous y lisons: Monsieur le Préfet dans un remarquable discours d'ouverture au Conseil général, confirme officiellement en ces termes la diminution générale du choléra dans notre département: — Depuis quelques jours la décroissance est manifeste sur tous les points du département, et comme elle est arrivée graduellement il faut espérer qu'elle ne sera point suivie d'une recrudescence.

Enfin le même journal, fixe le règne de l'épidémie du 1^{er} juillet au 23 septembre.

La paroisse de Maillane qui avait eu une mortalité si grande, durant le mois d'août, et qui était encore fortement contaminée les derniers jours du mois, puisque le 28, mourait Jacques Riqueau, âgé de 54 ans, et que huit nouveaux malades, que nous nommerons plus loin, étaient signalés, vit brusquement l'épidémie disparaître. Il faut aller au 26 du mois suivant pour trouver un décès d'adulte. Durant le mois d'octobre, on n'enregistra que quelques décès d'enfants. La paroisse la plus voisine, bien moins atteinte, continuait à avoir une mortalité plus qu'ordinaire. Jean-Pascal Vernette, mourut dans cette paroisse le 7 septembre, et fut inhumé à Maillane. Cette même paroisse voisine, le 26 septembre pleurait déjà six décès d'adultes sans compter les décès d'enfants. C'étaient: Joseph Cuo, âgé de 56 ans; Jean-Pascal Vernette, âgé de 59 ans; Marguerite Chabaud, âgée de 46 ans;

Victoire Deplan, âgée de 35 ans; Marthe Mison, âgée de 27 ans; Marthe Beaumont, âgée de 64 ans;

Diverses contrées de la France étaient encore visitées par le fléau. M. Dupin, président du Comice Agricole de l'arrondissement de Clamecy, disait au commencement d'un discours: — L'homme propose et Dieu dispose. L'assemblée annuelle de notre Comice devait se tenir à Varzy le dimanche 3 septembre, mais le choléra après avoir désolé plusieurs communes de l'arrondissement de Clamecy, vient de se déclarer à Varzy même, où il a fait de nombreuses victimes, et l'administration, dans sa sollicitude pour la santé publique, a pensé qu'il y aurait de l'inconvénient à réunir les populations du voisinage dans l'un des foyers de l'épidémie.

—... Il faut surtout relever le moral des campagnes. Citez-leur l'exemple de nos soldats d'Orient. Ces braves gens ont été atteints par le fléau loin de leur pays, séparés de leur famille et de tout ce qui fait la consolation de l'homme accablé par la souffrance.

Eh bien, écoutez le compte qu'en a rendu le général en chef, lui qu'on a vu chaque jour plusieurs heures au milieu des malades, leur prodiguant les consolations et les encouragements: — Partout, dit-il dans son rapport, je trouve la grande nation, un moral de fer, un dévouement au-dessus de l'admiration. Tout le monde se multiplie; les soldats sont devenus des Sœurs de charité.

Par une délicatesse touchante, chaque année à Maillane, le jour anniversaire de leur guérison, les miraculés, hommes et femmes, ont l'honneur de porter la statue de Notre-Dame de Grâce. Seules aussi, celles qui ont été guéries ont le grand voile blanc des provençales, à cette procession qui a toujours à son début un caractère de deuil, à cause des souvenirs qu'elle fait revivre. A mesure que la mort fait des vides, ce sont les familles des miraculés qui reçoivent, comme un héritage sacré, ces privilèges.

A chaque anniversaire l'enthousiasme était toujours le même. Toutefois, on s'aperçut que l'on avait écrit aucun acte authentique de ce fait, dont on célébrait la douce et pieuse mémoire. Pour combler cette lacune, on en dressa un Procès-Verbal, en langue provençale. Nous le trouvons dans les registres de la Fabrique de Maillane. Nous en donnons le texte et la traduction.

En noum de la Santo -Trinita, Paire, Fiéu e Sant Esperit, en noum tambèn de Nosto-Damo de Gràci. Amen.

En tòuti aquéli, presènt et endevenidou, que veiran aquest escri, nous-autre souto-signa atestam, asseguram e afourtissèm qu'en l'an de gràci 1854 e lou 28 doù mes d'avoust, lou colera que devastavo Maiano nous a ié aganta e qu'eriam a l'article de la mort. Abandouna di medecin, coundana per eli, sènso pous, sènso forço, la fàci deja ennegrido, lis iue treble, lis estremita di mèmbe caregouido, i'èro avis en tòuti que n'aviam plus qu'à bada e mourir. Eriam dins li tressusour de l'angòni, quand li campano à brand et lou cant doù Miserere que s'ausissié souto nòsti fenèstro dins la carriero, nous aprenquèron que Nosto-Damo de Gràci passavo pèr Maiano et qu'uno doulènto proucessioun se fasié pèr invouca l'ajudo suprèmo d'aquelo Bono Maire, que res n'a jamai en van prega, tout autre remèdi uman estènt inutile et abandouna. En un vira-d'iue sentigueriam quaucarèn de mai-que-mai nous courre pèr lou cadabre e à parti dóu moument monte la Santo Vierge passé davans nòsti porto, coumprengueriam qu'eriam sauva. Lou siam esta, e vuei, rendènt gràci à Mario de noste miraculous garimen, siam urous, après dès-e-nòu an de vido, de n'en poudé veni rèndre temougnage.

Ansin es, e pèr n'en manteni de-longo l'atestacioun soulènno et vertadiero, signam de cor e d'amo lou presènt estrument que n'en fara fe aro et longo-mai.

Basto li Maianen jamai oublidon aquelo gràci et de-longo n'en celèbron la memòri emé touto la recouneissènço et la devoucioun degudo à-n-un tau benfa.

Leoun Daillan, J. Lillamand.

De-mai i'a sèt crous que soun e represènton sèt signaturo.

Iéu Guïaume Bonjan fiéu de Guïaume Bonjan dó mas de Mouret, terraire de Maïano, ateste, affourtisse et asseure que moun paure paire, mort l'an passa, davans Dieù fugué, alors restant à Maïano fugue tambèn sauva dóu colera que l'avié adu i porto de la mort, coume li davans signa et qu'en memòri d'eïço tóuti lis an fasié soun boujour e poutavo à la proucessioun coumemourativo de Nosto-Damo de Gràci, lou brancard de Nosto-Damo coumo an coustumo de faire cad' an lou 28 d'avoust aquéli que soun esta sauva. De-mai ateste que ieù, à l'age d'aperaqui 8 ans, fuguère agarri en même tems que moun paire et qu'en même tems fuguère tambèn sauva.
Guillaume Bonjean.

E iéu, Estiene Mario, ateste la memo causo per ma pauro sorre Ano-Mario, davans Dièu fugué, que la Santo Vierge sauvé tambèn doù colera.
Etienne MARIE.

E iéu, Batisto Roux, la même causo per ma sorre Roso Roux, davans Diéu fugue!
Roux.

Nous autre, temouin souto signa, fasèn fe que li crous pousado sous l'ate precedènt, soun e representoun: la 1ero, la signaturo de Mariano Gervais, fumo d'Artaud, dicho Mariano de Bau; la 2e, Margarido Julian; la 3e, Marto Daïllan, fumo de Julian e maire de Margarido; la 4e, Dominico Julian, paire de Margarido e l'ome de Marto Daïllan; la 5e, Marto Gautier vèuso Riquèu, dicho Martoun de Martello; la 6e, Isabeu Richardo, fumo de Danis Bouissoun; la 7e, aquelode Madeloun Varo, et acò l'atestem et l'affourtissem.

César Charles — A. Daïllan — G. Daïllan — V. Lieutaud, F. Mistral.

Vist per la legalisatioun di signaturo eici-dessus:

Lou Mairo de Maïano,

LAVILLE.

Maïano, lou 4 de setèmbre 1873.

Au nom de la Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, au nom aussi de Notre-Dame de Grâce. Amen.

A tous ceux présents et à venir qui verront cet écrit, nous soussignés, attestons, assurons et affirmons qu'en l'an de grâce 1854, et le 28 du mois d'août, le choléra qui dévastait Maillane nous avait saisis, et que nous étions à l'article de la mort. Abandonnés des médecins, condamnés par eux, sans pouls, sans forces, la face déjà noircie, la vue trouble, les extrémités des membres engourdis, tous pensaient que nous n'avions plus qu'à rendre le dernier souffle et à mourir. Nous étions dans les sueurs de l'agonie quand la cloche à toute volée et le chant du Miserere qui abas, s'entendait en bas sous nos fenêtres, dans la rue, nous apprirent que Notre-Dame de Grâce passait par Maillane, et qu'une procession, triste et émue, se faisait pour invoquer

l'aide suprême de cette Bonne Mère que personne n'a jamais priée en vain, tout remède humain étant inutile et abandonné. En un clin d'œil, nous sentions quelque chose d'étrange nous courir à travers le corps, et à partir de ce moment où la Sainte Vierge passa devant nos portes, nous comprîmes que nous étions sauvés. Nous l'avons été, et aujourd'hui, nous rendons grâces à Marie de notre miraculeuse guérison; nous sommes heureux, après dix-neuf ans de vie de pouvoir venir en rendre témoignage.

C'est ainsi, et pour en maintenir toujours l'attestation solennelle et vraie, nous signons, de cœur et d'âme le présent acte qui en fera foi maintenant et toujours.

Plaise à Dieu que les Maillanais n'oublient jamais cette grâce, et que toujours ils en célèbrent la mémoire avec toute la reconnaissance et la dévotion dues à un tel bienfait.

Leon Daillan—Joseph Lillamand.

Il y a de plus sept croix qui sont et représentent sept signatures. Moi Guillaume Bonjean, fils de Guillaume Bonjean du mas de Mourret, terroir de Maillane, j'atteste, j'affirme et j'assure que mon pauvre père, mort l'an passé, qu'il soit devant Dieu, alors qu'il restait à Maillane, fut aussi sauvé du choléra qui l'avait conduit aux portes du tombeau, comme ceux qui ont signé ci-devant, et qu'en souvenir, tous les ans il faisait son bonjour et portait à la procession commémorative de Notre-Dame de Grâce le brancard de Notre-Dame, ainsi qu'ont coutume de le faire chaque année, le 21 août, ceux qui ont été sauvés.

De plus, j'atteste que moi, à l'âge d'environ 8 ans, j'en fus saisi en même temps que mon père, et qu'en même temps aussi j'en fus sauvé.

Guillaume Bonjean.

Et moi Etienne Marie, j'atteste la même chose pour ma pauvre sœur Anne-Marie, qu'elle soit devant Dieu, que la sainte Vierge sauva aussi du choléra.

Etienne Marie.

Et moi, Baptiste Roux, la même chose pour ma sœur Rose Roux, qu'elle soit devant Dieu!

Roux.

Nous autres témoins, soussignés, faisons foi que les croix posées après l'acte précédent sont et représentent, la 1re la signature de Marie-Anne Gervais, femme d'Artaud, dite Mariano de Bau; la 2e Marguerite Jullian; la 3e Marthe Daillan, femme de Jullian et mère de Marguerite; la 4e Dominique Jullian, père de Marguerite et mari de Marthe Daillan; la 5e Marthe Gauthier, veuve Riqueau, dite Martoun de Martello; la 6e Isabelle Richard, femme de Denys Buisson; la 7e celle de Madeleine Vare, et ce nous l'attestons et nous l'affirmons.

César Charles — A. Daillan — G. Daillan — V. Lieutaud — F. Mistral.

Vu pour la légalisation des signatures ci-dessous:

Le Maire de Maillane, LAVILLE

Maillane, le 4 septembre, 1873.

UNE POÉSIE

A Notre-Dame de Grâce

Nous avons aussi de Mistral une poésie qu'il adressa à M. le chanoine Aubert, curé de Mallemort, l'année même du choléra, en 1854. Elle se trouve dans son ouvrage *lis Isclo d'Or*, édition de J. Roumanille, 1876. La traduction que nous ajoutons au texte a été faite par le poète.

Pèr Nosto-Damo de Maiano

A Moussu lou canounge Aubert, capelan doù Felibrige.

*Parlen un pou de l'espèctacle,
O Maianen que nous nafrè,
Et rapelen lou grand miracle
Que Nosto-Damo nous moustré.*

*Tòuti li porto èron barrado,
Fasiè ferni de veire acò;
Entre sourti la Bernurado
Lou mau calé tout-à-n' un co.*

*Dins li carriero, mudo e tristo,
Vous pourterian en proucessioun;
O Santo Vierge! A vosto visto,
Finiguè la desoulacioun.*

Pour Notre-Dame de Maillane

A Monsieur le chanoine Aubert, chapelain du Félibrige.

Entre nous racontons le drame,
O Maillanais qui nous navra,
Et rappelons le grand miracle!
Que Notre-Dame nous montra.

Toutes les portes étaient fermées,
C'était un spectacle effrayant;

A peine eut-on sorti la Sainte,
Le fléau cessa tout-à-coup.

Dans les rues muettes et tristes,
Nous vous portâmes en procession,
O Sainte Vierge! à votre vue,
La désolation finit.

Si vosto man, o Nosto-Damo,
Di mau dou cor nous a gari;
Garissès-nous di mau de l'amo
Que soun encaro pu marri

A nosti gran, à nosti rèire,
Avès larga vosti perdoun,
E lis enfant podoun ben crèire
Qu'auran sa part de vosti doun.

Sias lou soulas d'aqueù que plouro,
Sias lou remèdi di malau,
E de la mort vèngue piei l'ouro
Doù paradis avès li clau.

L'an dóu colera.

Si votre main, ô Notre-Dame,
Nous a guéris des maux du corps,
Guérissez-nous des maux de l'âme
Qui sont encore plus dangereux

Aux aïeux, à nos devanciers,
Vous aviez épanché vos grâces,
Et les fils sont persuadés
Qu'ils auront leur part de vos dons.

Vous consolez celui qui pleure,
Vous êtes le remède des malades,
Et vienne l'heure de la mort,
Vous avez les clés du paradis

L'année du choléra.

La délivrance de Maillane s'explique par des faits beaucoup plus mémorables que nous rapporte l'histoire de l'Eglise.

— Pendant la peste qui sévissait à Rome, en l'année 590, le pape saint Grégoire-le-Grand eut l'idée d'une cérémonie d'expiation solennelle. La procession eut lieu, au matin du jour de Pâques, mais en une heure quatre-vingts personnes tombèrent dans ses rangs frappées de la peste et moururent avant d'arriver à sainte Marie-Majeure. Le saint Pontife, s'inspirant alors d'un sentiment de foi et d'espérance, prit dans ses mains l'image miraculeuse de la Mère de Dieu peinte par saint Luc, et, nu-pieds, les épaules couvertes d'un vêtement de pénitence, traversa la ville pour se rendre à la basilique Saint-Pierre. La foule éplorée le suivait. En arrivant sur le pont qui faisait face au môle Adrien, on entendit dans les airs des chœurs angéliques chantant ces paroles: Regina cœli lætare, alleluia! quia quem meruisti portare, alleluia!

Resurrexit sicut dixit, alleluia! Pénétré d'un sentiment d'allégresse et de respectueuse reconnaissance, le peuple s'agenouilla écoutant la céleste mélodie. Les yeux fixés vers le ciel, saint Grégoire s'écria: — Ora pro nobis Deum, alleluia! Et subitement la peste cessa dans toute la ville. A ce moment un ange apparut à la cime du mausolée; il tenait à la main un glaive nu qu'il rentra dans le fourreau.

— En mémoire de ce prodige, le môle au mausolée d'Adrien et le pont qui lui fait face prirent le nom de fort et pont Saint-Ange. Sur le sommet de la forteresse, à l'endroit même de l'apparition, on plaça une statue de marbre blanc représentant un ange dans l'attitude où l'avait vu saint Grégoire. Benoît XIV y substitua celle de bronze qui domine aujourd'hui le monument.

En l'année 1576, un fléau terrible régnait à Milan. Nous voyons dans la vie de saint Charles Borromée, cardinal-archevêque de Milan, qu'il implora par la pénitence et les supplications, la miséricorde divine. — Il ne désespéra point du salut de son troupeau, dit son historien, mais, convaincu que le moyen le plus efficace d'attirer sur lui la miséricorde divine était de recourir à la prière et à la mortification, il publia une lettre pastorale par laquelle il exhortait le peuple de Milan à prier, à s'humilier et à mettre sa confiance dans le Tout-Puissant, qui tue et donne la vie, blesse ou guérit, envoie la disette ou l'abondance, la maladie ou la santé.

On admire dans l'histoire la conduite de Monseigneur de Belsunce pendant la terrible peste de 1728, à Marseille. Sa foi et son dévouement y brillèrent du plus vif éclat: on le proclame en ces termes: — Belsunce fit comme saint Charles; il fit même quelque chose de plus: ce fut de consacrer sa personne, son diocèse au Cœur adorable de Jésus, afin de le toucher de compassion pour son troupeau. Cette consécration solennelle fut fixée au 1er novembre 1720. Elle fut annoncée, dès le matin, par le son des cloches qui s'étant tues près de quatre mois réveillèrent en ce moment la foi des Marseillais et leur confiance.

— Toutes les églises étant fermées depuis longtemps, on dresse un autel à l'extrémité d'une rue très large et longue d'une demi-lieue qu'on appelle le Cours. Le saint évêque s'y rendit processionnellement avec les débris de son clergé, marchant la tête et les pieds nus, la corde au cou et la croix entre les bras.

Cette vue arracha des larmes à tout le peuple: sans craindre la contagion, dans un temps où elle se répandait avec plus de fureur, il s'était rendu au Cours pour implorer la miséricorde divine. Dès qu'on fut arrivé à l'autel, le pieux évêque fit une exhortation touchante, souvent interrompue par les pleurs et les sanglots. Ensuite eut lieu l'amende honorable, la consécration du diocèse au Cœur de Jésus que termina le saint Sacrifice de la Messe. Le peuple prosterné, en cette place immense et dans les rues, d'où il pouvait apercevoir l'autel, fondait en larmes et s'unissait aux vœux de son pasteur, avec la ferme confiance que le ciel allait les exaucer.

Cette attente ne fut pas vaine: la contagion qui prenait tous les jours de nouvelles forces commença visiblement à diminuer, et Marseille sembla renaître.

Nous ne pouvons clore ce chapitre sans avoir, au nom de la population Maillanaise, un souvenir de reconnaissance pour la Mère Saint-Sauveur, religieuse de Saint-Joseph des Vans, dont la conduite fut admirable pendant l'épidémie de 1854. Elle n'eut pas comme M. Antoine Martin, instituteur communal, une mention honorable de Monsieur Fortoul, ministre de l'instruction publique. Ce fut un oubli; elle ne l'avait pas moins méritée.

Nous déposerons sur sa tombe comme couronne de gloire, ces quelques lignes extraites d'une circulaire qui fut adressée à l'époque de sa mort, l'an 1893, par la Supérieure générale, aux maisons de son obéissance: — Bien d'autres souvenirs font bénir à Maillane la mémoire de notre chère Sœur.

En l'année 1854, alors que le choléra répandait partout la désolation et la mort, alors que chacun songeait à sa propre conservation et abandonnait les cholériques, elle, ne retenant dans l'établissement qu'une Sœur converse, se montra héroïque en charité et en dévouement. On la vit, avec sa compagne, courir d'une maison à l'autre, afin de disputer partout à la mort ses victimes ou de pourvoir à leur prompt ensevelissement. — On sait combien la Très sainte Vierge manifesta les effets de sa puissante protection. Chaque année, la religieuse population de Maillane redit à Marie sa reconnaissance dans une fête commémorative célébrée toujours avec le plus pieux enthousiasme.

CHAPITRE III

La Fête de N.-D. de Grâce le 28 et 29 août

Les cloches. — Les Prieurs. — La préparation. — Le 28 août dans la matinée. La procession commémorative. — Tristesse. — Le chant du Miserere et le Subtuum. — Allocution. — Joie. — Marche triomphale. — Rentrée de la procession. — Les prières nocturnes. — La journée du 29 août. — La neuvaine.

Nous l'avons dit, au fort de la mortalité, les cloches étaient restées muettes, pour ne pas épouvanter les vivants par des glas sans cesse répétés. Elles ne se firent entendre que lorsque les Maillanais invoquèrent solennellement Notre-Dame de Grâce. Ces cloches, avaient été bénites le 12 du mois de mai 1846, par Son Eminence le Cardinal Joseph

Bernet, archevêque d'Aix. Nous le lisons dans le procès-verbal suivant:

— L'an mil huit cent quarante-six et le douze du mois de mai, à neuf heures du matin, M. Tassy étant curé? M. Sabatier, vicaire de Maillane, ont été solennellement bénites trois cloches, la première, du poids de 1247 kilog., sous le nom de Mélanie;

la seconde, du poids de 600 kilogrammes, sous le nom d'Adélaïde, et la troisième, du poids de 340 kilog., sous le nom de Pétronille. Cette cérémonie, qui a eu lieu sur la place sise devant l'église, à l'ombre des platanes, en présence d'un nombreux clergé et d'un grand concours de peuple, a été présidée par Monseigneur le Cardinal Joseph Bernet, archevêque d'Aix, d'Arles et d'Embrun, commandeur de l'Ordre royal de la Légion d'honneur, assisté de son vicaire général, M. Pasquier... M. Gabriel Daillan, négociant, et Mlle Mélanie Dumas parrain et marraine de la première cloche; M. Jean-Joseph Fougasse, propriétaire, et Mlle Marguerite-Adélaïde Daillan, parrain et marraine de la seconde; M Pierre-Charles Fougasse, propriétaire, et Mlle Anne Poullinet, parrain et marraine et donateurs de la troisième.

Ces cloches ne devaient pas fournir un long service. Comme si tout avait dû sombrer dans ce deuil universel du choléra de 1854, et prendre ensuite un essor nouveau, elles durent être remplacées, peu après cette époque.

Les nouvelles cloches témoignent depuis 43 ans, et elles témoigneront longtemps, nous en avons la confiance, de la foi des Maillanais en Notre-Dame de Grâce. Non seulement il fut donné à la modeste statue une place d'honneur dans l'église, avec un monument et cette inscription en lettres d'or:

— Les Maillanais Reconnaisants —, mais encore on voulut graver sur le bronze le souvenir de la guérison, et confier à la voix d'une cloche l'hymne de la reconnaissance. En effet, la persuasion de la délivrance miraculeuse de Maillane par l'intercession de Notre-Dame de Grâce était si profonde dans le cœur de la population, qu'au renouvellement des cloches qui eut lieu un an après, on donna à la plus importante le nom de Notre-Dame de Grâce. C'est ce que nous apprend le procès verbal ci-après: — Les trois cloches que possédait l'église de Maillane étant depuis longtemps jugées impropres à leur destination, ont été remplacées par de nouvelles cloches, sorties de la fonderie de M. Pierron d'Avignon. La cérémonie de la bénédiction a eu lieu le 18 novembre 1855, sur la place de l'Horloge, en présence du R. Père Léon, religieux capucin de M. Gérard, curé de Graveson, M. Moulin étant curé et M. Fouque, vicaire. Assistaient également à la cérémonie M. Roux, maire, M. Berrut, adjoint, et MM. les membres de la Fabrique soussignés. La première cloche, du poids de 1228 kilog., a reçu le nom de Notre-Dame de Grâce et a eu pour parrain M. Joseph Dumas et Mlle Eugénie Dumas pour marraine. La seconde, pesant 373 kilog., a été fondue aux frais de M. Pierre Fougasse qui en a été le parrain avec Mme Anne Poullinet pour marraine. Elle a reçu le nom de Notre-Dame d'Espérance.

Qui n'admirerait cet élan de cœur d'une population exaltant sa libératrice. Non seulement on a placé en relief, autour de la grosse cloche, le nom de Notre-Dame de Grâce mais on a fait plus: au milieu de sa surfacé extérieure, on a mis l'image de la Très Sainte Vierge, environnée de palmes, avec cette invocation; Notre-Dame De Grâce, Priez Pour Nous.

Cette cloche, en sonnant l'Angelus trois fois par jour rappelle, d'une part, la délivrance miraculeuse des Maillanais, et, de l'autre, la foi et la reconnaissance du peuple. C'est une voix de plus ajoutée à toutes celles dont parlait le Cardinal Pie quand il disait: — Autour de nous, mille voix retentissent qui nous parlent (de Dieu), qui proclament sa bonté, ses bienfaits, qui nous dictent nos devoirs de reconnaissance. Voix du ciel et voix de la terre, voix du dehors et voix du dedans, tour à tour les globes majestueux du firmament et les éclats terribles du tonnerre, les teintes azurées d'un ciel pur et les noirs nuages de la tempête, le calice odorant des fleurs et les flancs déchirés de la montagne, le murmure du ruisseau et le mugissement de l'abîme, les secrètes inspirations qui tombent d'en-Haut et celles qui croissent d'elles-mêmes dans notre cœur, les tendres conseils d'un père, d'une mère chérie; voix des anges et voix des hommes, voix de la grâce et voix de la nature, tour à tour, mille accents divers viennent comme assaillir l'oreille de l'homme.

En sorte qu'à le bien considérer, tout cet univers n'est qu'une vaste harmonie, qu'un immense concert, qu'une majestueuse sonnerie.

Dans cet humble clocher de village il y a donc comme un poème: l'une des cloches chante la foi, le merci, la délivrance; l'autre, gage de l'avenir, éclaire l'horizon toujours sombre ici-bas; elle chante l'espérance.

Pour organiser la fête des 28 et 29 août on a recours à des pieurs. Au jour fixé par eux, ils doivent faire la quête à domicile pour trouver des ressources. Ils conservent le trésor de Notre-Dame de Grâce, c'est-à-dire les bijoux offerts à la Vierge par la piété et la reconnaissance. Le jour de la fête ils portent les girandoles autour de la statue miraculeuse. Ils font préparer devant l'église un abri destiné à installer un petit magasin pour la vente des objets bénits, des souvenirs, et ils président à cette vente. Leurs fonctions durent deux ans, et quand ils sont à la fin de leur charge, de concert avec le curé de la paroisse, ils nomment les nouveaux pieurs.

L'organisation matérielle n'est rien comparée à la préparation du cœur. Un Triduum, qui tient le milieu entre la pénitence et la joie, dispose les fidèles à célébrer cette fête. On veut se réjouir à l'approche du grand anniversaire, mais on pense aussi aux négligences de l'année. Quelques-uns ont à retrouver le Dieu qu'ils ont perdu et ils mêlent leur joie à leurs larmes, *miscens gaudia fletibus*. On vient à ces exercices, malgré les travaux de l'époque. Avec cette liberté que possède celui qui cultive son propre champ, le laboureur abandonne le sillon de meilleure heure et il rentre au logis avec les derniers feux du jour. La paroisse revêt cet air de fête que lui donne si aisément le costume provençal simple et distingué: c'est le prélude des solennités prochaines.

A mesure que s'écoulent ces trois jours de prédications, la joie devient plus sensible. Les enfants de la famille s'aperçoivent que quelque chose de grand se prépare. L'ordre de la maison, un moment délaissé à cause des travaux de la campagne, reprend sa belle harmonie. Cette netteté qui brille dans les plus humbles demeures, et à laquelle on tient par un légitime orgueil, trouve un lustre nouveau.

Il faut que la maison soit sans reproche au jour de la fête. Les enfants sont émus en voyant ce va-et-vient, cet empressement, et ils se disent: — Bientôt nous serons à Notre-Dame de Grâce.

Le 28 au matin, vers 9 heures, un groupe de femmes pieuses va prendre la statue de la Vierge à l'église. Elle est portée de mains en mains jusqu'à l'école des Religieuses. Ce fut le lieu de sa captivité. On continue de préparer à l'église un magnifique reposoir qui tient toute l'abside. Pendant la journée, on dispose également l'illumination du dedans et du dehors. L'heure de l'anniversaire est une heure tardive et on veut l'éclat du jour en pleine nuit.

À 5 heures du soir, les cloches Notre-Dame de Grâce et Notre-Dame d'Espérance sonnent une première fois; à 6 heures, c'est le moment de la procession commémorative. On imite autant qu'on le peut le silence et le recueillement du 28 août 1854. On veut reproduire le même spectacle, moins les larmes et les cercueils. On doit se rendre à la procession vêtu simplement: les beaux habits et le grand voile ne seront que pour le lendemain. On prend un flambeau qui servira plus tard à la marche triomphale. On tient à la main son chapelet: c'est la Vierge que l'on va chercher et on lui dit: — Je vous salue, Ave Maria. Point de chants, point de solennité; la procession se déroule muette, les musiciens ont leurs instruments penchés vers la terre. Comment une fanfare joyeuse oserait-elle se faire entendre? On rappelle une époque de tristesse. Vient ensuite un nombreux clergé, et puis l'officiant vêtu d'une chape couleur violette, qui est la couleur de la pénitence et du deuil.

On s'achemine vers l'école des Religieuses où l'on vint prendre la Vierge le soir du 28 août 1854, l'année du choléra. Les Religieuses, précédées de quatre petites filles vêtues de blanc et qui portent les bijoux de la Sainte, précèdent Notre-Dame de Grâce. Les Religieuses ont une place privilégiée à cause des souvenirs de 1854. On peut le remarquer, les signes de deuil se trouvent partout; la statue ne porte point ses bijoux offerts par la piété et la reconnaissance, elle est vêtue d'une robe violette. Durant les premiers anniversaires, alors que tous les cholériques sauvés étaient encore vivants, voici quel était l'usage: les femmes qui avaient été guéries portaient la statue de la Vierge jusque sur la place principale de Maillane; ensuite c'était le tour des hommes qui avaient été sauvés. À l'heure où nous écrivons, il n'y a plus qu'une survivante. Ce sont les enfants et les parents des anciens porteurs qui ont hérité de cette faveur insigne. Nous invitons ces familles privilégiées à tenir toujours beaucoup à cet honneur. Les porteuses seules ont le voile dans cette procession de pénitence. Le clergé suit immédiatement et ferme la marche.

Lorsque la procession s'ébranle, après cette halte au couvent de Sœurs, on entonne le Miserere comme on le fit à la première procession. Ce chant, qui rappelle la tristesse d'autrefois, est répété jusque sur la place. Arrivé à cet endroit, on se groupe autour de l'estrade qui a été dressée pour déposer la statue de la Vierge. L'officiant, les chanoines et le prédicateur en gravissent les degrés. La foule est massée sur la place. On se met alors à genoux et l'aîné des prêtres originaire de Maillane entonne le Subtuum.

Tout le monde le répète. Après que l'officiant a dit l'oraison de la très sainte Vierge, le prédicateur commence son allocution. Elle est destinée à faire revivre, dans les témoins de la désolation passée, leurs tristesses et leurs espérances, et à graver dans le cœur des générations présentes, des souvenirs qu'elles devront transmettre à leur postérité.

Aussi, il siérait mal au prédicateur de faire des considérations théologiques sur les gloires de la Mère de Dieu, ce n'est pas ce qu'on attend de lui. La narration aussi exacte que possible des faits dont l'anniversaire est solennisé, avec quelques réflexions nouvelles, c'est ce que l'on désire et ce qui donne le succès. La foule est houleuse comme toutes les foules, mais elle n'est pas bruyante. L'allocution dure un quart d'heure ou vingt minutes.

Quand cette allocution est terminée, c'est comme un coup de théâtre qui se produit. La statue de Notre-Dame de Grâce est revêtue de ses plus beaux ornements. La piété et la reconnaissance lui en ont préparé de nombreux et de magnifiques. L'officiant, de son côté, prend des ornements nouveaux et les plus riches. Les cloches, muettes depuis le départ de la procession, sont lancées à grande volée; la foule que l'on avait vue silencieuse s'agite et se montre pleine de vie; les musiciens font résonner, sur leurs instruments, les joyeuses notes du cantique traditionnel qui va être chanté, tout entier, par l'assistance.

Ce cantique nous l'avons placé à l'appendice où on peut le lire. Il rappelle en détail l'anniversaire que l'on célèbre. Il a été composé en langue provençale par M. Victor Lieutaud, à l'exception de six couplets qui se trouvent dans les œuvres de Mistral. Il fut imprimé pour la première fois l'an 1872.

C'est d'abord la confiance que l'on chante. On dit à Notre-Dame de Grâce: — Vous êtes la consolation de celui qui pleure; vous êtes le remède des malades, et puis de la mort quand vient l'heure, du paradis vous tenez les clefs.

— A nos aïeux, à nos ancêtres, vous avez montré votre miséricorde, et les enfants peuvent bien croire qu'ils auront leur part de vos dons.

Ensuite vient l'historique de la fête: — Rappelons-nous le drame qui se vit dans Maillane; rappelons-nous le grand miracle que Notre-Dame nous fit. — Ah! nous nous en souvenons encore de ce terrible choléra, et plus d'un parmi ceux qui vivent maintenant vous le racontera. Plus d'un vous dira j'y étais, dans le lit couché pour mourir; Notre-Dame passa je fus tout à coup vigoureux et fort.

Le mal fauchait les familles, il y avait des morts dans chaque maison; jeunes, vieux, hommes, femmes, sa faux mortelle coupait tout. — Il ne restait plus que cent personnes, et le fléau fauchait toujours; les morts sur les morts s'amoncèlent: Notre-Dame à notre secours! Les pères vous avaient chantée, les fils vous avaient oubliée, mais quand vint la détresse, vite ils vous allèrent chercher! — Ne vous souvenant pas de l'offense, que notre oubli vous faisait, vous prîtes soudain la défense de Maillane qui périssait. — Toutes les portes étaient fermées, on frémissait de le voir; dès que l'on sortit la Bienheureuse, le mal cessa tout à coup. Dans les rues mornes et tristes, nous vous portâmes en procession, ô belle Reine, à votre vue finit la désolation. Et longtemps muettes les cloches, partout elles annoncèrent à grande volée, que de votre fidèle Maillane la mort s'évanouissait soudain. Et tous, chantant votre gloire, les Maillanais sont retournés, jurant d'en garder la mémoire, jurant de ne jamais l'oublier.

Vient ensuite l'invocation finale: — Si votre main, ô Notre-Dame, des maux du corps nous a guéris, guérissez-nous des maux de l'âme qui sont encore plus mauvais.

Maintenez dans nos familles la paix, la concorde et l'amour, et nos fils et nos filles, Vierge, vous chanteront toujours.

Chaque couplet de ce magnifique cantique est souligné par un refrain très vivant, où l'on rappelle à la fois le salut de Maillane et sa reconnaissance. L'entrain de la musique instrumentale ajoute encore à l'enthousiasme, et c'est du fond du cœur que des centaines de voix redisent:

*Nosto-Damo de Gràci,
Que nous avès sauva,
Vous venèn rèndre gràci
Comme avèn toujours fa!*

Primitivement on chantait un autre cantique. Il fut composé par un nommé Reynaud qui n'avait qu'une instruction très incomplète. L'un des mérites de ce cantique c'est d'avoir le ton de la plainte, ce qui convenait à une époque où l'on venait de voir tant de cercueils.

Il nous donne aussi le caractère des sentiments de ces premières années. Nous reproduisons ce cantique à titre de souvenir et de renseignement, bien que la poésie n'en soit pas riche.

1er Couplet

Comme un loup plein de rage,
Un fléau désolant,
Dans notre village tremblant,
Faisait un terrible carnage.
Le deuil était dans tous les cœurs,
La mort rapide, infatigable,
Frappait sans cesse. O Mère aimable,
Vous eûtes pitié de nos pleurs.

Refrain

Mère de Grâce, amour, louange, gloire,
Soit en ce jour comme en tout temps à vous.
De vos bienfaits nous gardons la mémoire,
Ce souvenir à nos cœurs est si doux.

2e Couplet

Au pied de votre image,
Le pasteur prosterné,

Obtint d'un peuple consterné
Le salut de votre suffrage.
L'encens fumant sur nos autels,
Le ciel oublia sa colère.
Oh! c'est que la plus tendre mère
Priaît pour les pauvres mortels.

3e Couplet

Dès ce jour, ô Marie,
L'ange exterminateur
Retint ses coups. Votre douceur
Avait arrêté sa furie.
Ramenés des bords du tombeau,
Les moribonds à l'existence
Furent rendus. Votre clémence
Fit luire des jours le plus beau.

4e Couplet

Pour notre délivrance
Au pied de votre autel,
Nous faisons monter jusqu'au ciel
L'hymne de la reconnaissance.
Oui, Vierge Sainte, vos enfants
Tant qu'ils vivront sur cette terre,
Le jour du grand anniversaire,
Viendront vous chanter tous les ans.

Après le chant du cantique et les cérémonies qui ont précédé, la nuit est venue. La croix processionnelle a repris doucement sa marche et peu à peu la procession se réorganise pour se rendre à l'église. Tous les cierges sont allumés; les maisons voisines sont brillantes de lumières. On entonne alors le Magnificat, qui est le chant de l'allégresse et de la reconnaissance. Dans cette seconde phase de la procession, c'est la joie, le triomphe, comme dans la première c'était la tristesse.

Les cloches sont lancées à toute volée, la musique retentit et l'élan des cœurs n'est pas moindre. On s'avance à travers les lumières avec un pieux enthousiasme. La verdure des arbres et le miroir des eaux reflètent à leur manière cet éclat. La foule se groupe sur la place de l'église autour de la croix monumentale. La façade de l'église et la croix sont illuminées. Lorsque la statue de Notre-Dame de Grâce arrive sur la place, où est préparé le feu d'artifice pour la soirée, elle est saluée par les boîtes et on tire à son honneur deux pièces d'artifice.

La Vierge miraculeuse est portée ensuite dans l'église où elle vient prendre possession du magnifique reposoir qui lui a été préparé pendant plusieurs jours. Elle domine l'assistance, on la voit dans le lointain au milieu des décorations, des fleurs et des lumières. Par trois fois on lui fait cette invocation: Mater divinæ gratiæ, ora pro nobis.

Dans cette fête toute céleste, après avoir acclamé la Mère, la foule s'incline devant le tabernacle et reçoit la bénédiction du Dieu de l'autel.

Ensuite on prie aux intentions du Souverain Pontife pour gagner l'indulgence plénière accordée en vertu d'un Bref du Pape Pie IX, du 12 avril 1859. La foule se retire pour aller prendre le repos du soir. A dix heures, on est de nouveau rappelé sur la place de l'église pour le chant des cantiques et pour assister au brillant feu d'artifice, au milieu duquel se voit l'image de Notre-Dame de Grâce.

Durant toute la nuit l'église reste ouverte. On y fait la garde d'honneur. Ceux qui veillent peuvent donner dans leur maison une plus large hospitalité. Il y a aussi des pèlerins qui n'ont voulu d'autre demeure que l'ombre du sanctuaire, et c'est là qu'ils attendent le lever du jour. Durant ces heures tardives, ceux qui n'ont pas encore mis ordre à leur conscience pour la fête du lendemain, se hâtent de le faire. Maillane rentre dans le silence et le repos; il attend la brillante aurore du lendemain.

La journée du 29 août est plus particulièrement consacrée à la reconnaissance. Dès 6 heures du matin, les Maillanais et les pèlerins qui sont fièrement chrétiens communient. Toute la matinée, l'église a un aspect émouvant; c'est le recueillement et la prière. Le grand voile que portent les provençales pendant la communion étale partout sa blancheur. On croit voir une neige mystérieuse ou le reflet des âmes pures.

A dix heures l'office est très solennel. Rien de ce qui peut en rehausser l'éclat n'est oublié. Les chants, les notes tantôt joyeuses tantôt recueillies de la musique instrumentale, la piété de tant d'âmes qui ont communie le matin, la couronne de prêtres qui environnent le sanctuaire, la statue de Notre-Dame de Grâce qui domine la foule, la majesté du sacrifice que la foi nous révèle, la beauté des cérémonies, tout contribue à la solennité.

Le soir, la fête n'est pas moins imposante. Après le chant des vêpres et le sermon, c'est une nouvelle marche triomphale, pour la statue de Notre-Dame de Grâce. Elle est à la tête de la procession. Elle devra successivement être portée par tous ceux qui sont présents, et elle n'entrera que la dernière à l'église. Que de vœux lui sont exprimés, que de demandes lui sont faites, que d'actes de reconnaissance lui sont adressés, tandis qu'elle est ainsi portée en triomphe. Les personnes se succèdent mais les sentiments de foi et de confiance sont les mêmes. Lorsqu'on arrive à la fin de la cérémonie, c'est le tour du conseil municipal et de M. le Maire. Le clergé vient ensuite, c'est lui qui a l'honneur de rentrer dans l'église Notre-Dame de Grâce, après qu'elle a entendu les vœux de chacun.

Les musiciens, quand leur tour est venu, ont laissé pour un moment leurs harmonieux concerts; ils ont voulu faire un acte de foi en portant le précieux fardeau. Saluons en passant leur bannière.

Après avoir été bénite le 22 août dans l'église de Maillane, elle est sortie ensuite, pour la première fois, à l'occasion de la fête de Notre-Dame de Grâce, la même année. Cette bannière a été confectionnée sur la demande de M. François Laville, président de la Muso Maianenco, et d'après l'inspiration de Frédéric Mistral. Elle vaut tout un poème. Sa couleur verte symbolise l'agriculture. D'un côté on voit sur son velours l'image du soleil dardant ses rayons d'or. Au centre de ce soleil on voit les traits d'une provençale, et son costume arlésien; c'est la Provence toujours jeune. Un peu plus bas il y a une cigale, déployant ses ailes argentées et transparentes; elle tressaille d'aise sous le rayonnement du soleil. Autour de ce soleil, on lit cette inscription qui s'adresse à la Provence et à la cigale: Lou Soulèu me Fai Canta. Au sommet de la bannière se trouve le nom de la société: la Muso Maianenco.

A droite et à gauche, brillent de beaux épis ruisselants d'or sous les ardeurs de ce soleil. L'autre côté de la bannière a un aspect plus grandiose encore: ce n'est plus le patriotisme c'est la religion. Par un privilège insigne, Maillane a pour armoiries le monogramme du Christ et les trois clous de la Passion. En langue provençale l'iris s'appelle le clou du bon Dieu. Les boutons de cette fleur ont en effet cette forme. On a placé au centre de la bannière le monogramme du Christ et les trois clous de la Passion, sur champ de gueules. Tout autour serpentent des branches d'iris dont les fleurs et les boutons violets, tantôt plus tendres tantôt plus sévères, placés sur un fond de velours vert, semblent sortir du sein de la verdure. L'inscription est celle-ci:

*Flourisson
Pèr Maiano
Li Clavèu
Dóu Bon Diéu.*

Le jour de la bénédiction de cette bannière l'allocution fut faite en langue provençale et en termes très heureux par le R. Père Xavier de Fourvières.

Pendant que l'on chante les derniers cantiques et que l'on répète encore ces paroles:

*Nosto-Damo de Gràci
Que nous avès sauva,
Vous venèn rèndre gràci
Comme avèn toujours fa!*

la grande fête touche à son déclin. Les habitants des paroisses voisines pensent à leur retour.

Durant ces solennités la population de Maillane a été en mouvement. Elle s'est laissée aller à l'enthousiasme, maintenant elle va rentrer dans le calme, et pendant toute l'octave sa prière se renouvellera près du trône de Notre-Dame de Grâce, dans un entretien plus intime.

On appelle les jours de prières qui suivent les 28 et 29 août une neuvaine et non point une octave, à cause d'un souvenir historique. Lorsqu'on se fut mis sous la protection de Notre-Dame de Grâce, le 28 août 1854, il y eut une neuvaine qui suivit. Pour faciliter la piété des habitants le R. Père Xavier de Fourvières a écrit en langue provençale une série d'exercices intitulée: Nouveno à N.-D.-de Gràci de Maiano.

Après s'être réjoui sur la terre, et avoir réjoui toute la cour céleste par le spectacle de la foi, de la confiance et du dévouement, le 6 septembre, on se réunit pour se souvenir devant Dieu des prieurs décédés. Les fêtes de Notre-Dame de Grâce se terminent par ce dernier acte de reconnaissance.

CHAPITRE IV

La Fête de Notre-Dame de Grâce et le Clergé

M. l'abbé Jacques Maxime Moulin. — Joseph Lazare Laurin. — Le chanoine Fouque.
— L'Abbé Jailler. — Accurse Gallissard. — Louis Lillamand. — Le chanoine Chave.
— Le chanoine Cauvin.

L'Abbé Jacques Maxime Moulin fut nommé curé de Maillane le 20 juin 1853. La paroisse était fière de recevoir un prêtre de ce mérite. Il lui apportait avec les plus hautes vertus sacerdotales les dons de l'intelligence et du cœur. Ses brillantes qualités l'avaient appelé aux fonctions de vicaire dans les paroisses les plus en vue du diocèse, à Saint-Trophime d'Arles et à la Métropole d'Aix.

L'année même où mourait Frédéric Ozanam, le créateur des conférences de Saint-Vincent de Paul, le nouveau curé de Maillane en fondait une, dans sa paroisse, le 6 décembre 1853. Depuis, elle n'a cessé d'être prospère. C'était peu de temps après qu'Ozanam avait dit dans sa mémorable réunion de Florence ces paroles: — Au lieu de huit, à Paris seulement nous sommes deux mille, et nous visitons cinq mille familles, c'est-à-dire le quart des pauvres que renferme cette immense cité. Les conférences en France seulement sont au nombre de cinq cents et nous en avons en Angleterre, en Espagne, en Belgique, en Amérique et jusqu'à Jérusalem. C'est ainsi qu'au commencement, humblement on peut arriver à faire de grandes choses, comme Jésus-Christ, qui, de l'abaissement de la crèche s'est élevé à la gloire du Thabor. Cette conférence de Saint-Vincent de Paul à Maillane, avait pour secrétaire l'instituteur et pour président honoraire le maire de la commune.

Après quelques mois de séjour au milieu de ses ouailles, le nouveau curé eut à pratiquer un dévouement plus qu'ordinaire, à l'occasion du choléra dont nous avons exposé

les ravages. Ce fut à la suite de la disparition merveilleuse de l'épidémie qu'il fonda le grand anniversaire du 28 et 29 août.

Que Dieu soit béni, d'avoir donné pour fondateur de ces solennités un prêtre d'un pareil mérite: c'est une garantie de plus des sérieuses raisons sur lesquelles reposent ces grandes fêtes.

Nous avons pu interroger la sœur de ce prêtre vénéré. Elle l'accompagna de son dévouement durant sa vie et lui ferma les yeux. Malgré ses quatre-vingts ans, elle nous a rappelé ses souvenirs avec précision et dans l'émotion de son âme. Pour connaître le cœur de ce prêtre, nous avons eu encore l'avantage de découvrir l'éloge que fit de ses vertus, dans l'église de Maillane.M. l'abbé Pêtre, curé de Rognonas, à son service funèbre, le 13 septembre 1859. Nous sommes heureux d'en citer quelques extraits afin de révéler le mérite de celui qui a institué les fêtes de Notre-Dame de Grâce.

Ce qui surtout, dit l'orateur, excite à un haut degré toute l'attention de notre Dieu, c'est l'heure dernière de la vie de l'homme, c'est l'instant du passage de la vie de ce monde bien courte et toute éphémère à la vie future qui est éternelle, qui ne connaît ni fin ni limite.

C'est l'Esprit-Saint qui nous assure que pour le Seigneur, le trépas du juste, la mort des véritables serviteurs de Dieu, c'est un trésor précieux, c'est un parfum exquis: Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.

Grand Dieu! j'adore votre bonté, votre charité et votre miséricorde infinies, et je crois rester pleinement dans vos vues en appliquant les saintes paroles de mon texte à la circonstance qui nous réunit, en ce jour, dans l'enceinte sacrée, aux pieds de vos autels. N'avons-nous pas eu, dans la mort du vénéré confrère dont nous pleurons aujourd'hui la perte récente, un exemple frappant de cette mort du juste très précieuse à vos yeux, et tout à la fois modèle salubre et profitable à tous ceux qui en ont été les heureux témoins.

Je regarde comme un bonheur de ma vie que l'amitié sincère, qui me liait à notre cher et vénéré défunt, ait été pour moi l'occasion de ne le point perdre de vue dans tout le temps qu'il est resté cloué sur son lit de souffrance, hélas! sitôt son lit de mort.

Tandis que d'autres, si charitablement et avec un zèle si louable, ont suivi et pourraient vous raconter les progrès et l'action de la maladie sur le corps de notre pieux confrère, mon rôle à moi c'est d'esquisser à grands traits et de mettre sous vos yeux les opérations de la grâce, dans le cœur et dans l'âme de notre bien-aimé défunt.

Tout le monde a pu connaître la piété avec laquelle il mettait en Dieu sa pleine et entière confiance, et surtout, l'intérêt tout particulier qu'il a mis, nonobstant la gravité de sa maladie, à ordonner la célébration de la fête de Notre-Dame de Grâce, dont, sur son lit de douleur et de faiblesse extrême, il a suivi toute la solennité avec la sollicitude la plus touchante.

Nous l'avons entendu, en ce jour, nous dire qu'il ne prétendait ni à la guérison ni à la conservation de sa vie mais que tout son désir était la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa sainte volonté; qu'il partageait notre confiance en la protection de Marie: Si je ne la vois pas (Notre-Dame de Grâce à la procession solennelle), Elle me verra.

Et que dire de cette émouvante scène qu'offrait la chambre du cher défunt, lorsqu'il nous sembla voir dans ce vénéré confrère un de ces patriarches faisant leurs recommandations suprêmes, formulant leurs derniers adieux. C'était le jour de Notre-Dame de Grâce, le 29 août 1859, et notre cher malade avait communiqué en viatique le matin, il avait reçu le sacrement d'Extrême Onction. C'est depuis ce moment qu'on le vit plus particulièrement envisager la mort de l'œil le plus serein, et consacrer désormais uniquement aux choses de l'éternité tout le temps qu'il passa encore sur la terre.

Ecrivez, disait-il alors, écrivez à Monseigneur l'archevêque que je m'en vais, mais que je meurs dans la foi de l'Eglise catholique.

Comme je voudrais, disait-il encore, que tous mes paroissiens chéris pussent venir individuellement recevoir chacun mon dernier adieu, et entendre de ma bouche une dernière vérité.

Il tenait en main l'image sacrée de la Rédemption, et après un instant de recueillement, de sa bouche plutôt inspirée que défaillante, sortirent des accents pieux, des paroles saintes, des exhortations vives et pressantes à pratiquer la vertu, à s'acquitter de ses devoirs, à ne tenir aucun compte des biens de la terre, à servir Dieu et à l'aimer de toute l'ardeur de nos âmes, afin que, arrivés au dernier jour comme lui-même y touchait, disait-il, on put répéter avec l'apôtre: *Cursum consummavi*: — Me voici par la volonté de Dieu à bout de forces, de vie et d'existence; *Bonum certamen certavi*, j'ai fait l'œuvre du Seigneur, je me suis efforcé de défendre les intérêts de la vérité, j'ai toujours combattu, repoussé, vaincu et détruit, autant qu'il a été en moi, tout mal, tout péché, tout offense de Dieu; je me suis appliqué à garder à mon Dieu une pleine et entière fidélité, *Fidem servavi*: j'ai eu constamment la foi, et le germe de cette précieuse vertu que la grâce de Dieu avait déposé en mon cœur le jour de mon saint baptême, j'ai eu le bonheur de le voir s'épanouir, se développer, de le voir pousser, grandir et produire des fleurs, des feuilles et des fruits en abondance. J'ai tâché de vivre en la foi, par la foi, de la foi. Pourrais-je bien dire: *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex!* et l'humilité chrétienne empêchait le cher défunt de présumer de sa justice, et il se retournait vers nous, demandant le secours de nos prières, afin que la miséricorde divine s'exerçant pleinement sur lui, il parût dans l'innocence et la sainteté aux yeux du divin Maître qui; l'avait honoré d'un ministère formidable même à de pures intelligences, dégagées des illusions, des attrait, séductions et tentations de la matière et de la chair: *Onus humeris*.

Et ce furent les dernières paroles qui dans ce moment, vinrent expirer sur ses lèvres fatiguées de cet effort suprême. Et nous nous retirions tous d'auprès de lui, le cœur oppressé, et nous eussions désiré à tout prix d'obtenir du Seigneur la conservation d'un ami si pieux, d'un prêtre si vénéré et si vénérable à tous égards.

Voyant dans ses derniers moments, auprès de sa couche douloureuse, les Sœurs des écoles de filles de la paroisse: Ecoutez, mes bonnes sœurs, s'écria-t-il, ce que je vais vous dire: Soignez bien les petites filles qui vous sont confiées. Soyez pour elles de véritables mères, car bien souvent leurs propres mères oublient et négligent trop leurs obligations en ce chef.

Ainsi, jusqu'à la fin de sa vie, aucune partie de son troupeau n'échappa à la sollicitude du bon pasteur.

Aussi, s'est-il endormi dans le Seigneur, après que sa dernière parole a été pour Dieu, après que pour Dieu aussi a été le dernier signe de connaissance qu'il ait pu donner. Ainsi passent de cette vie à une vie meilleure les saints du Seigneur, ceux que la mort a trouvé dans la grâce et dans l'amitié de Dieu: Pretiosa mors sanctorum.

Ayons soin de contribuer de tout notre pouvoir à ce que les malades de notre maison, de notre famille, parents ou connaissances, reçoivent sans délai les sacrements de l'Eglise. Lorsque, nous-mêmes, nous nous sentirons atteints par la maladie, ayons hâte de faire appeler le ministre de la réconciliation. Sollicitons avec ardeur les dernières consolations de la religion, et mettons-nous en mesure de régler tellement les affaires de notre conscience, que le juste juge n'ait qu'à ceindre nos fronts de la couronne inaccessible de l'éternelle félicité.

Vierge sainte, notre cher défunt fut un de vos enfants les plus dévoués. Il a institué en cette paroisse une grande fête en votre honneur. Veuillez le traiter selon l'étendue de son zèle pour votre honneur et votre culte.

Veuillez lui assurer le trône que vous lui gardiez depuis si longtemps dans le ciel.

L'abbé Moulin, originaire de Martigues, mourut à Maillane le 4 septembre 1859, à l'âge de 53 ans. Il appartenait à la grande famille franciscaine. C'est ce que nous apprend l'acte suivant: — L'an mil huit cent cinquante-cinq et le 23 novembre, le soussigné Maxime Moulin, curé de la paroisse de Maillane, a librement et volontairement reçu l'habit du Tiers Ordre de saint François, dans la chapelle de la Sainte Vierge de l'église de Maillane, des mains du R. Père Léon, et a pris le nom de Frère Louis.

Le prêtre qui succéda à l'abbé Moulin était apte à continuer son œuvre. Homme d'étude, il a laissé un grand nombre d'instructions où se trouve une doctrine pure et abondante. Il avait l'art de décorer avec le meilleur goût. La beauté et l'éclat des reposoirs qu'il a élevés en l'honneur de Notre-Dame de Grâce sont encore dans le souvenir de tous. Il ne cessa de développer son culte pendant les dix-huit ans que la paroisse de Maillane eut l'avantage de le posséder. L'abbé Joseph Lazare Laurin avait été nommé à ses fonctions le 1er octobre 1859.

Dès l'année suivante, 1860, il adressa à son peuple, l'allocution devenue déjà traditionnelle, sur la place de Maillane. Cette allocution a le caractère qu'on lui a consacré depuis: c'est une pieuse narration. Ces paroles sont d'autant plus importantes qu'elles furent prononcées au sixième anniversaire. Elles furent entendues par la génération qui était toute entière le témoin des faits qui y sont rapportés.

Le prédicateur s'exprime ainsi: — Nous voici arrivés à ce jour anniversaire qui vous rappelle tout à la fois des souvenirs bien douloureux et bien consolants. Souvenirs douloureux! Sans doute, elle fut triste et pénible à traverser cette époque, où un mal désolant vint s'abattre sur votre pays, en décima pour ainsi dire la population et répandit dans toutes les familles la consternation et le deuil. Je sens tout ce que vous éprouviez de tristesse et d'abattement lorsque, forcés d'émigrer et d'aller chez vos voisins demander un gîte quelconque, pour vous dérober à la contagion, vous laissiez néanmoins sur le

théâtre du mal ceux de vos parents et de vos amis qui voulaient se dévouer au soulagement des malades et aux soins de la sépulture.

Jours tristes mais, ai-je ajouté jours à la fois bien consolants pour vous. En effet, entre mille autres populations affligées comme vous par le même fléau, n'avez-vous pas été celle que le Seigneur choisit de préférence pour montrer aux hommes que son bras puissant ne s'était pas raccourci, qu'il était toujours le Dieu qui sait humilier et exalter, punir et absoudre. N'est-il pas consolant pour vous, je dirai même n'est-il pas honorable pour vous, de voir ceux qui autrefois vous avaient accueillis aux jours de l'émigration qui avaient partagé avec vous le pain de la douleur, venir aujourd'hui se réjouir au milieu de vous, et vous dire cette parole: Non fecit taliter omni nationi, le Seigneur n'a pas traité de la sorte tous les autres peuples. Vous l'avez acheté au prix de grands sacrifices, je le sais, mais dites-moi quelles sont les faveurs du ciel qui se donnent sans mérite préalable, quelles sont les victoires qui se remportent sans péril et sans coup férir? Oui, votre sacrifice fut grand et permettez que je le raconte ici pour l'édification de ceux qui ne le connaissent point encore, et pour la mienne propre.

Déjà le respectable pasteur de la paroisse et ces dignes prêtres qui partageaient avec nous les risques de la maladie, et supportaient si courageusement la fatigue, avaient offert à Dieu le sacrifice de leur vie, et disaient comme David, humilié sous la main de Dieu: Seigneur, si c'est pour nos péchés que vous châtiez le peuple, nous voici prêts: frappez, mais épargnez les innocents. Déjà les pères s'étaient offerts en sacrifice pour la conservation de leurs enfants, et les enfants, à leur tour, pour celle de leurs pères, et néanmoins la main du Très Haut, toujours levée, frappait encore à droite et à gauche, et le mal, toujours rapide dans ses progrès, dans sa marche, semblait défier tous les soins, tous les remèdes, toutes les combinaisons et dire: Je triompherai, je réduirai à néant cette population! Eh quoi! Seigneur, auriez-vous donc oublié le peuple de Maillane? Achab et Manassès tendirent vers vous des mains suppliantes, et vous révoquâtes en leur faveur les arrêts de votre justice, et lorsque des prêtres vous supplient pour le salut de leurs troupeaux, et lorsque des pères vous conjurent d'épargner leurs enfants et les enfants d'épargner leurs pères, vos entrailles ne seraient point émues?

Cessez de craindre, le Seigneur est toujours bon. Que dis-je, il va devenir pour vous libéral et magnifique plus que jamais. C'est assez de supplications et de larmes, dit-il, je pardonne, mais un fleuron d'honneur et de gloire manque encore au diadème de la Mère de Grâce et de miséricorde, et c'est au peuple de Maillane de l'y ajouter

Cette voix du ciel a retenti comme un écho dans le cœur de toutes les âmes pieuses. Les anciens de la cité se rappellent qu'une antique statue à laquelle leurs pères avaient toujours eu recours dans l'affliction et le malheur, était, par une de ces causes qu'on ne s'explique pas, tombée dans l'oubli, et ne recevait plus ni culte ni hommage publics. Nos pères nous ont appris, se disent-ils, que leur confiance en cette statue ne fut jamais vaine, qu'ils en avaient obtenu des grâces bien signalées, allons nous aussi et, sans tenter la Providence, voyons si nous sommes encore dignes des faveurs du ciel et de la protection de Marie.

Cette pensée de rendre à la statue de Notre-Dame de Grâce son culte et son autel, est communiquée au digne pasteur de la paroisse qui l'accueille comme une pensée venue du ciel, et y sourit comme à un rayon d'espérance, comme à l'unique remède contre le mal.

Une procession s'organise, véritable procession selon l'esprit de l'Eglise, c'est-à-dire cérémonie d'expiation et d'amende honorable, de prières et de larmes où chacun se range tel que la cérémonie le rencontre, sans distinction de rang et de place, sans luxe et sans apparat de mise. On va chercher solennellement la pieuse statue de la Vierge Mère et on s'efforce, par la ferveur et la modestie, par un dévouement parfait et des protestations sans nombre, de réparer un long et inexplicable oubli. On chante le psaume de la pénitence, Miserere mei Deus. Sans doute, ce psaume et son chant lugubre convenaient on ne peut mieux au temps et à la circonstance. C'était l'expression vive et profonde des sentiments de votre âme; mais cette pieuse cérémonie n'est pas un convoi funèbre, ce n'est pas la dépouille terrestre d'un ami ou d'un compatriote que vous allez chercher pour le conduire au tombeau, c'est la Vierge Marie, celle pour qui la vie et la résurrection sont entières dans le monde, celle qu'on se plaît à saluer comme la vie, la douceur, l'espérance du chrétien.

Ne craignez rien, votre confiance en elle ne peut rester sans effet; il est inouï dans tous les siècles qu'elle ait jamais délaissé quelqu'un de ses vrais suppliants. Marie a parlé, vous, relevez la tête, vous tous qui êtes, pour ainsi dire, assis dans l'ombre de la mort, et voyez l'ange exterminateur mettre dans le fourreau son épée sanglante. Marie s'avance et devant elle le mal s'enfuit, la mort s'arrête et n'ose plus frapper. Tous ceux qui ont le bonheur de la voir et de la contempler dans le parcours de la procession, quelque désespérant que fût leur état, éprouvent une vertu secrète qui les guérit tous. Ceux qui étaient à la dernière extrémité et qu'on ne comptait déjà plus au nombre des vivants, peuvent, quelques jours après, venir la contempler, la bénir, déposer leurs vœux au pied de son autel. Voilà ce que vous avez vu, ce que vous avez éprouvé, ce que vous vous plaisez de raconter à vos enfants, afin qu'ils l'apprennent aux générations futures.

Population de Maillane, ainsi favorisée de Dieu, tu reconnais avoir éprouvé la protection de la Mère de Grâce d'une manière si sensible que tu ne crains pas de crier au miracle.

Publiez donc partout les faveurs de Marie, célébrez-la par des cantiques, par des fêtes pieuses, jamais vous n'en ferez assez. Que votre zèle pour son honneur et pour son culte s'enflamme de jour en jour. Si plus tard vous laissiez votre piété languir et se taire, les murs de cette cité et les murs du sanctuaire crieraient contre vous. Cette auguste assemblée de prêtres qui me représente un Sénat d'apôtres, et tout ce concours de pieux fidèles qui viennent s'édifier au milieu de vous, vous accuseraient de légèreté et d'inconstance dans les voies de Dieu. Mais il est un autre écueil, c'est que cette fête qui est aujourd'hui le principe de votre bonheur, l'expression de votre joie et le témoignage de votre reconnaissance, ne devienne, dans la suite, une fête toute mondaine et profane, un jour de luxe, de mondanité et de plaisir. Combien d'autres fêtes, dans le christianisme, qui ont commencé par l'esprit et finis par la chair.

Si la génération qui se forme devait un jour encourir le reproche d'avoir dégénéré de la vertu de ses pères, quelle ressource lui resterait-il dans les nouveaux jours d'infortune, lorsque le Seigneur frappant de nouveaux coups, ferait encore tomber les morts à droite et à gauche, lorsque le Seigneur, tirant du trésor de ses vengeances la stérilité et la jetant sous vos campagnes, vous verriez vos fruits et vos récoltes sécher sur pied, et les sueurs de votre front se perdre dans un labeur inutile. Oui, je le demande, cette génération oublieuse, oserait-elle venir solliciter auprès de la Mère de Grâce la cessation du fléau? Oserait-elle porter dans les murs de la cité la statue antique, lorsque les fêtes qu'elle célébrerait en son honneur seraient mille fois plus condamnables, par leurs désordres, que l'oubli dans lequel on l'avait laissée?

Dans ce discours, on voit avec quelle âme de prêtre M. l'abbé Laurin envisageait les fêtes de Notre-Dame de Grâce. Il voulait qu'elles fussent toutes célestes. Son zèle n'épargnait rien pour impressionner et captiver. Son esprit inventif le rendait créateur de décorations à la fois ingénieuses, pittoresques et du meilleur goût. L'année entière et de longues veilles le trouvaient en proie à cette préoccupation. Aussi le résultat de ses efforts étonnait la population et les pèlerins.

Après avoir préparé comme de coutume, et pour la dix-septième fois, ces grandes fêtes, l'année 1876, il mourut sans avoir accompli ses pieux projets; c'était le 22 août, il avait 72 ans. Originaire de Gardanne, c'est là que furent conduits ses restes vénérés. Ce fut au grand regret de la population de Maillane, qu'aurait voulu en avoir la garde.

La famille franciscaine perdait en lui un bon prêtre. Il s'appelait dans le Tiers Ordre Frère François d'Assise. Voici l'acte de sa profession: — L'an mil huit cent soixante-treize et le quinze du mois d'avril, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de mon âme, moi abbé Laurin, curé, directeur de la Congrégation des Sœurs du Tiers Ordre de la paroisse de Maillane, en religion Frère François d'Assise, déclare avoir fait, avec une entière liberté, profession dans le Tiers Ordre de la pénitence de notre séraphique Père saint François d'Assise, entre les mains du Révérend Père Albin, Capucin de la maison d'Aix, et en présence des Sœurs assemblées dans la chapelle de la Congrégation. En foi de quoi nous avons signé.

On se souvient que durant l'épidémie cholérique à Maillane, un jeune prêtre, nouvellement ordonné, se dévouait au bien spirituel des malades. Il s'appelait l'abbé Etienne Fouque. La statue de Notre-Dame de Grâce possède dans son trésor une croix de chevalier du Saint-Sépulcre: elle lui a été léguée par ce fidèle serviteur, qui fut son pieux pèlerin toute sa vie. Nous devons rappeler sa mémoire. Voici l'hommage qu'on a déposé sur sa tombe: — Jean-Etienne Fouque était né, à la Couronne, le 4 novembre 1830. Après des études commencées sous la direction du Père Eugène, le populaire curé de cette paroisse, le jeune Fouque entra au Séminaire, et, sa préparation sacerdotale terminée, fut ordonné prêtre le 10 juin 1854. Envoyé comme vicaire à Maillane, il se trouvait dans cette paroisse lors de l'insigne miracle opéré par Notre-Dame de Grâce, et depuis l'heureux témoin du prodige ne manque pas une année d'y revenir, pour en célébrer avec tous les pèlerins la solennité commémorative.

En 1857, l'abbé Fouque était nommé vicaire au Saint-Esprit en la ville d'Aix; mais il ne faisait que passer dans cette paroisse, et il devenait, au bout de six mois, vicaire à la Major d'Arles. Il devint ensuite curé de Carry-le-Rouet, en 1861, et des Pennes en 1865. Après sept ans de séjour aux Pennes, le jeune curé fut appelé au secrétariat de l'archevêché, et nommé immédiatement, le 20 février 1872, chanoine titulaire de la Métropole.

Parvenu, à la fleur de l'âge, au faîte des dignités diocésaines, l'abbé Fouque ne pouvait trouver dans les paisibles occupations du canonicat, ni dans la direction de la chancellerie, un aliment suffisant à son activité. Aussi bien, se chargea-t-il avec zèle soit d'un cours d'instruction religieuse aux pensionnaires de la maison-mère de Saint-Thomas, soit de la gestion du temporel des Pères Capucins. Plus tard, quand le vénéré M. Reynaud laissa, doublement orphelines, ces chères protégées de l'établissement charitable qu'il avait fondé, ce fut M. Fouque qui recueillit cette lourde succession et qui devint le directeur de l'orphelinat Notre-Dame.

Le digne chanoine languissait visiblement, sous l'étreinte d'un mal qui ne pardonne pas et qui a fini par l'emporter après une douloureuse agonie. Ses derniers jours ont été sanctifiés par une grande foi, par une vraie résignation et par la réception fervente des derniers sacrements, qui lui ont été administrés par le vénérable Chapitre. On dit que sa dernière parole, entrecoupée par le râle, a été celle-ci: — O Marie conçue sans péché.

Quelques années plus tard, en 1889, la fête de Notre-Dame de Grâce faisait une autre perte non moins sensible. M. l'abbé Jailler, si populaire à Maillane, son pays natal, lui qui avait eu un rôle si beau durant le choléra de 1854, mourait presque au lendemain du grand anniversaire. M. l'abbé Léopold Reynaud a consacré ces lignes à sa mémoire: Aimable, souriant et toujours véritablement gai, il mettait la joie partout où il se trouvait. On aimait son langage plein de couleur et de pittoresque, cette franchise d'allure, cette mâle vertu qui fustigea, tant de fois et sans pitié, l'erreur insultante ou l'impiété railleuse. Qui n'a retenu de lui quelque'un de ces mots qui saisissaient l'âme, parce qu'ils émanaient d'une raison parfaitement droite au service de la plus ardente foi?

Mais toutes ces qualités naturelles ou acquises ne sont que le moins beau côté d'une existence toute entière consacrée au service de Dieu. Elles sont le reflet d'une âme qui ne vécut que de la foi et qui trouva dans sa piété exemplaire les inspirations les plus généreuses et les plus nobles dévouements.

Il y a un nom inséparable de celui de Notre-Dame de Grâce à Maillane, c'est celui de M. l'abbé Jailler. Témoin ému et reconnaissant du miracle de 1854, nous devrions dire plutôt coopérateur de cette mémorable délivrance d'un pays assiégé par un cruel fléau, n'est ce pas lui qui entonna au milieu des sanglots du peuple consterné ce Sub tuum de la supplication qui arrêta le bras de la colère divine et fit cesser le fléau! Aussi, est-ce à lui que revenait de droit, chaque année, l'honneur d'entonner le Sub tuum de la reconnaissance. Il n'y manqua jamais durant 35 ans.

Il y était venu pour la 35^e fois et rien ne faisait prévoir que ce serait la dernière. Sa santé était bien quelque peu ébranlée depuis 3 ou 4 ans, mais il fut toujours sans inquiétude à la pensée de la mort, parce qu'il s'y préparait tous les jours.

Il disait souvent depuis cette époque: — Dieu a été assez bon pour m'avertir; à moi de me tenir prêt.

Quelle ne fut pas la douleur de tous quand la nouvelle se répandit que M. Jailler était gravement malade. Ce fut un coup de foudre pour cette chère population de Maillane qui était en fête, quand M. Jailler y arrivait. Aux premières atteintes du mal on s'était empressé de le transporter chez M. le curé. C'est là que le 3 septembre, au matin, lui furent administrés les derniers sacrements.

M. le curé, inspiré par sa profonde piété et sachant que rien ne serait plus agréable à son cher malade, lui apporta sur son lit d'agonie la statue miraculeuse qu'il aimait tant. M. Jailler la couvrit de ses larmes; et, un instant après, M. le curé lui adressait de nouveau la parole: — Vous avez embrassé la Mère, lui dit-il, préparez-vous à recevoir le fils. Le malade accepta de grand cœur. Il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction dans les sentiments de la plus vive foi et du plus ardent amour; puis se recueillant, il ne cessa plus de prier. La bonne Mère l'appelait auprès d'Elle pendant l'octave de sa belle fête, au même jour où 30 ans auparavant s'éteignit aussi à Maillane l'excellent M. Moulin, curé de la paroisse à l'époque du miracle.

Les deux créateurs de cette fête de la reconnaissance méritaient bien une pareille faveur.

M. Jailler repose désormais au milieu des siens comme il l'avait toujours désiré. Vivant, il édifia ses compatriotes, mort, il leur parlera encore. Ces enseignements muets de la tombe, la chrétienne population de Maillane est bien faite pour les comprendre. Rien ne le montre mieux que cette souscription spontanée, ouverte le jour des funérailles, à l'effet de créer un caveau destiné aux prêtres. M. Jailler y reposera le premier et sa mémoire sera toujours en bénédiction.

Nous pouvons ajouter que M. Jailler, curé de Carry, mourut au service de Notre-Dame de Grâce. La congestion pulmonaire qui lui survint fut la conséquence du dévouement qu'il mettait chaque année à ordonner la procession solennelle. Ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'il parvenait à maîtriser l'ardeur des fidèles qui voulaient porter la pieuse statue.

Une physionomie d'un tout autre caractère se présente à nous dans la personne de M. l'abbé Accurse Gallissard, curé de Maillane. Il fut nommé le 31 août 1876 pour succéder à M. Laurin. Quoique Tarasconnais, il avait peu de cette expansion, à la fois vive et aimable, qui caractérise les enfants de sainte Marthe. Cette lacune était compensée par des qualités plus appréciables encore. Sous un extérieur mesuré, il possédait un cœur généreux, une riche intelligence et un jugement d'une rare sûreté. Sous une telle direction, la paroisse de Maillane ne pouvait que fleurir. Le diocèse n'eut qu'à se féliciter de son séjour à Maillane. Il favorisait la vocation sacerdotale des jeunes enfants de la paroisse; cinq d'entre eux sont devenus les abbés Camille Magnan, Adrien Casteran, Jules Fassy, Louis Pépin et Etienne Lillamand. Ce dernier est entré dans l'Ordre de saint François.

Très zélé pour les œuvres catholiques, il s'appliquait à l'éducation chrétienne des enfants, soutenait les congrégations paroissiales discrètement et sans bruit. Il réunissait fréquemment les congréganistes et leur adressait la parole; c'était une parole éclairée, simple et pénétrante qui produisait des résultats solides.

Le dimanche, après la seconde messe, il réunissait les plus petits enfants et les catéchisait. Si on voulait lui faire des observations sur cette conduite imprudente, après une matinée de labeur, il répondait: — C'est mon devoir. Dans cette parole il se révélait tout entier. Il disait encore: — Plus les enfants sont jeunes, plus il est important de les nourrir avec soin du lait de la doctrine.

Secourable envers les pauvres, il les aidait sans ostentation. D'une grande vigilance pour les malades, il savait habilement se servir des personnes pieuses comme d'une avant-garde, il arrivait au moment voulu. D'une grande largeur d'esprit, il ne tenait aucun compte de ce qui paraissait un refus, mais qui n'était qu'une surprise, et adroitement il faisait l'œuvre de Dieu.

La fête de Notre-Dame de Grâce était, chaque année, prévue dans tous les détails et avec le plus grand ordre. Lorsque son heure était venue, on ne lisait sur le front de l'organisateur aucun trouble. Tout était réglé par avance. Cette solennité était comme un navire fourni de toutes ses voiles et de tous ses cordages, on n'avait plus qu'à le lancer. Aussi, à voir les cérémonies de la fête se dérouler avec tant d'ordre et de calme, on était tenté de se dire: — Mais où est celui qui commande? Son esprit perspicace avait tout ordonné; il n'avait qu'à contempler dans le calme la réalisation de ses plans.

L'abbé Gallissard était parti vers la fin du mois de mai 1893 pour assister à l'ordination sacerdotale de l'un de ses protégés. Avant de se rendre à Aix, il voulut s'avancer jusqu'à Marseille. Il y était attiré également par la présence d'un autre de ses privilégiés. Nous croyons que c'est dans la grande ville, légèrement contaminée, qu'il contracta le germe du mal qui l'emmena. Le 30 mai, il assistait à Aix aux funérailles de M. Michel, archiprêtre de la métropole. Il quitta le cortège. Le soir, son état était désespéré, et à trois heures du matin il mourait; il était âgé de 58 ans.

Le 31 mai, l'annonce de cette triste nouvelle fut un coup de foudre pour Maillane. Tous les habitants étaient consternés. Les sentiments de vénération et de regret étaient entremêlés de paroles affirmant une foi profonde en Notre-Dame de Grâce: — S'il était écrit que notre bon curé devait mourir du choléra, évidemment ce n'était pas au milieu de nous qu'il devait mourir. C'est sans émotion, avec un calme parfait qu'il avait appris la gravité de son état, qu'il s'était confessé à son ami, M. le curé du Saint-Esprit, et qu'il avait reçu les derniers sacrements. Il indiqua où était son testament qu'il avait eu soin de faire dès longtemps, et tout fut simple dans sa mort comme dans sa vie.

L'abbé Gallissard était curé de Maillane depuis dix-sept ans. Il était appelé à rendre les plus utiles services dans quelque grande paroisse du diocèse, lorsque sa carrière se termina. Nous conserverons toujours pour lui, en union avec ses protégés et ses amis le plus tendre souvenir, et sa mémoire sera pour nous une mémoire bénie.

Après avoir donné un souvenir ému à un pasteur vénéré, nous nous arrêterons devant un autre cercueil qui contient une dépouille non moins chère. L'abbé Louis Lillamand, curé de Marignane, était enfant de chœur dans sa paroisse natale à l'époque du choléra, en 1854. Originaire de Maillane, on trouverait difficilement un cœur plus dévoué que le sien au culte de Notre-Dame de Grâce.

Nous garderons le silence près de cette tombe et nous laisserons parler la Semaine religieuse du diocèse. Elle s'exprime ainsi: — Il y a peu de temps, M. l'abbé Louis Lillamand était obligé de résigner ses fonctions de curé de Marignane, pour aller prendre dans son pays natal, le repos exigé par son état de santé. Cette retraite n'était, hélas! que le prélude d'une mort prochaine et prématurée. M. l'abbé Louis Lillamand, a succombé vendredi, 6 avril, à Maillane. Il était âgé de 53 ans. Né le 22 janvier 1841, dans une famille qui a eu, entre toutes dans cette population si exceptionnellement chrétienne, le privilège de donner plusieurs prêtres au diocèse. M. Louis Lillamand manifesta de bonne heure l'attrait du sacerdoce. Ordonné prêtre en 1866, ce fut dans la paroisse des Milles qu'il eut à donner les prémices de son zèle.

A Port-de-Bouc, il ne se contenta point; d'orner pendant onze années, comme c'était son devoir, ces temples vivants qui sont les âmes des vrais fidèles; mais ne pouvant se résigner à n'avoir qu'une église en location il fit tous ses efforts pour chercher un domicile à son Dieu. A force de bonne volonté, d'activité et de zèle, le bon prêtre eut la consolation de donner enfin à Notre Seigneur une demeure. Il ne craignit point pour arriver à ses fins, de se faire lui-même humble travailleur pour préparer la nouvelle église.

Monseigneur Forcade récompensa ce zèle et ce dévouement en lui confiant la paroisse plus importante de Marignane. Les regrets qu'il a laissés, qui ont éclaté à son départ et plus encore à la nouvelle de sa mort, disent mieux que tous les éloges combien il s'était fait estimer et aimer des fidèles de cette paroisse.

Zélateur ardent du culte du Sacré Cœur de Jésus, il fit construire en son honneur un sanctuaire. La chapelle de Notre-Dame de Pitié, où la paroisse de Marignane apporte ses prières les plus ferventes, où l'on vient, le cœur plein d'espoir, chercher protection dans le péril et consolation dans le malheur, fut l'objet de son zèle; il eut l'heureuse idée de la faire restaurer et y réussit pleinement.

La longue et cruelle maladie à laquelle il devait succomber, vint malheureusement, pendant ces dernières années, mettre obstacle à l'exercice de son activité sacerdotale. Mais sa paroisse n'en a pas souffert, grâce au dévouement de M. l'abbé Suvéran, son ami.

Admirablement résigné, il se prépara ainsi par de longues souffrances à couronner par une mort édifiante une vie très sacerdotale. Il avait vécu pauvre, il est mort pauvre.

Mais pour mieux ressembler encore à celui qui est né dans une crèche et qui est mort sur une croix, il a voulu faire profession dans le Tiers Ordre de saint François d'Assise, emportant ainsi dans la tombe les livrées de la pauvreté. Il a eu la suprême consolation de les recevoir des mains de son neveu, qui, après avoir puisé auprès de lui la vocation sacerdotale, et être entré ensuite dans l'Ordre de saint François, a été providentiellement ramené auprès de lui, pendant ses derniers jours, pour le suppléer dans son ministère paroissial, lui donner les derniers sacrements et l'assister à la mort.

Cet humble prêtre a eu des funérailles magnifiques, où éclatait d'une manière bien consolante le respect d'une population chrétienne pour le sacerdoce.

La musique du pays s'est offerte spontanément à apporter près de ce cercueil son hommage spécial, et a voulu l'accompagner jusqu'à sa tombe. La population tout entière était là sous la conduite du zélé pasteur qui avait prodigué à son confrère, pendant ses derniers jours, tous les témoignages de la plus vive et de la plus sacerdotale sympathie. Près de quarante prêtres, plusieurs venus de loin, environnaient le cercueil.

La messe a été célébrée par M. Fortuné Lillamand, curé du Sambuc, cousin du défunt.

A l'Évangile, M. le chanoine Béluy, curé doyen, est monté en chaire: d'une voix émue et dans une improvisation touchante, il a déposé sur ce cercueil non pas un discours, a-t-il dit lui-même, mais un tribut de larmes. Commentant succinctement ces paroles de nos livres saints: *In memoria æterna erit, justus*, il a démontré, et il avait par avance l'assentiment de tous, que M. l'abbé Louis Lillamand était ce juste dont le souvenir sera toujours vivant dans le cœur de ses anciens paroissiens, de ses confrères qui le chérissaient comme un ami, de ses compatriotes dont il était si légitimement fier, de sa famille si douloureusement affligée, et enfin de Notre-Dame de Grâce dont il avait si solennellement chanté le *Sub tuum* dans le dernier anniversaire d'actions de grâces, et qui maintenant lui avait ouvert pour toujours les portes du ciel.

Au milieu du cimetière de Maillane est un caveau spécial pour les prêtres. C'est là qu'a été déposée la dépouille mortelle du regretté défunt. Mais, avant que la pierre ait été roulée à l'entrée du caveau, M. le docteur Justinésy, de Marignane, a lu un discours où il a condensé admirablement les qualités du cher défunt, où il a exprimé au nom de tous ses compatriotes des sentiments unanimes. d'affection et de regrets.

Nous ne pouvons clore ces souvenirs sans rappeler la mémoire de M. le chanoine Chave. Il est décédé à La Fare le 30 avril 1876. Parent de M. l'abbé Moulin, le fondateur de la fête de Notre-Dame de Grâce, il fut un pèlerin de la première heure, et il continua ce qui rendit son nom très populaire à Maillane. L'année 1864, il fut le prédicateur des solennités. Il y avait pris la parole dès l'anniversaire de 1859, le 29 août. C'était durant la maladie de M. l'abbé Moulin. Nous voyons dans quelques lignes manuscrites d'un témoin, datées du 1er septembre 1859, quel fut le thème de son discours: Le soir, aux Vêpres, y est-il dit, le sermon, ayant pour texte *Ave gratia plena*, fut prêché par M. l'abbé Chave. Il nous développa, sous ce titre glorieux et avec beaucoup de science, les différentes grâces dont la Mère de Dieu a été investie. Sa conclusion fut en quelque sorte un défi à Notre-Dame de Grâce, il dit: — O vous, Mère de Dieu, revêtue par la Trinité de toutes les grâces

et de tous les pouvoirs; vous qui avez sauvé le troupeau il y a cinq ans, n'avez-vous donc plus de pouvoirs? Pourquoi ne sauveriez-vous pas le pasteur dont l'existence est si gravement menacée? Nous attendons de vous cette nouvelle faveur signalée.

Pour mieux comprendre de quel secours était pour la fête de Notre-Dame de Grâce la présence de M. le chanoine Chave, nous n'avons qu'à citer quelques lignes de sa Nécrologie. Le clergé du diocèse vient de faire, en la personne du regretté chanoine Chave, ancien doyen de Châteaurenard, une perte d'autant plus sensible qu'elle a été prématurée, malgré les annonces répétées de la mort, et qu'elle le prive d'une de ses physionomies les plus originales dans le meilleur sens du mot.

Maxime Chave était né à Martigues, le 15 août 1834. Cette heureuse coïncidence avec le jour de la Vierge, comme nous disons en Provence, avec la plus haute solennité en l'honneur de celle dont il devait être toujours l'enfant si aimant et le serviteur si dévoué, fut son premier bonheur. Qui sait s'il ne lui dut pas d'entendre de bonne heure l'appel adressé jadis par le Maître aux pêcheurs du lac de Génézareth: — Viens! je te ferai pêcheur d'hommes. En tous cas, le fils de la Tibériade provençale, ne tarda pas à prendre le chemin du Petit Séminaire, où sa vocation se dessina, dès le premier jour, par toutes les qualités qui en font heureusement augurer.

Ses études ecclésiastiques achevées, avec succès, et même avant l'heure où le sacerdoce vient ouvrir aux jeunes lévites la carrière du ministère des âmes, l'abbé Chave fut envoyé, en 1857, au Petit Séminaire comme préfet d'études d'abord, et il s'y fit bientôt, comme professeur, une place brillante.

Ordonné prêtre le 29 mai 1858, il devait conserver sept ans encore ces modestes et pénibles fonctions de l'enseignement pour lesquelles, au premier coup d'œil, sa nature exubérante semblait peu faite. On aurait cru à l'étroit, dans une humble chaire de maître de grammaire, ce géant dont la voix puissante semblait réclamer au lieu des murs restreints d'une classe, la voûte profonde des basiliques, et dont la main tenait aussi bien le pinceau du décorateur que la plume du correcteur de copies. C'était une illusion. Si la nature l'avait traité sous tous les rapports en enfant gâté, la grâce en avait fait aussi son Benjamin, et l'abbé Chave ne trouva jamais, dans les loisirs de ses occupations professionnelles auxquelles il fut toujours d'une ponctualité exemplaire, que l'occasion d'employer au Petit Séminaire les multiples aptitudes dont il était doué.

Il est tombé les armes à la main, n'ayant d'autre occupation, dans sa dernière maladie, que d'épeler son bréviaire dont ses lèvres liées ne pouvaient plus formuler les syllabes, et d'égrener son chapelet dont ses doigts engourdis refusaient de compter les grains. C'était d'ailleurs, chez le regretté chanoine, une vieille passion que celle de son chapelet. Une précieuse confidence nous a appris qu'il avait fait vœu, dès le jour de son sous-diaconat, de le réciter chaque jour jusqu'à celui de sa mort, et l'on sait qu'il n'y manqua jamais. Le nouveau-né de 1834 s'est pieusement éteint le 30 avril 1896, à l'heure où le mois de Marie s'ouvrait solennellement dans toutes les églises du monde catholique.

Nous avons terminé ce chapitre, lorsque nous avons appris la mort de M. le chanoine Cauvin. Dans l'hommage que l'on a déposé sur sa tombe, on s'est souvenu qu'il avait édifié la paroisse de Maillane. On y tient ce langage: — Jean-Baptiste-Philogène Cauvin naquit à Eguilles le 1er novembre 1830 de parents foncièrement chrétiens, qui, malgré les malheurs des temps, ont su transmettre à leurs enfants le précieux héritage de la foi, des pratiques religieuses et du dévouement à l'Eglise. Ordonné prêtre le 6 juin 1857, après une jeunesse cléricale des plus exemplaires, il fut, la même année, nommé vicaire à Maillane. Il y avait trois ans à peine que cette ville avait été miraculeusement délivrée du choléra par Notre-Dame de Grâce. Le jeune prêtre contribua, pour une large part, à l'organisation de la fête anniversaire que les Maillanais reconnaissants célèbrent depuis cette époque, à la date mémorable du 28 août.

Après deux ans de vicariat dans cette ville où se développa si merveilleusement dans son cœur la dévotion à la Sainte Vierge, il fût nommé, le 1er octobre 1859, à la succursale de Faraman.

Son dernier poste a été Maussane, et cette paroisse confiée à ses soins, pendant près de vingt ans, a donné maintes fois, la mesure de son attachement et de sa vénération pour ce curé au cœur toujours compatissant et à la main si largement ouverte aux besoins des pauvres. On l'a bien vu à l'expression unanime des regrets qui accueillirent la nouvelle de sa retraite, il y a quelques mois à peine, quand il fut avéré que sa santé, désespérément atteinte par la maladie qui devait sitôt le ravir à l'affection des siens, réclamait un repos absolu. Sa famille paroissiale éprouva, en le voyant disparaître, un serrement de cœur aussi pénible que si les liens du sang avaient rattaché le vénéré démissionnaire à tous ses fils spirituels. La tristesse occasionnée par son départ fut adoucie par la consolante nouvelle de son élévation au canonicat. Aussitôt ce fut une pieuse émulation, chez tous les paroissiens, pour verser entre les mains de M. l'abbé Imbert, son digne successeur, les cotisations nécessaires à l'acquisition des insignes de chanoine qu'ils voulaient offrir à leur ancien curé le jour de son installation. Il fut touché jusqu'aux larmes de cette délicate attention, aussi honorable pour les cœurs reconnaissants qui en avaient eu l'initiative que pour l'humble dignitaire qui en était l'objet. Quand on lui remit le camail, il dit simplement: — C'est peut-être mon suaire que vous m'apportez; je suis prêt.

Disons en terminant que le clergé reste toujours dévoué au culte de Notre-Dame de Grâce. M. l'abbé Gervais, curé de Maillane, apporte tous ses soins à l'éclat de chaque anniversaire. M. l'abbé Fortuné Lillamand est l'héritier fidèle des privilèges conférés par l'usage au doyen des prêtres Maillanais. Parmi les pieux pèlerins il y a chaque année des prêtres au début de leur carrière sacerdotale, d'autres qui la remplissent avec zèle, et d'autres enfin qui travaillent à la couronner saintement. Plusieurs, dans ce cortège, viennent depuis longtemps à ces pieuses solennités.

CHAPITRE V

La Préservation

Note de M. l'abbé Gallissard. — Le choléra en Provence.

— Lettre de Mgr Forcade et de Mgr de Cabrières.

— Intérieur d'une famille religieuse. — Compte-rendu de la fête de Notre-Dame de Grâce en 1884. — Inscription commémorative.

L'An 1884, M. l'abbé Gallissard, curé de Maillane, écrivait cette note sur la fête de Notre-Dame de Grâce: — On a remarqué un élan de foi plus grand et un sentiment de piété plus qu'ordinaire.

Le choléra était à nos portes et Maillane n'avait pas un seul malade depuis trois mois. La maladie n'a point fait de victime. Le miracle se perpétue. Pour comprendre toute l'énergie et le merveilleux de cette affirmation il faudrait avoir présente la désolation de la Provence à ce moment. Nous lisons dans la Vie de Mgr Forcade: — L'été de 1884 amena en Provence le terrible mal qui devait nous laisser de si tristes souvenirs. A peine le choléra est-il dans Arles que Mgr Forcade se trouve au chevet des moribonds. Il les quitte pour aller remplir le même devoir à Aix, où le fléau ne fait que paraître et disparaître; car là Notre-Dame de la Seds l'arrête lorsque la population toute entière se lève et l'implore dans une procession désormais célèbre. — Arles revoit encore dans ses rues désertes son archevêque, qui visite ses malades et qui assure à ses pauvres des secours en nature pour l'hiver, qui devait rendre si difficile le chômage forcé de l'été. Cette fois le choléra vit passer l'apôtre de la charité et le respecta. Il se réservait cette grande victime pour l'année suivante.

Aidé dans son charitable ministère, Monseigneur l'archevêque d'Aix en témoignait ainsi sa reconnaissance, le 11 août 1884, à Mgr l'évêque d'Orléans: — Je m'empresse de vous accuser réception du billet de mille francs que vous avez eu la charité de m'envoyer pour mes malheureuses victimes du choléra et je vous remercie vivement de cette généreuse offrande.

Ma ville d'Aix paraît délivrée du fléau. Plus un seul cas ne s'y est produit depuis la grande manifestation religieuse dont j'ai l'honneur de vous envoyer le compte-rendu. Mais, à Arles, ce n'est pas encore fini, quoiqu'on puisse y constater une amélioration notable. Eu égard au chiffre de la population, cette ville a été encore plus éprouvée, que Marseille et Toulon. Elle présente certainement une plus forte proportion de décès cholériques.

Priez pour nous, tandis que nous demandons à Dieu de vous épargner avec vos chers diocésains, en considération et en récompense de votre charitable assistance.

Veillez agréer, cher et vénéré Seigneur, l'expression réitérée de ma respectueuse et bien cordiale reconnaissance.

Augustin, Archevêque d'Aix.

Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, adressait au directeur de l'Eclair la lettre suivante le 25 août 1884: — Je croirais manquer à mon devoir d'honneur et de délicatesse, aussi bien qu'à la reconnaissance, si je ne vous demandais de vouloir bien me prêter le secours de votre publicité, pour que je puisse remercier Son Eminence le Cardinal archevêque de Paris, Mgr l'archevêque de Reims, Mgr l'évêque d'Autun, Mgr l'évêque de Moulin, de la bonté avec laquelle ils ont daigné venir à mon aide en m'envoyant de généreuses offrandes en faveur des orphelines du choléra. C'est sans doute l'exemple de Mgr l'archevêque de Sébaste, si noblement sensible aux malheurs de ses anciens diocésains, qui nous a valu de si hautes et si consolantes sympathies. Mais il est juste aussi de faire remonter le flot de ces mouvements de charité jusqu'à sa source véritable, c'est-à-dire, jusqu'à cet esprit de sincère et intime fraternité qui lie tous les chrétiens les uns aux autres, comme le sont les membres d'une même famille et d'un même corps.

Les disciples de Jésus-Christ ne sauraient jamais être des étrangers les uns par rapport aux autres, et pour unir les hommes, pour leur inspirer le dévouement jusqu'à l'héroïsme, rien ne remplacera jamais la divine efficacité de ces sublimes paroles du Sauveur: Mon commandement, c'est que vous, vous aimiez mutuellement comme je vous ai aimés moi-même.

Nous éprouvons, Monsieur le Directeur, les heureux effets de ce précepte de la foi. Que ce soit, pour nous tous, une raison nouvelle de nous attacher à cette divine religion dont les fruits ne se recueillent pas seulement dans la vie future, mais réjouissent aussi la vie présente.

Pardonnez-moi de ne pouvoir contenir l'élan de ma gratitude, et veuillez m'aider à remercier, comme ils le méritent, les illustres bienfaiteurs qui sont venus spontanément nous apporter le témoignage de leur zèle et de leur fraternelle affection.

Souffrez aussi que je vous remercie vous-même, Monsieur le Directeur, de tout ce que vous avez fait en faveur des nombreuses victimes de l'épidémie, soit en sollicitant des secours pour les familles, soit en rappelant que même au-delà de la tombe, nos suffrages pieux peuvent soulager les âmes et leur ouvrir l'éternelle patrie.

Le terrible fléau qui devait régner en Provence jusqu'à la fin du mois d'octobre fit son apparition dans la capitale au mois de novembre. Nous lisons dans l'Echo de Fourvière, 15 novembre 1884: — Les cas de choléra se multiplient à Paris et les décès d'abord relativement peu nombreux, deviennent de plus en plus fréquents. Un des établissements les plus éprouvés a été celui de l'avenue Breteuil, dirigé avec un admirable dévouement par les Petites Sœurs des pauvres.

Des mesures énergiques ont été prises. Tous les malades ont été transportés dans les étages supérieurs, tandis que les salles précédemment occupées par eux au rez-de-chaussée sont désinfectées avec le plus grand soin par l'acide sulfureux.

Enfin, avant de quitter l'asile, le préfet de police a dû se rendre à l'évidence en félicitant les Petites Sœurs des pauvres du dévouement et de l'abnégation dont elles font preuve, dans les soins qu'elles prodiguent à ces pauvres vieillards. Le lendemain, Son Eminence le Cardinal Guibert a fait une visite aux malades de l'asile.

Plusieurs cas de choléra commencent à être signalés dans les troupes de la garnison de Paris. Les hôpitaux militaires de Vincennes, du Val-de-Grâce, du Gros Caillou et de Saint-Martin ont tous reçu, dans la journée du 11, un certain nombre de cholériques. Les cas se manifestent un peu partout dans les casernements et dans les corps de troupes. L'école militaire paraît être la plus éprouvée.

Le choléra avait fait son apparition à Marseille le 27 juin. Nous lisons dans l'Univers: — Hier matin, à onze heures, il y a eu juste un mois que le choléra a fait à Marseille sa première victime, du 27 juin au 27 juillet, l'état civil a enregistré 1146 décès cholériques.

On annonçait d'Arles les nouvelles suivantes: — A Arles règne la plus grande tristesse; presque tous les magasins sont fermés et les maisons vides d'habitants.

Aussi le fléau, cause de ce deuil général, ne trouvant plus, ou presque plus de pâture en ville, poursuit les fayards qui se sont groupés dans les environs, dans des conditions d'hygiène désastreuses pour leur salut, ce qui explique pourquoi la mortalité est plus grande à la campagne que dans la ville; M. Mistral Bernard, l'honorable négociant de Saint-Rémy, a donné 12.000 fr. Madame la duchesse de Chartres a envoyé une aumône personnelle de 1.000 fr. La princesse joint à son offrande l'expression de la plus touchante sympathie pour les malheureux qu'on veut soulager et exprime le désir que cette somme soit distribuée à domicile. Le clergé de la ville d'Arles se multipliait, pour visiter, secourir et fortifier les malades: M. le chanoine Ollivier mourut victime de son dévouement.

Le choléra était partout dans les environs. Maussane se mettait sous la protection de Saint-Roch. On écrivait de cette paroisse la Semaine Religieuse d'Aix: — La population de Maussane, consternée d'une mortalité plus qu'ordinaire qui sévissait dans la paroisse depuis deux semaines, a tourné ses regards confiants vers saint Roch, le grand protecteur des chrétiens contre l'épidémie et la mortalité... On assure que plus de 1200 personnes étaient réunies autour de la statue et de la relique de saint Roch. En donnant le programme de la fête qui a lieu à Saint-Rémy au commencement de septembre, on ajoutait: — La situation sanitaire est redevenue excellente depuis dimanche dernier.

Entrons maintenant dans l'intérieur d'une famille religieuse; nous verrons quels terribles ravages faisaient l'épidémie, et nous pourrions admirer le généreux dévouement de l'un de nos frères en religion.

L'Echo de Notre-Dame de la Garde de Marseille, du 27 juillet 1884, s'exprime en ces termes: — Vendredi dernier 18 juillet, la Supérieure des Sœurs de la retraite venait solliciter du R. Père Gardien, la faveur d'avoir pour aumônier le Père Roger, pendant l'absence du religieux chargé de ces fonctions, et que la maladie retenait loin du monastère. Le Père Roger fut heureux de ce choix et accourut aussitôt à ce poste, devenu tout à coup un poste de péril et d'honneur.

Déjà le fléau avait cruellement frappé cette communauté religieuse. Une sœur était morte la veille et plusieurs autres étaient gravement malades. Le courageux aumônier eut sans doute un pressentiment. Il mit ordre à ses affaires, il disposa sa petite cellule comme pour nu départ définitif et s'agenouillant devant son Supérieur: — Bénissez-moi, dit-il, je sens que j'en sortirai pas de cette maison.

A peine a-t-il franchi le seuil du couvent, qu'il est conduit auprès de deux nouvelles victimes du choléra. Ce devoir accompli, il se rend à l'infirmierie où cinq autres religieuses! agonisent. Il s'établit à leur chevet, bien résolu à ne plus les quitter jusqu'à ce qu'elles aient consommé le sacrifice.

D'ailleurs, racontait-il le lendemain, c'était si beau de voir mourir ces anges! Point de regrets, point de larmes; une paix ineffable, une joie toute divine inonde leur âme et se reflète sur leurs traits dont l'horrible maladie n'a pas altéré la virginale pureté. Elles s'offrent en victimes, elles demandent à Dieu que leur mort soit la dernière et que sa miséricorde pardonne à la ville coupable; quelques-unes ont encore la force de murmurer un cantique et toutes s'endorment joyeuses dans le baiser du Seigneur.

Ce spectacle, fit sur l'âme pieuse et tendre du Père Roger une si douce et si profonde impression que le lendemain il était encore tout en larmes, à l'autel, pendant le divin sacrifice, et il répondait à une sœur qui lui demandait la cause de cette singulière émotion: — Ma sœur je n'ai jamais rien vu de si beau que la mort de ces anges.

Aux premières heures de la journée du samedi, il accompagna au tombeau les cinq religieuses qu'il avait aidées à si bien mourir, et il reprit aussitôt sa place auprès des autres malades que le fléau venait encore de frapper. Car cette maison des sœurs de la Retraite a vu jusqu'à douze cercueils sortir de ces murs, pour transporter au lieu de leur repos les dépouilles mortelles de douze religieuses rapidement enlevées, non point, par suite d'une imprudence, mais parce qu'ainsi Dieu l'a voulu dans ses desseins adorables.

Le lundi matin, 21 juillet, obéissant à la bonté naturelle de son cœur, le Père Roger voulait porter ses consolations aux religieuses survivantes réfugiées dans leur maison de campagne. Il alla célébrer la messe chez elles. En redescendant de la Blancarde il retournait à la rue Villeneuve. Deux ou trois sœurs étaient encore là pour veiller sur la maison. Leur aumônier ne devait pas les abandonner.

A peine arrivé et tandis qu'il s'entretenait avec les docteurs accourus pour rechercher les causes de cette mortalité effrayante, il ressentit les premières atteintes du mal.

Allez me chercher le Père Gardien, dit-il aussitôt. Son pressentiment s'accomplissait.

Avec un calme parfait et une joie sereine le bon religieux embrassa son supérieur, lui fit sa confession, reçut l'absolution générale réservée aux fils de Saint François, demanda le sacrement de l'extrême-onction et ne parla plus que du bonheur de mourir. — Voulez-vous que nous demandions votre guérison? lui dit le Père Gardien, j'ai fait un vœu à cet effet. — Non, non répondit-il avec un sourire d'une inexprimable douceur, j'aime mieux mourir.

Tout en s'abandonnant aux soins que lui prodiguaient ses frères, il demanda comme une grâce d'expirer et d'être enseveli dans sa robe de bure. Tenant le crucifix dans sa main déjà glacée, il le regardait avec amour, il le pressait sur ses lèvres et contre son cœur, et c'est en le baisant qu'il a rendu son âme à Dieu.

Il était six heures du soir. A minuit, le Père Gardien conduisait à la tombe des pauvres ce frère bien-aimé, et les prêtres qui veillent au cimetière s'unissaient au supérieur en larmes pour réciter les dernières prières sur le cercueil de cette douce et pure victime du dévouement sacerdotal.

Le R. P. Roger était à peine couché dans sa tombe qu'une nouvelle victime, le T. H. F. Severino de Norcia, vint prendre place à ses côtés, atteint comme lui dans l'exercice de la charité. Pendant deux jours et deux nuits, le pauvre frère fut en proie aux plus cruelles tortures sans que sa patience se démentit. S'associant à toutes les prières que l'on faisait autour de lui, il réclama de lui-même le secours des derniers sacrements et édifia par sa foi vive et l'énergie avec laquelle il répétait les invocations. S'oubliant lui-même il ne pensait qu'à ses frères. Eloignez-vous répétait-il sans cesse, car je pourrais vous communiquer mon mal. C'est dans ces sentiments de charité et de piété que ce bon frère rendit son âme à Dieu, vers quatre heures du soir. Dans la nuit, le même cortège qui avait conduit le P. Roger à sa dernière demeure reprenait sa marche lugubre et déposait à ses côtés cette seconde victime.

Tous les autres religieux de ce couvent de Marseille, se dévouaient pour les cholériques; le fléau les vit et les laissa passer.

Les généreuses morts dont nous avons parlé sont plus radieuses que la vie. Elles montrent toutefois, combien était puissant et terrible le règne du fléau. On comprend mieux alors la valeur de cette affirmation, dans la note laissée par M. l'abbé Gallissard sur la fête de Notre-Dame de Grâce en l'année 1881: — On a remarqué un élan de foi plus grand et un sentiment de piété plus qu'ordinaire. Le choléra était à nos portes et Maillane n'avait pas un seul malade depuis trois mois. La maladie n'a point fait de victime. Le miracle se perpétue. C'était justice de remarquer cette merveilleuse préservation. Le fléau avait une telle fureur que Sa Sainteté le Pape Léon XIII avait envoyé la somme de 20.000 fr. à Mgr Robert, évêque de Marseille, pour venir en aide à beaucoup de misères. Sa Grandeur, dans sa lettre de remerciement, rappelait les jours sombres de la peste de 1720, lorsque le Pape Clément XI envoyait à Marseille des vaisseaux chargés de blé.

Le compte-rendu de la fête de Notre-Dame de Grâce respire ce double caractère, de la tristesse que le fléau répandait partout et de la confiance qui régnait dans Maillane, la paroisse privilégiée. Voici ce que nous y lisons: — Un moment on aurait pu craindre que l'épidémie qui désolait les paroisses voisines empêcherait le concours des pèlerins. Tout cela n'y a rien fait. Nos populations si chrétiennes ont compris, tout de suite, que le meilleur remède contre le choléra était la prière aux pieds de Notre-Dame de Grâce, à l'anniversaire même du jour où cette tendre Mère avait fait des preuves de puissance contre les ravages du choléra.

Aussi les pèlerins étaient venus plus nombreux que les années précédentes. Détail touchant: nous avons vu des femmes en deuil priant et pleurant aux pieds de Notre-Dame de Grâce. Le fléau venait de faire des vides à leur côté. Elles avaient perdu qui un père, qui un mari; cette autre un enfant, et elles venaient prier la bonne Mère de jeter sur leur famille un regard de miséricorde pour que la mort voulût bien épargner au moins ce qui en restait.

La procession du 28 août au soir, qui est spécialement la procession de pénitence, qui se fait, comme en 1854, en ornements violets et au chant douloureux du Miserere, empruntait, cette année, aux circonstances pénibles que nous traversons une nouvelle actualité.

Aussi tout le monde a-t-il été frappé du sentiment religieux qui dominait cette foule. Quand la voix de cet enfant du pays qui s'élevait suppliante en 1854, et qu'on a toujours entendu depuis, a entonné le Sub tuum, le flot humain qui inondait la place publique s'est incliné tout entier comme une vague soumise; puis, quand la voix du missionnaire qui avait prêché le triduum préparatoire à la fête, s'est fait entendre, au profond silence qui régnait de toute parts, on aurait pu croire que le flot avait disparu.

Mais non, tout le monde est resté là, pendant vingt minutes |suspendu aux lèvres et au cœur du moine qui rappelait les deuils et les prodiges du passé à côté des deuils et des prodiges du présent. Seulement, comme il le remarquait fort bien, les deuils d'aujourd'hui ne sont pas le lot de Maillane, tandis que presque tous les pays voisins

sont contaminés, ce fait remarquable se produit, que depuis la première nouvelle de l'épidémie à Toulon, aucun décès de quelque nature qu'il soit, n'a été enregistré. Comme si, selon la remarque du R. P. Ferdinand, Notre-Dame de Grâce avait tenu à honneur de garder si bien ses enfants que pas même un simple doute pût en effleurer leur esprit.

Est venue ensuite cette grande et traditionnelle démonstration de reconnaissance que ceux qui en ont été une fois témoins n'ont pas besoin de voir encore écrire, et dont la description serait toujours pâle pour ceux qui ne la connaissent pas. La statue miraculeuse a été reportée à l'église, au milieu des rues enguirlandées de fleurs et de lumières, par les survivants de l'épidémie de 1854, aux chants joyeux des cantiques, à l'éclatante volée des cloches, aux refrains entraînants de la musique, aux clartés fantastiques des flambeaux en pleine nuit. Le reposoir monumental de Notre-Dame de Grâce, dû cette année au pinceau d'un Frère, mariste était d'un goût parfait.

Le lendemain 29, de nombreuses messes ont été dites, pendant lesquelles près d'un millier de fidèles se sont approchés de la Table sainte. Nous devons signaler comme une innovation, qui nous l'espérons se continuera à l'avenir, le pèlerinage de la paroisse de Graveson.

La procession du soir a été ce qu'elle est toujours, pleine de foi et d'enthousiasme. Au salut solennel, qui a terminé la fête, M. le chanoine Chave a bien voulu exécuter divers morceaux liturgiques qui nous ont fait rêver des jours de grande fête de la Métropole. Daigne, Notre-Dame de Grâce, exaucer les vœux de ses fidèles enfants et détourner du fléau notre cher diocèse et la France.

Déjà, en l'année 1865, Maillane avait été préservé. Les paroles suivantes qui ont été écrites en l'honneur de Notre-Dame de la Seds, à Aix, sont également vraies de Notre-Dame de Grâce de Maillane: — En 1865, des milliers de témoins peuvent l'affirmer, le redoutable fléau qui nous menace avait envahi toutes les villes voisines et jusqu'aux plus modestes localités. A cette alarmante nouvelle, le peuple court à Notre-Dame de la Seds: les prières commencent et se poursuivent avec une admirable ferveur. Pas un seul cas de choléra ne se produit à Aix durant toute l'épidémie qui fut si meurtrière aux environs, et, le 10 décembre, une procession d'actions de grâces, comme on n'en avait jamais vue, se rendait au béni sanctuaire pour remercier Notre-Dame de la Seds de la protection si visible qu'elle venait d'accorder à ses enfants.

M. l'abbé Gallissard, curé de Maillane, ne voulut pas que le souvenir de cette nouvelle préservation, en 1884, fut effacée par le temps. A Aix, le 22 novembre, on se réunissait pour une fête d'actions de grâces dont on a dit: — Une page glorieuse vient de s'ajouter à ce long poème qui s'appelle l'histoire de Notre-Dame de la Seds. C'est le plus brillant épilogue des manifestations dont notre Madone vénérée a été l'objet dans le courant de l'année présente; c'est la fête de la reconnaissance populaire qui vient de couronner toutes les démonstrations précédentes de la foi et de l'espoir des Aixois.

Nous n'avons pas à dire ici le motif qui a présidé à l'organisation de cette imposante solennité. Nos compatriotes savent bien, et ne pourront guère oublier que l'épidémie qui, s'acharnât sur les villes voisines a été enrayée chez nous, après trois ou quatre jours de règne violent, par la simple autorisation d'une procession en l'honneur de Notre-Dame de la Seds; nul n'osera jamais nier que l'unique prestige de ce grand acte religieux a suffi pour ramener la confiance dans une population affolée et pour repeupler la ville déserte; en tous cas, lorsqu'au cœur d'une région décimée par le fléau, et tandis que des agglomérations moins importantes sont beaucoup plus ravagées, une cité paye à la maladie un tribut aussi minime que le nôtre, ce peuple privilégié est dans son droit comme dans son devoir en attribuant à une protection surnaturelle le bénéfice d'une préservation que rien d'humain ne saurait expliquer.

C'est là tout simplement ce qu'ont voulu affirmer, samedi dernier, les chrétiens de notre ville. Nous devons constater qu'ils y ont pleinement réussi.

Le vendredi 21 novembre, fête de la Présentation de Marie, un exercice préparatoire à la grande fête d'actions de grâces avait eu lieu déjà en l'insigne sanctuaire. Il avait pour objet la bénédiction de deux couronnes monumentales, qui resteront suspendues aux murs de notre vieille métropole, en souvenir de la reconnaissance populaire envers la libératrice d'Aix. Ces deux couronnes, en magnifiques fleurs de porcelaine et de feuillage de métal, sont composées de roses et de myosotis entrelacés, comme pour unir à jamais avec le symbole de l'amour filial celui d'un souvenir impérissable.

Tandis que la métropole donnait l'exemple de la gratitude, la paroisse de Maillane, deux fois reconnaissante, gravait sur le marbre le souvenir de sa préservation. Une inscription a été scellée sur l'un des piliers de l'église, vis-à-vis le modeste trône de Notre-Dame de Grâce; elle est écrite en lettres d'or.

Dans cette riche inscription, une parole de la Sainte Ecriture, empruntée au second Livre des Rois, est appliquée par M. l'abbé Gallissard à cette préservation de 1884: *Prævenit Me. In Die Afflictionis.*

Le verset qui suit, dans le même chapitre et le même Livre, a été également reproduit; il a été placé pour faire allusion à la délivrance de 1854: *Liberavit Me Quia Complacui Ei.* Autour de ces paroles sont gravées, avec les dates mémorables de 1884 et 1854, ces deux mots: *Préservation — Délivrance.*

Les Maillanais garderont la plus douce mémoire de la préservation et de la délivrance. A ce double et pieux souvenir, ils chanteront toujours, du fond du cœur, ces paroles de leur cantique traditionnel:

Jurant de n'en garda memòri
Jurant de jamai l'oublida.

CHAPITRE VI

Quelques Anniversaires

La Fête de N.-D. de Grâce en 1858. — Un mot sur l'Anniversaire en 1859. — 1861 et 1864. — Les prieurs et les prédicateurs. — Le discours de M. l'abbé Bouvet. — Mr. le chanoine Abeau. — M. le chanoine Marbot. — Monseigneur Forcade. — Discours de M. le chanoine Mille et de M. le chanoine Grimaud.

Un mois après la délivrance miraculeuse, en 1854, on célébra une fête de reconnaissance. Elle préluait à toutes celles qui devaient suivre chaque année, à l'anniversaire du 28 août.

Dès l'année 1858, tout déjà était ordonné comme il l'est maintenant. Cette fête, sortie du cœur des Maillanais, n'a point connu de commencements et de croissance; elle est arrivée subitement à l'âge mûr. En 1858, c'est-à-dire au quatrième anniversaire, M. Martin écrivait au Rosier de Marie: — J'éprouve le besoin de vous raconter succinctement les détails de la fête de Notre-Dame de Grâce que nous avons célébrée ici, hier et avant-hier. Cette fête est instituée en mémoire de ce que la puissante Mère de Dieu nous a heureusement délivrés du choléra le soir du 28 août 1854, alors que notre paroisse, peuplée de 1500 âmes, se trouvait réduite, par l'émigration et la mort, à une centaine de personnes dont 8 ou 10 étaient encore atteintes par l'épidémie, et que nous étions tous plongés dans la plus profonde consternation.

La fête commence le soir du 28 août et se termine le lendemain 29, après les Vêpres. Elle a été célébrée, cette année, avec une foi vive et une piété consolante, en un temps de froide indifférence. Un grand nombre de prêtres et les plus hauts dignitaires du diocèse la rehaussaient par leur auguste présence; les pieux serviteurs de la Mère de Dieu s'y étaient de même rendus, de toutes parts, avec une grande affluence.

Un superbe reposoir de forme conique, richement paré et surmonté d'un dais avec de grandes draperies blanches, est élevé dans la nef principale de l'église, dans le sanctuaire même, en face du maître-autel.

On va chercher la Vierge de Grâce à l'école des filles où elle avait été déposée, depuis quelques années, avant l'invasion de la maladie. Les autorités présente, la procession se forme et s'augmente dans le trajet qui sépare l'école de l'église, au chant lugubre du Miserere. Les ornements des prêtres officiants sont violets et la tristesse est peinte sur tous les visages. On parcourt ainsi une partie du village, et arrivés sur la place publique, la procession, devenue alors nombreuse, s'arrête devant un reposoir digne de la cérémonie, chaque année dressé à ce sujet par MM. les membres du cercle Saint-Eloi, et où la première fois, au temps de la maladie, on avait mis la Vierge sur une petite table pour y chanter à ses pieds le Seb tuum, avec les yeux remplis de larmes.

Le Sub tuum est encore chanté et le R. Père de la Compagnie de Jésus, venu à Maillane pour une courte retraite de trois jours qui ont précédé la fête, nous a fait de cette estrade une instruction sur les différents attributs sous lesquels la Mère de Dieu se plaît le plus à être honorée. L'instruction terminée, les nombreux ecclésiastiques montés sur la même estrade ont joyeusement entonné le cantique Magnificat, au son des cloches lancées à toute volée et de la détonation de boîtes. Nos jeunes choristes vêtues en blanc ont chanté aussi un cantique, qui a rapport à la circonstance, et nos musiciens nombreux ont accompagné et couronné le tout par les plus agréables fanfares. Pendant ce temps, on revêtait la statue de sa plus belle robe ornée de broderies d'or.

Depuis l'école jusqu'à la place publique, la Vierge de Grâce a été portée par les femmes guéries de la maladie; et ici les hommes sauvés de la mort l'ont prise sur leurs épaules et l'ont portée en triomphe jusqu'à l'église. Quelle touchante manifestation! l'empressement est digne des premiers chrétiens.

Nous ne sommes pas les seuls dévots à Notre-Dame de Grâce; elle est déjà connue et honorée au loin. Il nous est arrivé de Marseille, quelques jours avant la fête, de belles couronnes en vermeil rehaussées de pierreries et encore, la veille de la fête, de nouvelles couronnes du même métal ont été offertes par une bonne et riche famille de la localité. Toutes ces couronnes, pour la Vierge et l'Enfant Jésus, étaient portées à la procession par des jeunes filles vêtues comme on représente les anges.

Le soir, à la nuit close, un agréable feu d'artifice et le chant des cantiques, prolongés bien avant dans la nuit, ont couronné avec joie et bonheur cette première et intéressante partie de la fête.

Le lendemain, depuis quatre heures du matin jusqu'à midi, les messes n'ont pas discontinué à plusieurs autels à la fois, et à toutes les messes célébrées au maître-autel, de nombreuses communions d'hommes et de femmes ont eu lieu. La dernière messe a été célébrée par M. Raynaud, vicaire général.

Le R. Père Arminjon a, de nouveau, prêché aux Vêpres, et, à la suite du sermon, la nouvelle procession a eu lieu. Celle-ci a été toute de jubilation et de piété. Le spectacle a été imposant: de jeune filles vêtues de blanc, des choristes habilement exercées, de nombreux musiciens. Toutes ces douces et consolantes manifestations étaient encore embellies par la présence de nombreux pèlerins accourus des paroisses voisines.

Cette fois, la procession parcourt en ordre et dans le recueillement de la prière toutes les rues du village. La statue est portée successivement par tous; les femmes et les filles la portent jusqu'à la place publique; les hommes et les jeunes gens la prennent à leur tour jusqu'à l'église.

A peine la procession est rentrée, que M. le Vicaire Général prend la parole. Il nous remercie de toutes les consolations qu'il a éprouvées au milieu de nous. Avec sa voix électrisante d'orateur, il nous a dit: — Je raconterai à Monseigneur combien cette fête de Maillane a été belle, édifiante! Je lui dirai: — il n'y a manqué que Votre Grandeur, votre parole et votre bénédiction.

Nous trouvons dans quelques lignes manuscrites, en date du 1er septembre 1859, une relation de la fête de Notre-Dame de Grâce, cette année-là.

Ce que nous voulons en relever ce sont ces paroles: — Un Bref de notre Saint-Père le Pape, du 12 avril dernier, accorde une indulgence plénière à tous les fidèles qui, s'étant confessé et ayant communiqué, visiteront l'église de Maillane le jour de la fête, c'est-à-dire, depuis les premières Vêpres du 28 août jusqu'au coucher du soleil du lendemain 29 août.

Nous pouvons souligner encore ces mots: — M. Cauvin, notre modeste vicaire, s'est avancé devant l'autel au pied du superbe reposoir élevé à Notre-Dame de Grâce; il a instruit les assistants de l'état désespéré où se trouvait M. le curé, et il s'est écrié, les yeux remplis de larmes: — O puissante Mère de Grâce, vous qui avez sauvé le faible troupeau qui se trouvait encore ici, il y a cinq ans à peine, veuillez, en ce moment, sauver le Pasteur dont les jours sont si gravement menacés, le conserver à nos cœurs dévoués et à tout le clergé affligé de ce diocèse!

En 1859, le prédicateur de l'anniversaire fut un ancien vicaire de Maillane, l'abbé Emile Laurin. Il était resté dans la paroisse du 18 octobre 1850 jusqu'au mois de janvier 1854. Il dut être d'autant plus éloquent qu'il avait connu l'épreuve. Voici ce que nous apprend la Semaine Religieuse d'Aix du 29 juillet 1889: Le mercredi 17 juillet, la paroisse du Mas-Thibert donnait un exemple de pieuse et touchante reconnaissance. Son premier curé, Monseigneur Boyer, est mort dans la Mandchourie, il y a deux ans. M. Laurin, qui lui succéda en 1854, vient de succomber au mal qui le minait déjà depuis longtemps.

Il vivait caché, sous le nom de Père Maximin, dans un couvent de Franciscains à Saint-Palais, dans les Pyrénées. Mais quelque profonde que fut sa retraite, il n'y oubliait pas son ancienne paroisse du Mas-Thibert et il n'y était pas oublié non plus. A l'appel de M. le curé, tous ceux qui l'avaient connu il y a 35 ans, tous ceux qui en avaient entendu parler depuis, sont venus autant que les travaux de la saison pouvaient le leur permettre, pour assister au service célébré pour lui. Un clergé nombreux était venu d'Arles et d'ailleurs: c'étaient ses compatriotes, ses amis, ses successeurs, ses anciens élèves du Séminaire.

Ces témoignages de reconnaissance étaient d'ailleurs mérités. M. Laurin, peut partager avec Mgr Boyer, le titre et les mérites de fondateur de la paroisse de Mas-Thibert. Quand il y arriva, il n'y eut, comme son prédécesseur, qu'une pauvre étable pour église et qu'un galetas, ouvert à tous les vents, pour presbytère. Sa première préoccupation ne fut pas, cependant, de donner à Notre Seigneur un sanctuaire plus décent. Persuadé que l'avenir religieux de sa paroisse dépendait surtout de l'éducation des enfants, il s'imposa les plus durs sacrifices pour fonder une école.

Durant les trois années qu'il passa dans cette paroisse, de 1854 à 1857, il eut à traverser deux fléaux, le choléra en y arrivant et les inondations en 1856. Le choléra de 1854 fut un des plus meurtriers et le Mas-Thibert ne fut pas épargné; l'inondation qui le suivit, deux ans après, fut cependant pour ce quartier un fléau plus épouvantable encore. Tout le Plan-du-Bourg était couvert d'eau, et les habitants de Mas-Thibert manquèrent bientôt de pain. Il fallait aller à Arles, et, même dans ce pressant besoin, personne ne l'osait. Sans hésiter, M. Laurin partit sur une frêle barque, à travers champs, n'ayant que la cime des arbres qui sortaient de l'eau pour se diriger. Il apporta du pain pour tous.

M. Gonet, curé de Barbentane, a rappelé tous ses souvenirs avec le cœur ému d'un successeur, qui a vu les œuvres et qui les a continuées.

Nous avons une relation écrite de la fête de Notre-Dame de Grâce en l'année 1861. Nous y prendrons ce qui offre un caractère de nouveauté. La prédication a été confiée à M. l'abbé Fouque, curé de Carry, prêtre ami de la population entière, et qui a laissé d'excellents souvenirs dans la paroisse en qualité de vicaire. Il était arrivé à Maillane aux premiers jours du fléau. Il a donné une courte instruction sur la place publique, la veille, et un sermon à l'église le jour de la fête, aux Vêpres.

La narration fidèle de la veille a été triste, émouvante, en harmonie avec la cérémonie de ce jour. La poussière du champ des morts a été soulevée; il nous reste la bonne pensée de prier pour eux.

Le reposoir, dressé sur la place par les Messieurs de la Société du Château, a été comme à l'ordinaire, de bon goût. Mais celui de l'église, dû à la patience et à l'habileté de M. l'abbé Laurin, notre nouveau et très digne curé, a surpassé toute notre attente. Ce reposoir est surmonté d'un grand arceau en forme de diadème et d'une draperie blanche et bleue, descendant en quatre guirlandes. Une neuvaine de cantiques et d'autres prières d'actions de grâces se continue dans le sanctuaire de la statue vénérée.

La générosité des populations va toujours croissant, et Notre-Dame de Grâce reçoit fréquemment de nouveaux et bien précieux dons. Cette année, elle a reçu un manteau royal et des couronnes de vermeil. Que tous reçoivent ici de nous, au nom de M. le curé et des deux Prieurs, nos remerciements les plus empressés et nos félicitations les plus légitimes.

L'anniversaire, en 1864, eut pour prédicateur M. l'abbé Chave, professeur au Petit Séminaire, dont nous avons déjà parlé. Nous l'apprenons par une relation manuscrite où il est dit: — A la suite du chant, la foule recueillie entend la narration succincte de l'invasion du fléau. C'est un ami qui parle, un professeur distingué du Petit Séminaire d'Aix, M. l'abbé Chave. Le thème de son allocution était d'une application facile et originale, le serpent d'airain. Jusqu'à ce jour, ce prédicateur sympathique a toujours été assidu à la célébration de notre fête.

La façade de l'église est brillamment illuminée avec des verres en couleur et des lumières en forme de tulipe. Le tout, favorisé par la majesté des hauts platanes de la place, et par la construction toute récente de notre superbe Hôtel de Ville, offre le plus charmant spectacle.

Les années qui suivent ne font qu'affirmer une reconnaissance de plus en plus vive. On peut dire de ces fêtes ce qu'on a dit de l'Ave Maria du Rosaire: le cœur n'a qu'un mot et en le disant toujours il ne le répète jamais. Ces fêtes se reproduisent chaque année; elles sont toujours semblables, mais elles ne se répètent jamais à cause de la fraîcheur de sentiment qui les anime. Nous donnerons à l'appendice le nom du prédicateur et des prieurs des années que nous passons sous silence et pour lesquelles nous n'avons point de détails.

Arrêtons-nous, aux fêtes de Notre-Dame de Grâce en 1873. M. l'abbé Bouvet en fut le prédicateur. Son allocution a été imprimée, au mois de mai 1874, sur la demande de M. V. Lieutaud et avec l'approbation de Mgr l'archevêque d'Aix.

Le prédicateur s'exprima ainsi: — Voilà déjà près de vingt ans, mes frères, que Marie a voulu vous manifester sa puissance et son amour, en opérant en votre faveur le grand miracle dont nous avons à célébrer aujourd'hui le glorieux anniversaire.

De l'Orient qu'il avait désolé, le choléra, en 1854, avait étendu ses ravages sur notre Midi, répandant partout la terreur et la mort.

Sur vous, surtout, habitants de Maillane, le fléau sembla vouloir s'acharner avec plus de fureur et faire sentir ses plus rudes coups.

C'était une épouse qui en quelques instants se voyait arracher son soutien; c'était un père qui, un à un, perdait tous ses enfants; c'était une pauvre mère qui devenait inconsolable: sa fille, unique objet de toutes ses espérances et de toute la tendresse de son cœur, n'était plus. En moins de trois semaines, plus de soixante-dix d'entre les vôtres avaient reçu le sacrement des mourants. Le deuil pénétrait ainsi dans toutes vos demeures; et votre pays, si riant aujourd'hui et si riche par les dons les plus variés de la Providence, devait n'être bientôt plus qu'un vaste tombeau.

L'épouvante alors saisit toutes les âmes; on va, on vient, on court, on se précipite pour fuir le toit qui vous a vu naître, et chacun d'entre vous croit voir le glaive de l'ange de la mort suspendu sur sa tête, prêt à l'immoler.

Le 16 août de cette année si mémorable pour vous, il ne restait plus que cent dix habitants; et, le 28 de ce même mois, plus de trente personnes se trouvaient atteintes du mal affreux qui, jusqu'à ce moment, n'avait pas cessé de frapper de mort trois, quatre victimes par jour.

Dans ce deuil immense, les cloches demeuraient silencieuses, et tout semblait finir pour votre pays.

Non, chrétiens, tout n'était pas fini pour Maillane! Du haut de son trône, Marie vous contemplait avec amour et ne demandait qu'à être invoquée pour vous sauver. Au milieu de toutes vos craintes, de toutes vos angoisses, le nom de cette bonne Mère apparut comme une dernière espérance et une suprême consolation. Au souvenir des bienfaits obtenus autrefois par l'intercession de Celle que vous appelez à juste titre Notre-Dame de Grâce, les quelques rares habitants restés en ces lieux, témoins alors de vos malheurs, sentent renaître leur courage. Quelques-uns d'entre eux, leurs noms sont encore profondément gravés dans la mémoire de votre cœur, quelques-uns de vos compatriotes, suivis des prêtres de la paroisse, partent du temple sacré et viennent prendre l'image vénérée de la Mère de Dieu, là-même où nous sommes allés la chercher aujourd'hui pour la faire triompher.

... On fait parcourir à la sainte statue toute l'enceinte du pays, et ici même, à cet endroit d'où je vous parle, on s'arrête un instant pour se jeter à ses pieds et faire monter vers son trône des soupirs et des vœux ardents.

C'est bien en ce moment surtout, habitants de Maillane, que vous avez donné à la terre et au ciel le spectacle le plus attendrissant!

Les sentiments, qui se pressaient en vous, étaient brûlants d'amour et de foi! Vos âmes tressaillaient d'espérance à la vue de Celle qu'on n'a jamais invoquée en vain. Courbant alors vos fronts humiliés, l'œil rempli de larmes, vous avez fait entendre l'incomparable prière, toujours si efficace pour consoler les malheureux: Sub tuum præsidium confugimus, Sancta Dei Genitrix! Sous votre toute bienveillante protection, nous venons nous mettre, ô sainte Mère de Dieu! se sont écriés tous vos cœurs saintement impressionnés.

Ce chant de salut retentit en même temps dans tous ces lieux vraiment bénis. Aux accents de cette invocation si touchante, les sept moribonds tressaillaient sur leur couche de souffrance et nous voyons aujourd'hui combien leur espérance était fondée. Les autres malades, eux aussi, sont remplis de confiance et tous se trouvent bientôt guéris.

Le secours de la Vierge invoqué, on se sent comme déjà exaucé. Dès lors commence le chant de la gratitude pour votre miraculeuse délivrance...

Ah! s'ils étaient témoins de votre manifestation et de votre allégresse, pourraient-ils, les impies, s'écrier avec la frénésie de Satan: Les miracles ne sont pas! Malheureux! Interrogez donc ceux que je vois ici même, ces agonisants abandonnés de la science et que la Vierge a si miraculeusement arrachés au trépas! Adressez-leur votre blasphème! La réponse, ils la feront, vous allez la faire tous ensemble avec l'ardeur du plus sublime enthousiasme, en faisant résonner le cri de votre gratitude, en proclamant par votre beau cantique, que Notre-Dame de Grâce seule vous a sauvés.

Non seulement la langue sacrée de notre sainte Eglise va célébrer votre divine Mère du ciel, mais, employant aussi le langage expressif, le langage harmonieux et sonore de notre bien-aimée Provence, proclamons que nous n'oublierons jamais les faveurs dont la Vierge nous a comblés.

Nous n'avons point de détails bien précis sur la fête de Notre-Dame de Grâce, l'an 1876. Nous avons, toutefois, sous les yeux, une note de M. l'abbé Gallissard. Nous la reproduisons discrètement, comme elle a été écrite: — La retraite a été prêchée, avec le plus grand succès, par M. Abeau, directeur du Collège catholique d'Aix, dont les paroissiens ont su apprécier le talent et la piété.

Les Solennités Maillanaises du 28 août 1880 eurent l'avantage de posséder M. Marbot, Vicaire Général d'Aix. Si on veut savoir avec quelle éloquence retentit l'éloge de Notre-Dame de Grâce, on n'a qu'à lire le livre *Nos Madones*, dans lequel, l'année suivante, l'orateur consacra quelques pages à reproduire ses souvenirs. Avec cette indulgence, qui est le fruit d'un cœur satisfait, M. le chanoine Marbot a écrit de Maillane: — Au milieu de l'immense plaine que fertilise la Durance, entre Avignon et les Alpines, est un charmant village qui porte le nom de Maillane. On ne sait lequel est le plus frais du village ou de son nom. Celui-ci, rappelle le mois de mai. Celui-là, sous un bouquet de verdure, en garde tous les parfums. L'un et l'autre semblent marqués d'un signe de prédestination, car Maillane est un lieu cher à Marie. On y vénère Notre-Dame de Grâce... Depuis un temps immémorial, l'église de Maillane possède une petite Madone en bois, Vierge assise, tenant sur son genoux gauche l'Enfant Jésus, également assis.

La science croit lui reconnaître une antiquité fort respectable et la dit du XII^e siècle au moins. La piété lui a donné le nom de Notre-Dame de Grâce que nous avons déjà salué...

La tradition du pays rend témoignage de la vénération publique dont cette Madone fut toujours l'objet. Qu'il s'agisse du bien général ou de quelque faveur particulière, c'est à Elle qu'on a toujours eu recours, et jamais on ne l'a vainement implorée. Et telle est la profonde impression produite sur les âmes par Notre-Dame de Grâce, que dans la sublime simplicité d'un mot les Maillanais ont tout dit en l'appelant à la Sainte!

La reconnaissance est un fruit du cœur, mais c'est un fruit de plus en plus rare. Le sol béni de Maillane le produit encore. Et c'est ce que déclarent les Maillanais dans leur naïf refrain:

*Vous venèn rëndre gràci
Comme avèn toujours fa!*

Entendons-le: ils rendent grâce et ils l'ont toujours fait.

Nous lisons à la fin du compte-rendu des fêtes de l'année 1881: — Les prédications ont eu le succès qui accompagne toujours la chaude et vibrante parole du Père Garnier, Supérieur des Oblats. Elles ont été recueillies avec une pieuse avidité, et on a pu constater, à la fin du Triduum, combien les résultats en étaient satisfaisants.

Inutile d'ajouter que ces belles fêtes se sont accomplies dans l'ordre le plus parfait. Les quelques gendarmes envoyés de Saint-Rémy ont pu constater, de leurs yeux, que là où il n'y a que de bons chrétiens, la tâche de la police est facile, car l'ordre s'y maintient tout seul.

En admirant cette joie honnête peinte sur tous les visages, à la vue de ces quatre cents hommes pieusement rangés aux deux processions, nous demandions à Marie de conserver à ce bon peuple des sentiments qui l'honorent, et qui ajoutent à sa gloire littéraire un honneur plus précieux encore, en ces temps d'ingratitude, celui de la reconnaissance persévérante envers Notre Seigneur et son auguste Mère.

En l'année 1882, les fêtes furent rehaussées par la présence de Mgr Forcade, archevêque d'Aix. Le vendredi 25 août, le Triduum préparatoire s'était ouvert avec le concours et l'édification accoutumés. M. Cherrier, chanoine d'Aix, donnait chaque soir, à un auditoire nombreux, un aperçu de la théologie de Notre-Dame de Grâce.

Le lundi 28 août, jour du solennel Anniversaire, Mgr l'Archevêque, accompagné de M. le Vicaire Général Bernard, arrive à Maillane. Les cloches sonnent à grande volée. La population, occupée à pavoiser et à enguirlander les rues, accourt au passage de Sa Grandeur. La fête sera plus belle que jamais!

C'est le mot qui est sur toutes les lèvres.

À l'heure dite, les rangs se forment. Enfants, mères de famille, jeunes hommes, riches et travailleurs de tout âge, prennent place devant les prêtres qui précèdent le Pontife, en chape violette, signe de deuil. On reste muet devant cette attitude qui rappelle la désolation d'autrefois.

Au couvent des religieuses, l'image de Marie, couverte de draperies sombres, est portée en procession sur la place centrale; même reposoir qu'en 1854, même *Sub tuum* chanté par le même prêtre, même émotion dans la foule.

Selon la tradition sagement conservée, parce qu'elle est chère à la foi maillanaise, l'allocution au reposoir, devant le peuple réuni sur la place, rappelle le fait qui est l'âme et le motif de cette émouvante manifestation. D'une voix pleine et sonore, M. le chanoine Cherrier dramatise les sinistres événements de 1854, en joignant au récit, des précieuses considérations doctrinales. L'auditoire était captivé par avance. Nous avions près de nous un bon pèlerin. Avant même le discours, et après avoir jeté un regard sur l'orateur qui dominait la foule il dit: Rien que cette dignité vaut mille francs.

Vint ensuite la seconde phase de la fête.

La joie s'épanouit sur tous les fronts; on chante des cantiques. La statue est parée d'or et de soie. Le Prélat en chape blanche, mitre en tête, crosse en main, reprend le chemin de l'église.

Le mardi, à six heures du matin, Monseigneur célèbre la messe de communion pour les hommes, à qui il adresse des félicitations et des conseils du plus saisissant à propos. Ce jour qui à Maillane ressemble au jour de Pâques, se clôture par la grande procession d'allégresse. Au soir d'une si touchante solennité, Monseigneur remercia, et fit connaître à tous la satisfaction que son cœur éprouvait.

L'an 1883, les fêtes de Notre-Dame de Grâce eurent pour Prédicateur M. le chanoine Mille. Son allocution sur la place publique fut livrée à l'impression par M. l'abbé Gallissard, curé de Maillane. L'orateur s'exprima ainsi: Dieu venait de livrer son peuple à l'un de ses plus farouches ennemis. Ce fléau de la justice divine était bien l'instrument propice d'un tel courroux. Bourreau plutôt que conquérant, il possédait, nous dit l'Écriture, des chars armés de faux meurtrières, et, quand il voulait décimer la race malheureuse qui lui avait été livrée, il lançait, au milieu de la multitude affolée, ces terribles engins de mort et moissonnait à la fois une sinistre récolte de victimes! Il y avait longtemps que cette guerre d'extermination ravageait le peuple de Dieu; les forts de la nation étaient misérablement tombés, les cités se dépeuplaient, la consternation régnait partout, au souvenir des malheurs passés et à la perspective de ceux qui attendaient encore ce peuple misérable, lorsqu'une femme se leva, seule, sans armes, pour tenir tête à ce déluge de sang et le refouler loin des siens. C'était une prophétesse, remplie de l'esprit de Dieu, et qui restait assise dans la solitude, à l'ombre d'un palmier. Quoiqu'elle ait reçu du ciel la mission de juger le peuple, on n'avait pas songé encore à lui demander l'emploi de son crédit surnaturel, dans cette immense catastrophe.

Néanmoins, elle se souvint la première, qu'elle était la Mère du peuple, elle groupa ce qui restait d'hommes valides à ses côtés, et s'avança avec eux, en face de l'ennemi, au cœur même de la région qu'il désolait de ses fureurs. O spectacle sublime! O miracle! A la vue de cette femme, l'ennemi, frappé de terreur, fut mis en déroute; il s'enfuit honteusement, abandonnant son butin et ses dépouilles, et le lendemain, du sein du rang du peuple de Dieu, on n'entendait monter vers les cieux que ce cri de délivrance: Surge, lève-toi, ô nation affranchie! loquere canticum, entonne le cantique de la

reconnaissance! *Salvatæ sunt reliquiæ populi!* Ce qui restait du peuple était sauvé!...

Habitants de Maillane, si je ne vous avais pas dit que cette page est écrite depuis cinquante siècles, si vous n'aviez pas compris qu'elle nous raconte un des plus beaux traits de l'histoire d'Israël, ne croiriez-vous pas que c'est un feuillet de vos propres annales écrit d'hier seulement, et le plus frappant de tous ceux que votre pays a pu enregistrer?...

Dans ce peuple de Dieu, ne vous êtes-vous pas reconnus vous-mêmes, vous, enfants de ce pays de Maillane qui se glorifie de porter le blason du Christ, qui l'a conservé fièrement aux plus mauvais jours et qui lui fait toujours honneur par une fidélité exemplaire à toutes les traditions chrétiennes?

Dans ce farouche ennemi qui fauchait les enfants d'Israël, qui dépeuplait les villes et dont les ravages inévitables avaient semé partout la terreur, n'avez-vous pas revu l'apparition sinistre du fléau que la justice divine vous envoya en 1854? Monté lui aussi sur un char armé de faux, dont le passage laissait partout des monceaux de cadavres, revêtu d'un suaire en guise de pourpre, couronné de cyprès, les seuls lauriers qui convinssent à ses tristes victoires, le choléra triomphait dans ces murs. Il y régnait en sombre vainqueur, il avait rêvé votre extermination complète, et peut-être que si le ciel l'eût laissé faire, à l'heure où je vous parle, l'herbe d'un vaste cimetière pousserait sur les débris de vos maisons transformées en tombeaux. Mais, ô peuple fidèle, toi aussi tu avais ta Débora, ta Sainte, ta prophétesse, l'oracle de tes ancêtres, ta Mère: *surrexit mater in Israël...*

Un moment, peut-être, tu l'avais délaissée, sous le palmier de la solitude; ce fut l'heure même que, dans son amour, elle choisit pour te sauver. — Le 28 août, au soir, Notre-Dame de Grâce, la nouvelle Débora, se lève, elle sort de sa retraite solitaire; sa présence a réveillé la confiance et l'espoir; ce qui reste d'hommes valides l'accompagne, sans autres armes que les pleurs et la prière, dans ce duel étrange où la Mère de la vie va se mettre aux prises avec la mort pour lui arracher ses derniers enfants.

Vous arrivez, mes frères, ici même, à l'endroit où je vous parle, au cœur de votre pays, au centre même du foyer de la contagion. O miracle dont aucune voix ne pourra jamais célébrer la grandeur!... Marie paraît, le fléau terrible est vaincu, il s'enfuit, il laisse son butin sur la place, je veux dire les victimes inachevées, qui ressuscitent, au même instant, d'entre les bras de la mort. Tout renaît à la vie, les corps souffrants, les cœurs abattus, et ce n'est plus, de toutes parts, autour de la Vierge bénie, qu'une immense clameur de joie, d'amour et de reconnaissance.

Salvatæ sunt reliquiæ populi; ce qui reste du peuple est sauvé.

Ah! c'est donc bien à vous habitants de Maillane, que s'adresse l'appel de nos saints Livres; c'est à vous qu'il convient de vous lever et de chanter le cantique de la foi... C'est un magnifique Credo... que cette fête. Elle nous dit, par toutes ses harmonies, que vous croyez en la toute-puissance du ciel, que vous avez foi, non pas aux efforts d'une vaine science, non pas aux faveurs aveugles du hasard, non pas aux ressources si courtes de la providence humaine, mais au pouvoir et à l'amour surhumain de votre bonne Mère.

Elle nous dit, cette fête, que vous reconnaissez n'être redevables à personne, sinon à Notre-Dame de Grâce, de votre miraculeuse délivrance. Levez-vous aussi pour chanter le cantique de la reconnaissance. Que toutes les voix s'unissent à celle de vos cœurs pour chanter le plus mémorable de tous les bienfaits. Que l'airain des cloches lancées à toute volée et des fanfares retentissantes, que les joyeux éclats de la poudre, que la poésie et la musique, et les grands vivats de la foule accourue pour prendre part à ce triomphe de Notre-Dame de Grâce et de son peuple, se confondent dans un immense concert d'action et de reconnaissance...

Le 28 août 1885, le temps fut peu favorable. Avec générosité et courage la foule se mit quand même en procession, à 6 heures du soir. Arrivée sur la place, elle se groupa autour de l'estrade pour écouter l'allocution traditionnelle que devait prêcher, en langue provençale, M. l'abbé Grimaud, curé de Sorgues.

Sa parole fut si attachante que nous oubliâmes la pluie. Cette allocution aurait mérité un rayon de soleil. C'est une belle page écrite en l'honneur de Notre-Dame de Grâce. La semaine Religieuse d'Aix la publia, le 13 septembre 1885. Nous en donnerons le texte. Le lecteur qui n'est point familiarisé avec cette langue provençale, si riche d'harmonie, pourra passer, avec regret, cette page si digne de Maillane et de Notre-Dame de Grâce.

ALOUUCIOUN

Proununciado sus la plaço publico de Maiano
A la fèsto de Nosto-Damo de Gràci
Lou 28 d'Avoust 1885
Pèr M. l'abat Aguste GRIMAUD, curat de Sorgo

Salve, regina, Mater misericordiæ
Salut, ô rèino, ô Maire de la misericordi.
(Proumié mot de la grando antifoni dóu pue).

MI FRAIRE,

I'a 31 an au-jour-d'uei que lou cèu a parla is abitant de Maiano, e i'a 31 an au-jour-d'uei que lis abitant de Maiano respondon, tóuti lis an, au cèu. La paraulo dóu cèu fuguè silencioso, mai significativo; la responso de Maiano se fai tóuti lis an que plus resplendènto, plus restoutissènto. La Vierge en un jour de malur vous diguè: — M'avès envouca, me veici, iéu, la Maire de la misericordi. — Mater misericordiæ! — E, vous-autri, i'avès respoundu: — Pèr gramaci, vous prouclaman la Rèino de Maiano! Salve Regina? — Es la reconeissènço qu'a respoundu e que respond toujours au benfa. Qunte magnifique dialogo!....

Autambèn? mi fraire bèn-ama, li quàuqui mot que vau vous faire entendre saran simplamen l'amplificacioun d'aquelo sublimo counversacioun que resumara, d'uno part, ço que la santo Vierge a fa pèr Maiano, e, de l'autro, ço que Maiano a fa, fai e fara toujours pèr la Santo Vierge.

I

Èro en l'an 1854. Lou colera, coume un ange brutau, brandissié sa terriblo espaso sus la parròqui de Maiano. Ome, femo, enfant, segavo tout. Lou flèu respetavo res, e n'i'a ges d'oustau que noun agon restounti dis acènt de la doulour. Vous n'en rapelas bèn, vous-àutri, maire de famiho, que vesias empourta dins quàuquis ouro vòsti bèus enfant! Lou matin, dins soun brès, lis avias poutouna, fres coume un bouton de roso, e lou vèspre, èron empaqueta. Vous n'en rapelas bèn, vous-àutri tóuti que poudès pas vous reteni de ploura, quand vous demandon s'avès couneigu voste paire o vosto maire! Fuguerias ourfelin à l'age vounte lou paire es la prouvidènci de l'enfant, e la maire soun ange gardian. Li campano, lasso de gemi, sounavon plus dins lou clouchié, e li prèire desoula, cantavon plus li preièro di mort. Autambèn, voste bèu païs, que pou se crèire e se dire l'un di plus poulit nis de la Prouvènço, voste bèu païs ressemblavo à-n-un grand cementèri sus quinze cènts abitant que countavo alor la parròqui, li raport vertadié dóu tèm nous aprenon que n'en restavo que cènt-dès, e que, sus aquéu noumbre, n'i avié trento-un estendu sus soun lié de souffrènço qu'esperavon plus que lou cop de la mort. Poudès n'en rèndre testimòni, vous, Moussu lou Canoungé, que coumplissias alor eici, emé tant d'inteligènci e de zèle li founcioun de vicàri; e vous, Moussu lou Curat de Càrri, que lou segound avias emé tant de devouamen patriouti. Tóuti dous poudrias, coume lou proufèto Samuel, vous retira vers uno bono mita de la populacioun, e ié dire: — Levas la man pèr atesta que disèn la verita. E tóuti poudrien respondre: — L'atestan, es la verita. Testes sumus! Adounc, la desoulacioun planavo sus tóuti lis oustau! Es alor que se revihè la vièio fe di Maianen. Se jitàron à geinoun, levèron vers lou cèu si bras, sis iue e si cor, e preguèron, e sa preièro e si lamentacioun aurien pou scu se tradurre pèr aquéstis estrofo d'un saume que desapararié pas lou libre dóu réi Dàvi, e qu'es sourti de l'engèni e dóu cor d'un pouèto que tóuti conneissèn, que tóuti aman, e que rènd fièr tóuti lis enfant de la Prouvènço:

*Segnour, terrible, nous endorses
Dins un varai
Que fai esfrai;
Nous despoutèntes e nous forces
A counfessa
Lou mau passa.
Segnour, sian tis enfant proudigue;
Mai, nàutri sian
Ti vièi crestian!*

Que ta justiça nous castigue:

Mai, au trepas,

Nous laisses pas!

E, dóu mitan d'aquéli preièro, sourgentè tout-d'un-cop uno ispiracioun meravihouso. Quàuquis ome de fe, que l'abandoun d'nuo vièio tradicioun avi countrista, rescountrèron moussu lou. Curat emé si dous confraire que vesitavon li malaut, e ié diguèron: — S'anavian cerca Nosto-Damo de Gràci qu'es à l'escolo di fiho! Autre-tèms, quand èro à la glèiso, èro la Prouvidènci de la parròqui! — Avès resoun, mis enfant, respoudeguè moussu lou Curat, anen la cerca, e pourten-la triounfalamen en proucessioun, e preguen-la: segur nous sauvara.

E dous ome mountèron au clouchié, e metèron li campano à brand coume pèr li plus grand fèsto, e vinto-cinq persouno, en ié coumprenènt li tres prèire dóu clergié, s'acampèron sus aquesto plaço, e, davans l'image antico de Mario, plourèron lou Miserere e faguèron mounta vers lou cèu la bello envoucacioun dóu Sub tuum.

E dins lou tèms qu'aquéli causo pretoucanto se passavon sus la terro, la Vierge, dins lou cèu, s'èro jitado à geinoun davans soun fiéu Jèsus-Christ, e i'avié di: — Gràci pèr mis enfant!

E sènso espera la responso, seguro de soun poudé, prenguè sa voulado vers la terro, travessè li ciéucle dis estello, travessè l'empèri dóu soulèu, travessè tout lou fiermamen, e venguè tout dre se pausa sus Maiano. S'aplantè au bèu mitan d'aquesto plaço publico, souto la figuro de l'antico estatuo de Nosto-Damo de Gràci. D'eici, estendeguè soun scètre reiau sus tout lou païs; e lou flèu, coume un ange maudi, s'esvaliguè dius l'oumbro e jamai plus a pareigu... Oh! que vèngon li faus savènt, que vèngon li mescresènt! Rèn au mounde pou escafa aquéu rescontre miraculous d'uno simpto preièro davans uno vièio estatuo e la desaparicioun d'un grand fièu!

Vous parlan souvènti-fes dis aparicioun: de l'aparicioun de la Santo Vierge à la Saletto, à Lourdo, à Pontmain. Vous n'en fasèn ressourti la bèuta, l'utileta, la misericòrdi, e n'avèn pas tort. Mai dise, iéu, que ço que s'es passa à Maiano, es plus grand e plus bèu qu'uno aparicioun. Uno aparicioun de la Vierge, mi Fraire, fau long-tèms pèr la counstata, pèr l'afourti, pèr la counsacra. La Glèiso, qu'es la maire de la prudènci, vou, pèr uno causo ansin, li plus long parlamen.

Eici, pas besoun de parlamen. Lou fèt a parla tout soulet, e, a parla tant clar, que pas un mescresènt a leva lengo! Tóuti, avès recouneigu lou poudé subrenaturau que vous a sauva. Tóuti sias tounba d'acord pèr vèire dins vosto subito déliéuranço la man soubeirano de Diéu, e tóuti avès di: Nosto-Damo de Gràci nous a sauva, eh bèn! prouclamen-la Nosto Rèino.— Salve Regina!

II

Efetivamen, mi Fraire, se la Vierge vous a moustra miracle, vous-àutri, pèr responso, tóuti lis an, ié moustras uno magnifico fèsto.

Oh! se sabias coume fasès provo d'inteligènci en agissènt de la sorto! Pèr lou bèn coumprendre, rapelas-vous la pajo de l'Évangile que racontò lou miracle de la garisoun di dèss leprous. Sus dèss, n'i aguè nou que, quand fuguèron gari, pensèron plus à soun Sauvair. Lou desième, qu'èro un paure estrangié, venguè se jita i geinoun de Noste Segne, lou recounèisse coume soun Diéu, et ié rèndre gràci. E, Noste Segne faguè tristamen aquesto remarco: — N'ai sauva dèss, vaqui n'en un. Vounte soun lis àutri nou? Voulènt à dire: — Dequé fan tóuti lis autre de la vertu de recouneissènço?

Eh bèn! abitant de Maiano, la Santo-Vierge, que vous a gari de la lèpro dóu colera, poutra pas vous faire un tau reproche. Avès coumprés que la reconneissènço es la marco di gràndis amo! Avès coumprés que lis acént de la recouneissènço soun la moundo de l'Umanita à l'esgard de la Divinita! Avès coumprés que lou soulet son de la recouneissènço adus toujours de nouvélli plueio de gràci!...

Et que fasès dounc tant pèr atesta vòsti sentimen recouneissènt? Fasès tout ço qu'un pople crestian pou faire pèr manifesta sa fe e son amour. Oh! qu'es bello vosto fèsto! Aquelo nouveno tant bèn seguido de preièro, de messo e de predicacioun; aquelo coumunioun que courouno la retrèto, tant noumbrouso que sèmblo que sian mai à Pasco; aquelo glèiso tant bèn ournado, enguierlandado, iluminado; aquelo proucessioun vounte se comto autant d'ome que de femo, e vounte, coume lou dissate sant, s'entènd tout-à-n-un cop li crid de la penitènci se tremuda en clamour de joio; aquel empessamen de la populacioun sus aquesto plaço publica, temoï dóu proumié miracle, e vounte l'image de la Vierge s'aubouro emé tant de fe au mitan di cantico, di flour, de l'encèns e di bèus acord de musico; aquelo iluminacioun, à niue toumbanto, dóu païs, que sèmblo un moussèu estela dóu fiermamen; tout aquel entrin, aquel envanc, aquel estrambord, vaqui voste noble pagamen à la Rèino dóu cèu qu'avès prouclama e courouna la Rèino de Maiano!!...

Ah! mi Fraire, se, dins touto la Franço, se travaiaivo coume eici, nosto Patrio sarié lèu trasfigurado! Noblo Franço! fai coume Maiano! Enauro mai dins toun cèu naciounau la Vierge Mario, saludo-la mai coume ta rèino, et redevendras bèn lèu, tu-meme la rèino di nacioun de l'Europo, e remarcharas bèn lèu à la tèsto de la civilisacioun dóu mounde!...

Pèr vous-àutri, mi Fraire, pensés qu'à-n-uno causo: à rèndre sèmpe mai glourious lou triounfle de la Santo Vierge. Digas-ié au-jour-d'uei publicamen: O Vierge sauvarello de noste païs, se jamai oublide toun noum e ti benfa, mostro-me miracle! Fai que ma lengo vèngue mudo, que ma man s'entre-seque et que mis iue se nèblon! Mai, noun, un tau malur m'arrivara pas! Toun noum sara toujours lou proumié mot de moun cantico, e ti benfa lou proumié souveni de moun cor! Dis un is autre, di rèire i felen, se racountaren li proudige de ta bounta, e lis an et li siècle auran bèu à passa en óublidant tóutis lis àutris evenimen, Maiano se souvendra toujours de soun vot de recouneissènço.

Nosto-Damo de Gràci, pèr favour suprèmo, vous demandan que voste noum fugue lou darnié que prounouciaran nòsti bouco avans de mourir, pèr ansin que fugue lou proumié que cantaren en metènt li pèd sus lou lindau dóu paradis, vounte nous jitareten dins vòsti bras pèr i'estre uous mai-que-mai pendènt li siècle de l'Eternita.

Amen!

CHAPITRE VII

Quelques Anniversaires (suite!)

M. le chanoine James Condamin, professeur à l'Université catholique de Lyon.

— Le Père Xavier de Fourvières. — Les dernières années.

Maillane a été la paroisse privilégiée, une fois encore M. Guillibert, Vicaire Général, est venu l'évangéliser, à l'occasion du 33e anniversaire. Nous lisons dans le compte-rendu des solennités: — Un Triduum de prédication précède le grand anniversaire; il a été prêché par M. Guillibert, Vicaire Général d'Aix. Rien ne lui a échappé pour rehausser dans ses différents sujets, les plus heureux à-propos; pour rappeler les traditions locales, pour exalter les titres de gloire du pays, en un mot, pour profiter de tout ce qui est intéressant pour la paroisse qu'il venait évangéliser.

Cette année, c'est sous la représentation d'Etoile de la mer, maris Stella, que Notre-Dame de Grâce est offerte à la vénération des fidèles. L'abside de l'église, à la hauteur du maître-autel, est transformée en une mer aux vastes et lointains horizons; une tour avec un phare s'élève au premier plan: c'est vers ce port de salut que s'avance un beau navire, très bien découpé, larguant toutes les voiles de sa triple mâture et naviguant sur des flots, qu'un mécanisme faisait paraître agités.

Dans le ciel, au milieu des nuages, apparaît la statue miraculeuse de Notre-Dame de Grâce, ayant au-dessus d'elle une étoile en lumières. Cette représentation, exécutée avec beaucoup d'adresse et de goût, était d'un ensemble remarquable en tous points. Mais ce qu'on admirait le plus, c'est qu'à Maillane, si loin des côtes de la mer, on entend si bien les choses de la marine. Serait-ce quelque enfant des mers, ayant couru sur tous les océans et étant venu chercher le repos à tant de fatigues dans les riantes campagnes de Maillane, qui aurait inspiré et réalisé une décoration si bien réussie?

La paroisse de Graveson, si voisine de Maillane, est fidèle, depuis quelques années, à faire, sous la conduite de son ardent et zélé Pasteur, un pieux pèlerinage à Notre-Dame de Grâce. A la messe, spécialement célébrée pour elle, les choristes de Graveson ont chanté de gracieuses barcarolles, comme pour harmoniser les chants avec la décoration du sanctuaire. L'à-propos était d'un achevé parfait, ajoutant au charme des yeux par celui de l'oreille. Aussi, dans une allocution heureusement inspirée, M. le Vicaire Général n'a pas manqué de donner les éloges les plus justement mérités.

L'année suivante, Mgr Gouthe-Soulard voulut bien condescendre au désir des Maillanais et il vint assister aux fêtes de N.-D. de Grâce. Au cours d'une visite pastorale, il en avait fait la promesse, quand il avait dit: — Je viendrai à votre belle fête, comptez sur moi.

Le vénéré Prélat, assisté de M.M. les Vicaires Généraux Bernard et Guillibert, de plusieurs chanoines d'Aix, d'Avignon, de Marseille, et d'un nombreux clergé, arrivait, en effet, à Maillane dans l'après-midi du 28 août.

Toutes les cérémonies, consacrées par l'usage, s'accomplirent au milieu d'un peuple immense accouru de toutes les contrées d'alentour. Sur la place, M. le chanoine James Condamin, professeur de littérature française à la Faculté catholique de Lyon, rappela dans un discours éloquent le fait merveilleux dont on célébrait la mémoire. Pendant trois jours, ce prédicateur distingué, avait préparé à la communion générale un auditoire de plus en plus compact et de plus en plus ravi.

Mgr l'Archevêque, dont l'émotion se trahit bientôt dans un premier épanchement de cœur, bénissait cette foule délirante de joie qui se précipitait sur ses pas. Le lendemain, à 6 heures, la messe de communion était célébrée par Monseigneur; la grand messe était chantée par M. le Vicaire Général Bernard, pendant que la chorale de Châteaurenard se faisait entendre.

A l'issue des Vêpres, le prédicateur éminent que Notre-Dame de Fourvières avait envoyé à Notre-Dame de Grâce, clôturait sa trop courte station, par un discours sur la royauté de Marie, dont les attributs principaux: le diadème, le trône et le sceptre furent l'objet du commentaire le plus émouvant.

La joie de notre premier Pasteur était transparente sur son visage; et malgré sa fatigue, il ne put résister au désir de l'exprimer encore une fois à ses enfants. A l'issue du salut solennel, qui suivit la procession, Monseigneur monta en chaire, et après avoir fait un juste éloge de tous ceux qui avaient concouru à l'éclat de ces belles fêtes, il proclama bienheureuses les populations qui avaient, comme Maillane, des chrétiens convaincus qui ne connurent jamais les entraves d'un respect humain oppresseur: — Votre fête n'a qu'un tort, s'écria Monseigneur, c'est de finir, hélas! si vite comme les fêtes de la terre; mais consolons-nous par la pensée qu'elle est de celles qui préparent aux bons chrétiens l'entrée du ciel, qui sera un Maillane éternel. Ce mot dit tout; et la population ne pouvait recevoir aucun éloge qui traduisit, avec tant d'autorité et d'éloquence, l'édification que de telles fêtes donnent à l'Eglise.

L'an 1889, le Père Xavier de Fourvières édifia la population par des discours en langue provençale d'un très grand intérêt. Il fut encore appelé à cette mission quelques années plus tard. Il a montré dans le petit livre intitulé: Nouveno à Notre-Damo de Gràci de Maiano, son dévouement pour la fête et le culte de Notre-Dame de Maillane. Monseigneur l'Archevêque d'Aix approuva ce livre par cette lettre:

Mon Bien Cher Père,

J'approuve et je bénis, bien volontiers, votre petit livre plein d'éloquence, de poésie et de piété, qui est comme un hymne de plus en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Je suis heureux qu'il soit écrit dans cette langue provençale dont je saisis, surtout sur vos lèvres et sous votre plume, tout le charme pittoresque et qui est bien faite pour traduire les accents naïfs et ardents de la piété filiale, envers celle que nos chères populations appellent la Bonne Mère.

Je vous félicite et je vous remercie, tout particulièrement, d'avoir groupé autour de la cessation subite et merveilleuse du choléra à Maillane, en 1854, le souvenir de tous les hommages rendus à la Sainte Vierge par les Saints de notre Provence.

Car on peut dire de chaque province de France, Mais spécialement de la nôtre, ce qu'on a dit de la France entière: Regnum Galliæ, Regnum Mariæ.

Puisse ma bénédiction que je vous envoie de Notre-Dame de Fourvières, au moment où la Sainte Vierge, priée avec ferveur par mes amis de Lyon, comme par mes diocésains d'Aix, vient de me rappeler à la santé, contribuer à rendre plus efficaces encore, sur tous les cœurs, les pieuses effusions et les conseils très pratiques contenus dans votre délicieux petit volume.

Xavier, Archevêque d'Aix.

Lyon, 22 août 1892.

Les années suivantes, la parole fut adressée successivement à la population maillanaise par M. l'abbé Léopold Reynaud, professeur au Petit Séminaire d'Aix et M. l'abbé Rouvière, curé de Simiane. Les fêtes furent présidées, en 1891, par M. le chanoine Penon, vicaire général. Sont venus ensuite exalter les gloires de N.-D. de Grâce à Maillane, M. l'abbé Imbert, vicaire à Sainte-Marthe de Tarascon; le Père Guillaumont, gardiste; le Père Honorat de Maillane, capucin; le Père Abel, prémontré. L'anniversaire de 1897 eut l'avantage de posséder le Père Antonin de Lyon, gardien des Capucins du couvent d'Aix. La fête fut présidée par le Révérend Père Denis, Supérieur des Prémontrés, assisté de plusieurs de ses religieux. Le Père prédicateur fut très heureusement inspiré. Il parla comme un Maillanais dont il avait pris l'âme, en se faisant tout à tous, pendant la mission qu'il avait dirigée à Maillane, au mois d'octobre 1895.

A la fin de son allocution, l'orateur s'écria: — Qu'il me soit permis, habitants de Maillane, de vous féliciter, vous qui avez été l'objet des prédilections de Marie. La terre que vous foulez est une terre sainte. Quel crime serait le vôtre, si vous veniez à oublier la faveur insigne dont vous avez été honorés. Le spectacle magnifique que j'ai sous les yeux me rassure, et me dit assez quelle noble place occupe dans votre cœur la vertu de reconnaissance. Vos pères ont chanté, avant vous, ces belles paroles du cantique qui se nomme, dans toute la Provence, le cantique des Maillanais.

Ici, l'orateur, avec un accent moitié provençal et moitié lyonnais, cita avec à-propos et à l'approbation de tous ces deux vers du cantique:

Jurant de n'en garda memòri,

Jurant de jamai l'òublida.

Les prédications ont été données avec succès, en 1898, par M. l'abbé Adrien Casteran, vicaire à Saint-Trophime d'Arles, dont la vocation sacerdotale avait grandi sous le regard de Notre-Dame de Grâce.

CHAPITRE VIII

Fleurs de dévotion à Notre-Dame de Grâce

Mme Xavier Charles, née Dumas. — Simian Jacques. — Léon Daillan. — Mme Françoise Simian, née Lillamand.

Pour énumérer toute les âmes qui se sont dévouées au culte de Notre-Dame de Grâce, il faudrait rappeler le souvenir de générations qui ont vécu à Maillane depuis des siècles, et qui toutes ont passé devant elle en lui disant: Nous vous saluons pleine de grâce. Dès son âge le plus tendre, l'enfant est porté, par sa mère, près de cette humble, image; on la lui révèle comme une relique et un trésor. Bientôt l'enfant, émerveillé par son histoire, s'agenouillera près de Notre-Dame de Grâce et lui demandera de le bénir. L'enfant n'est point trompé.

La Mère de Dieu, qui a toujours vécu pauvre et modeste, a voilé sa puissance et sa miséricorde sous les chétives apparences de cette pieuse Madone.

Les trois noms, auxquels nous nous sommes arrêtés, sont pris comme au hasard. Ils ont cependant quelques titres particuliers à notre souvenir et celui des Maillanais. Mme Charles, née Dumas, appartenait à une famille nombreuse et des plus honorables de la localité. Elle passa ses jeunes années dans cette même campagne où elle devait secourir tant de misères. Elle puisa dans cette vie simple, ces habitudes de modestie et de douce gaieté qui devait plus tard rendre son abord si facile aux malheureux.

Fidèle aux précieuses leçons qu'elle avait reçues, d'abord sur les genoux de sa mère et ensuite au Pensionnat des Religieuses du Saint-Sacrement, à Avignon, où elle fit son éducation, elle savait tenir son cœur élevé au-dessus des richesses qu'elle possédait. Dans la ville d'Avignon, où elle passa plusieurs années, elle était du nombre de ces âmes dévouées que la Providence de Dieu semble avoir déléguées pour faire le bien. Mère de famille exemplaire, elle répandait autour d'elle cette odeur de vertu qui est le parfum même du Christ, bonus odor Christi. Mais un jour elle devait avoir son calvaire et imiter de plus près les immolations de Notre-Dame de Grâce. La maladie, entrée dans la famille, fit d'abord une première victime: ce fut le chef que la mort frappa. Peu de temps après cet immense deuil, une fille qui restait sa consolation et son espérance, fut aussi moissonnée par la mort. Quatre années avaient suffi pour réunir dans le même tombeau ce que Mme Charles avait de plus cher au monde.

A partir de ce jour, cette mère désolée n'eut plus devant elle que la pensée d'aller rejoindre ceux qu'elle pleurait, elle acheta dès lors le vêtement qui devait lui servir de suaire. Dieu ne permit pas que la douleur brisât cette âme fortement trempée; elle survécut à ses amertumes. Se sortant désormais que pour se rendre à l'église et au cimetière, elle venait satisfaire sa piété et sa tendresse. Chaque jour, dès le matin, avec son voile de deuil qu'elle conserva toujours, elle venait prier Notre-Dame de Grâce et demander à cette mère désolée la science de souffrir.

Ne tenant plus aux choses de ce monde, pleinement désabusée et mettant en Dieu seul ses joies et ses espérances, elle se voua sans réserve à la pratique plus fervente encore des vertus chrétiennes. Sa fortune était le patrimoine des pauvres. Elle était l'âme de toutes les œuvres paroissiales. Dans la distribution de ses revenus, elle n'oubliait pas Notre-Dame de Grâce.

A différentes reprises, elle enrichit son trésor d'ornements les plus précieux et du meilleur goût.

Après les souffrances morales, les souffrances physiques ont sanctifié cette âme. Durant dix-sept mois, elle a éprouvé comme un long martyre. S'oubliant elle-même, elle était toute entière aux personnes qui venaient la visiter. Elle s'est éteinte sans agonie et sans avoir perdu un seul instant l'usage de ses sens; sa mort a été si douce, que les personnes qui l'entouraient ne l'ont pas vu mourir. On a trouvé alors ce suaire préparé depuis dix-sept ans: c'était l'humble robe de bure de la Tertiaire franciscaine. Elle était Supérieure du Tiers Ordre de Maillane et elle s'appelait Sœur Agathe. On sait que sainte Agathe est la patronne de la paroisse. Ce costume religieux, humble et pauvre, lui convenait pleinement: elle avait vécu toujours en digne fille du Patriarche d'Assise.

L'acte de sa profession remonte à l'année 1873. Nous lisons dans les archives du Tiers Ordre de Maillane: — L'an 1873, le 2 du mois d'août, moi Sœur Agathe, née Césarie Dumas, veuve Charles, déclare avoir fait avec une entière liberté profession dans le Tiers Ordre de la pénitence de notre séraphique Père saint François d'Assise, en présence et de l'agrément des Sœurs assemblées dans la chapelle de la Congrégation.

A ses obsèques se rendit un grand concours de fidèles. M. le chanoine Chave, curé de Châteaurenard, plusieurs autres prêtres et surtout les prêtres originaires de la paroisse, édifiés dès leur plus tendre enfance par les héroïques vertus de la regrettée défunte, étaient venus assister aux funérailles. On remarquait aussi avec plaisir, dans ce deuil immense pour la paroisse, que la Municipalité avait voulu accompagner à sa dernière demeure la bienfaitrice de ses pauvres.

Avec Simian, se présente à nous une physionomie morale, singulière et admirable. C'était un homme qui possédait les goûts et les aptitudes d'un Frère de saint Jean de Dieu.

Il n'avait jamais fait de noviciat, jamais appartenu à aucune Congrégation religieuse. Suppléant d'instinct à une formation spéciale, il était devenu le soutien, la consolation, le salut des malades et l'espérance des familles. Il consentait à prendre son repos la nuit, non loin de sa porte d'entrée, afin de mieux entendre les sollicitateurs qui venaient implorer son secours.

Ce dévouement était absolument gratuit. Ses modestes revenus lui laissaient la liberté de vaquer généreusement à ce pieux ministère. Impossible de dire le nombre d'âmes qui lui doivent la grâce du dernier pardon. Lui aussi, dès le matin, il était à l'église; il le fallait, car la religion est l'âme du dévouement. Il apportait auprès des malades, sur de trouver un écho, le souvenir de Notre-Dame de Grâce. L'éloge qu'il en faisait était corroboré de son exemple: pendant de longues années, il a construit, de concert avec M. l'abbé Laurin, le reposoir monumental destiné à recevoir la statue de Notre-Dame de Grâce, à l'anniversaire du 28 août.

Après une carrière si dignement remplie, il était l'admiration de tous dans son heureux village. Mistral, son voisin, sensible plus que personne aux nobles et grandes choses, l'admirait surtout. A l'occasion des prix de vertu, il en écrivit à l'Académie française. Celle-ci s'empressa de prendre en considération le rapport qui lui fut fait de ces héroïques vertus. Un prix Montyon fut attribué au bon Simian, dit Cadet Simian.

Dans son discours à l'Académie, à la séance du 4 août 1881, Ernest Renan, malgré son apostasie, fut contraint de décerner aux vertus chrétiennes les plus légitimes éloges. Il s'exprima ainsi: — Les vertus qui précèdent vous sont attestées par des préfets, des sous-préfets, des gendarmes, des autorités constituées. Le bon Simian, dont je vais maintenant vous parler, vous est surtout présenté par Mistral. Oui, Mistral votre lauréat, qui vous a écrit une lettre charmante pour vous recommander un de ses compatriotes de Maillane dont les vertus ont quelque chose d'archaïque et de touchant. Le bon Simian, ou, comme on l'appelle dans le pays, Cadet Simian, est un petit propriétaire cultivateur qui s'est consacré depuis trente ans, avec un désintéressement absolu, à toutes les besognes tristes, à la garde des agonisants, au soin des moribonds, à l'assistance des chirurgiens, et enfin à l'œuvre du vieux Tobie, à l'ensevelissement des morts. Avec une abnégation, une conscience, une modestie et une discrétion au-dessus de tout éloge, le brave Cadet Simian met son dévouement au service de tout le monde, et les maladies les plus dangereuses, comme les offices les plus rebutants, ne l'ont jamais fait reculer. Dans les épidémies, il veille jusqu'au dernier soupir les malades abandonnés par leurs proches; il a assisté les chirurgiens dans toutes les opérations qui ont été pratiquées à Maillane depuis trente ans. Cadet Simian est la providence des jours sombres; on vient frapper à sa porte toutes les fois que la vie se montre à Maillane par ses côtés austères. Il a 500 ou 600 francs de rente, qui lui viennent de quelques coins de terre, et cela lui suffit, car il ne va jamais au café, ne fait pas usage de tabac et ne sort de chez lui que pour ses bonnes œuvres. Il est profondément religieux, et n'a d'autres délassements que la lecture et le travail des champs.

La lettre de Mistral est contresignée: par le maire, le curé et le médecin. Quant à faire intervenir le sous-préfet ou le préfet en cette affaire, ajoute Mistral, c'est complètement inutile, attendu que ces Messieurs sont trop souvent renouvelés et trop étrangers à notre vie pour qu'ils puissent se douter de ce qui se passe d'intime parmi nous. Ce jour discret, jeté sur ce qui se passe d'intime à Maillane vous a vivement touchés. Mistral a obéi, là, à un sentiment très juste; il a craint peut-être que les vertus un peu démodées du bon Simian n'eussent pas quelque chose d'assez civique pour mériter de grosses approbations officielles. Il s'est défié des sceaux de l'Etat, et il a pensé qu'il ne fallait mettre en mouvement l'autorité préfectorale que pour des vertus qui ne supposent pas un petit cercle d'initiés. Tous les Maillanais furent heureux et légitimement fiers de cet éloge.

Dans la maison voisine de Simian, vivait un autre Maillanais, son ami, on l'appelait Léon Daillan.

Ils étaient souvent ensemble, mais surtout lorsqu'il fallait préparer dans l'église le reposoir monumental de chaque année. Léon Daillan était malade du choléra le jour où l'on fit, en 1854, la première procession de pénitence. Il avait déjà perdu, victime du fléau, sa mère Marguerite Simian, morte le 19 août, à la campagne de M. Guillaume Roux, et qui fut enterrée le même jour. Malade lui-même du choléra, à la campagne de M. Ferrand, car il avait changé de domicile après la mort de sa mère, il se considéra toute sa vie comme redevable de sa guérison à Notre-Dame de Grâce.

Il a voulu être fidèle à sa libératrice, à la vie et à la mort. De son vivant, il fit construire son tombeau. Au-dessus de cette tombe monumentale, il a fait placer dans une niche une statue de Notre-Dame de Grâce, sculptée sur pierre. C'est l'œuvre, finement achevée, d'un artiste avignonnais nommé Cornaud. Depuis, Notre-Dame de Grâce ne quitte plus ses enfants, même dans la mort. Ce seul titre de Notre-Dame de Grâce est un gage d'espérance; la grâce est la semence de la gloire. Cette vérité a été figurée par Mistral sur la tombe de la famille Magnan où il est rappelé que la chrysalide devient papillon:

*Gràci de Diéu à toun rayoun
Lou magnan deven parpaioun.*

Avec un sens chrétien qui est l'opposé de l'orgueil satanique, Léon Daillan a fait mettre, autour de cette niche, parmi des anges et des lys, cette inscription: Refugium peccatorum, ora pro nobis.

Ce fidèle serviteur, décédé à Maillane le 5 août 1893, repose dans son tombeau sous le regard maternel de Notre-Dame de Grâce. Son épitaphe rappelle, par la voix du poète, son voisin, l'antique figuier qui était devant sa maison. Elle est, en même temps, un cri d'espérance pour la vie et le bonheur:

*Iéu ai quita l'oumbro de ma figuiero
Pèr davala dins l'oumbro dóu toumbeù;
Se remembrant de ma preguièro
Que Diéu m'escarrabihe à soun soulèu tant bèu.*

Madame Françoise Simian, née Lillamand, nous représente l'âme maillanaise se développant sous le regard de Dieu et de Notre-Dame de Grâce. Son histoire est semblable, en beaucoup de points, à celle de ses compagnes. L'exposé de ses dispositions intérieures et de son innocente vie donnera une idée de la voie que l'on suit à Maillane pour vivre immaculé et pour atteindre sa destinée bienheureuse.

Venue au monde dans une famille foncièrement chrétienne, Françoise Lillamand fut témoin, dès ses plus tendres années, du respect que l'on avait autour d'elle, pour l'anniversaire du 28 et 29 août 1854. Les prêtres de sa parenté venaient par leur présence rehausser dans son esprit l'importance de cette fête.

Bonne et généreuse, cette enfant avait une nature vive et impressionnable, ce qui lui faisait éprouver fortement les joies et les deuils de la famille.

Quand elle eut grandi, son oncle, qui était curé de Marignane, dans le diocèse d'Aix, lui offrit, pour la récréer et la distraire, une large hospitalité. Cette jeune fille, simple et loyale, recevait avec reconnaissance des bienfaits qu'elle méritait si bien. Avec quel enthousiasme elle se rendit au pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes, au pèlerinage moins lointain de Notre-Dame de la Garde, à Marseille, et à celui de Sainte-Marie-Madeleine à la Sainte-Baume. Membre du chœur des jeunes filles de la paroisse de Maillane, avec quel entrain elle chantait ces paroles:

*Nosto-Damo de Gràci,
Que nous avès sauva,
Vous venèn rèndre gràci
Coumo avèn toujours fa!*

Cette jeune âme, pleine de délicatesse, ne craignait rien tant que d'être une cause de peine autour d'elle. Sa bonté et sa simplicité apparaissent dans ces lignes qu'elle adressait à son frère le 3 janvier 1888: Tu prieras pour que je sois à l'avenir plus soumise, plus obéissante, pour que je me corrige de tous mes défauts qui, hélas! sont en grand nombre, et pour que, à mon tour, je donne un peu de consolation à la maison. Le 1er janvier 1890, inspirée par une piété ardente, elle écrivait à la même adresse: — Ce matin, pendant la sainte messe, j'ai prié pour toute la famille et toi tu n'as pas été oublié. J'ai demandé à l'Enfant Jésus de te donner la joie, la santé, le bonheur. Je l'espère; bien que je ne sois qu'une pauvre âme, Dieu voudra exaucer mes yeux, car je le lui demande du fond du cœur. Ici à Marignane j'ai beaucoup plus de loisir, je prie davantage. Quand même, je te demande de ne point m'oublier. J'ai grand besoin de prières; cette année j'ai beaucoup d'inquiétude, car mon avenir en dépendra. Ne m'oublie pas au pied des autels, je m'unirai à toi, chaque matin, en assistant à la sainte messe.

Les préoccupations dont elle parle, et pour lesquelles le secours divin lui était si précieux, avait pour objet sa prochaine entrée dans la famille Simian; elle allait devenir par cette alliance la petite nièce de Cadet Simian dont nous avons retracé les vertus. A l'époque du départ de son frère, elle donna un nouveau gage de sa générosité en acceptant avec résignation et force d'âme l'épreuve infligée aux familles par les vocations religieuses. Elle devint l'ange consolateur du foyer.

Sa carrière ne devait pas être longue. Elle eut à éprouver, pour se préparer elle-même au sacrifice, la mort poignante de son oncle l'ancien curé de Marignane, et celle de sa jeune nièce, décédés à quelques jours de distance. Une cruelle maladie d'entrailles la jeta dans une langueur qui ne fit que s'accroître. La mort se présenta à elle; durant de longs mois d'ennui, elle en sonda toutes les amertumes. Les liens légitimes d'affection qu'elle avait contractés et la tendre enfant que Dieu lui avait donnée rendaient la séparation terrible.

Le 1^{er} mars 1896, son frère, Religieux de saint François, lui apportait la sainte communion. C'était le mois de saint Joseph. Elle avait toujours eu pour ce grand Saint une dévotion spéciale; il allait devenir, prématurément pour elle, le Patron de la bonne mort. Ne se faisant aucune illusion, elle disait quelques jours avant de mourir: —

Demain dimanche, on me donnera l'Extrême Onction, parce que je mourrai dans le courant de la semaine, alors je serai prêtre.

A mesure que le mal faisait des progrès et que la respiration devenait plus difficile, cette jeune mère, faisant son sacrifice, oubliait ce monde où elle avait des affections si vives, et elle répétait cette parole: Notre-Dame de Grâce venez me chercher, je suis trop jeune pour mourir, mais puisqu'il le faut, mon Dieu, venez me chercher. Lorsque la souffrance lui laissait un moment de repos, elle jetait un regard d'un côté, sur sa mère, la femme forte, toujours debout à son chevet, et de l'autre, sur son mari qui ne la quittait plus. Ils étaient pénétrés de ce regard qui renfermait tant de douleur, de regrets et de mystères.

Dans la matinée du 13 mars, qui fut le dernier jour pour la malade, ouvrant son cœur avant le dernier sacrifice, navrée de son abandon et obéissant à sa délicatesse de mère, elle recommanda vivement sa jeune et tendre enfant à l'affection et à la sollicitude des siens. Elle continuait de parler à voix basse, mais on ne l'entendait plus.

Durant l'après-midi, vers 2 heures, elle faisait une demande en levant et en abaissant sa main tremblante; on ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire. A ce moment, M. l'abbé Gervais, curé de la paroisse, rentra et lui dit: — Vous souffrez!— Nous allons prier pour vous.

La malade, voyant toute sa famille à genoux, garda sa main immobile; elle demandait une prière. M. le curé appela ensuite les fidèles à l'église. On pria auprès de Notre-Dame de Grâce. C'était le vendredi à 3 heures; pendant cette prière, l'âme de cette jeune mère s'envola; elle avait 25 ans.

CHAPITRE IX

La Fête de N.-D. de Grâce et son avenir

Ville fidèle à Dieu, soyez de Dieu bénie!
De célestes chrétiens une foule infinie
Jusqu'à la fin des temps fleurira dans vos murs.
Beaucoup de vos enfants humbles, fervents et purs,
Grandiront pour le ciel dans votre heureuse enceinte,
Et Dieu vous bénira comme une cite sainte.
Le Comte Anatole de Ségur, Poème de S. François.

Ainsi que nous l'avons vu, M. l'abbé Laurin, curé de Maillane, dans son allocution sur la place publique, le 28 août 1860, disait ces paroles: — Un écueil que vous devez craindre, c'est que, cette fête qui est aujourd'hui le principe de votre bonheur, l'expression de votre joie et le témoignage de votre reconnaissance, dans la suite, ne devienne une fête toute mondaine et profane, un jour de luxe, de mondanité et de plaisir.

Combien d'autres fêtes dans le christianisme, qui ont commencé par l'esprit et fini par la chair. Oh! si la génération qui se forme devait un jour encourir le reproche d'avoir dégénéré de la vertu de ses pères, quelle ressource lui resterait-il dans les nouveaux jours d'infortune et de malheur, lorsque le Seigneur, frappant de nouveaux coups, ferait encore tomber les morts à droite et à gauche, lorsque le Seigneur, tirant des trésors de ses vengeances la stérilité et la jetant sur vos campagnes, vous verriez vos fruits et vos récoltes sécher sur pied, et la sueur de votre front se perdre dans un labeur inutile. Oui, je le demande, cette génération oublieuse oserait-elle porter dans les murs de la cité la statue antique, lorsque les fêtes qu'elle célébrerait seraient mille fois plus condamnables par leur désordre que l'oubli dans lequel on l'avait laissée. Les Maillanais doivent méditer ces paroles; elles doivent toujours leur être chères et douces comme la mémoire de M. Laurin.

Dans un manuscrit de 1858 que nous avons découvert à Maillane, nous lisons cette remarque: Il est juste d'avouer que de l'année 1840 au triste jour de l'invasion du fléau, le démon n'avait pas cessé de faire des efforts continuels pour changer la glorieuse Assomption de Marie, en une fête toute païenne; et Dieu, pour nous punir de notre idolâtrie, nous a fait subir cruellement cette terrible épreuve, en plongeant toutes les familles de cette localité dans l'affliction, les larmes et le deuil.

Hâtons-nous de jeter un voile d'oubli sur nos coupables erreurs: nous avons vu dans le miracle de Notre-Dame de Grâce que nous avons obtenu notre pardon, et que la Mère de Dieu nous a visiblement protégés tous... Si notre offense a été grande, manifeste, le secours dans un péril si éminent a été souverain.

Au mois de juin 1885, durant la nuit, pendant que Maillane dormait, des voleurs pénétrèrent dans l'église paroissiale et dépouillèrent la statue de Notre-Dame de Grâce de ses bijoux. Quelques jours après, il y eut une réparation solennelle dont on a dit: La procession s'est déroulée, dans nos rues, avec un recueillement et une piété admirables. Les jeunes gens et les hommes n'ont pas craint d'y paraître, avec un grand esprit de foi. L'antique et vénérée statue de Notre-Dame de Grâce, dépouillée naguère par les voleurs, attirait tous les regards et tous les cœurs. Tous voulaient à l'envi porter un instant, sur les épaules, ce précieux fardeau. Les mères de famille tenaient d'une main leurs petits enfants et de l'autre le brancard de la Vierge protectrice de Maillane. Les prêtres ont voulu rentrer eux-mêmes, dans l'église, cette antique image.

Ce serait un sacrilège, bien plus indigne, de profaner la fête de Notre-Dame de Grâce que de lui ravir son trésor. Pour elle, son plus bel ornement, c'est la fidélité inaltérable des Maillanais pieux et reconnaissants. Les étrangers eux-mêmes nous donnent l'exemple de la confiance et de la foi en Notre-Dame de Grâce. Antoine Gilles d'Eyragues, dans un moment de danger, quand sa voiture et son chargement allaient s'abîmer dans un précipice, à l'ancien passage à niveau, sur la route de Maillane à Tarascon, eut recours, il y a quelques années, à Notre-Dame de Grâce. En reconnaissance de son salut, il a fait placer un ex-voto.

L'un des moyens de rester fidèle à ce culte c'est d'habiter toujours ce sol maillanais et de ne l'abandonner que pour les plus graves motifs.

On quitterait Maillane pour chercher le bonheur et on trouverait la misère; les pertes morales seraient quelquefois plus lamentables encore. De l'aveu de tous les hommes sensés, il y a moins d'esclavage à la campagne que dans la ville. Les Maillanais aiment leur pays, cette grande famille, où ils trouvent la paix et où leur âme reste chrétienne. Ils aiment tout ce qui est maillanais, les habitudes et le costume.

N'ont-ils pas raison d'aimer: Maillane?

Charles Gounod en avait gardé ce souvenir trop flatteur: — Je revois encore devant moi les dentelures bleuâtres des Alpilles, puis Saint-Rémy et Maillane; Maillane surtout, patrie de Mistral. Ah! le joli endroit, le délicieux coin de paysage que ce petit pays que les touristes n'ont pas encore contaminé de leur présence! J'ai vécu là-bas près de deux mois.

Levé à l'aube, je me promenais dans les sentiers ombreux, écoutant les chansons des oiseaux du bon Dieu, heureux, ravi de me trouver dans cet Eden parfumé. Les motifs me venaient à l'esprit comme des vols de papillons, je n'avais qu'à étendre les bras pour les attraper.

Tout cela est bien loin! J'avais à cette époque environ quarante-trois ans et je marche maintenant vers ma soixante-quinzième année.

Et voici les beaux arbres grecs, dit à son tour Elzéard Rougier, les platanes, dès le printemps, favorables au voyageur que la lumière éprouve, favorables au troupeau fatigué d'avoir trop longtemps marché dans la cendre endiamantée. Ils mènent, par une longue avenue triomphale et rustique, à Maillane, petite patrie de la grande Poésie.

Maillane sera de plus en plus aimé de ses heureux enfants; Maillane c'est l'humble village.

Mais il est, à bien des titres, l'une des gloires de cette Provence, dont on a dit: — Lorsque le voyageur descend les pentes du Rhône, à un certain moment, sur la gauche, les montagnes s'écartent, l'horizon s'élargit, le ciel devient plus pur, la terre plus somptueuse, l'air plus doux, c'est la Provence.

Que Maillane tressaille de joie et témoigne sa reconnaissance; qu'il chante le Magnificat en disant avec son Poète:

*Moun amo canto e glourifico
Li grand miracle dó Segnour;
Moun esperit qu'èu santifico
A trefouli dins soun amour!*

*De sa servante vergounouso
A regarda la basso man:
Vaqui perquè la Benurouso
Touti li pople me diran.*

*A fa pèr iéu de gràndi causo
Lou Pouderous qu'es eilamont!*

*Vaqui perqué ma voues lou lauso:
Sant e mai sant fugue soun noum!*

*Tant que li raço noun s'estegnon,
Et quand durèsson enca mai,
Baio en aqueli que lou cregnon,
Misericordi longo-mai.*

*Vengue pièi l'ouro mounte duerbe
Soun bras terrible, e tout d'abord
Escarabouio li superbe
E la cresènço de soun cor.*

A debaussa de la cadiero
Li pouderous tant arrogant,
E sus l'auturo la proumiero
A mes en plaço li pacan!

Lis afama que barbelavon
I'a coumoula si plen granié,
E li richas que se gounflavon,
Lis a bandi sèns un denié.

Lou paure pople d'Israèle,
Coume soun fiéu l'a recata.
Ansin toustèms éu se rapelle
Que nous fisan de sa pieta.

Car a proumés à nosti paire,
A-n-Abraham à si felen,
Que se fara noste Sauvaire
Et dins li siècle eternamen.

F. MISTRAL

DÉCLARATION

Nous déclarons qu'en exposant des faits qui peuvent être interprétés comme présentant un caractère miraculeux, nous n'entendons nullement exprimer, sur les personnes ni sur les choses, un jugement qui est réservé à l'autorité ecclésiastique. Nous ne le faisons qu'au sens et dans la mesure autorisés par les décrets du Pape Urbain VIII.

APPENDICE

Cantico de Nosto-Damo de Gràci de Maiano (28-29 d 'Avoust)

*Sias lou soulas d'aquéu que plouro
Sias lou remèdi di malaut,
Et de la mort, pièi, quand vèn l'ouro,
Dóu Paradis tenès li clau.*

I

*Nosto-Damo de Gràci,
Que nous avès sauva,
Vous venèn rèndre gràci
Coume avèn toujours fa!*

II

*A nòsti grand, à nòsti rèire,
Avès moustra vosti perdoun,
E lis enfant podon bèn crèire
Qu'auran sa part de vòsti doun.
Nosto-Damo de Gràci...*

III

*Rapelen-nous de l'espèctacle
Que dins Maiano se veguè;
Rapelen-nous dou grand miracle
Que Nosto-Damo nous faguè.
Nosto-Damo de Gràci...*

IV

*Ah! se n'en souvenèn encaro
D'aquéu terrible colera,
E d'aquéli que vivon aro
Mai que d'un vous lou countara.
Nosto-Damo de Gràci...*

V

*Mai que d'un vous dira: iéu i'ère,
Dins lou lié concha pèr la mort:
Nosto-Damo passè: fuguère
Tout-d'un-tèms mai gaiard e fort.
Nosto-Damo de Gràci...*

VI

*Lou mau segavo li famiho.
I'avié de mort dins chasque oustau;
Jouine, vièi, ome, femo, fiho,
Coupavo tout soun dai mourtau.
Nosto-Damo de Gràci...*

VII

*Restavo plus que cènt persouno,
Et lou flèu segavo toujours;
Lou mort sus lou mort s'amoulouno:
Nosto-Damo, à noste secour!
Nosto-Damo de Gràci*

VIII

*Li paire vous avien cantado,
Li fiéu vous avien oublida;
Mai quand venguè la mau-parado,
Lèu que vous anèron cerca!
Nosto-Damo de Gràci...*

IX

*Nous souvenèn pas de l'oufènso
Que nosto óublido vous fasié,
Prenguerias subran la defènso
De Maiano, que perissié.
Nosto-Damo de Gràci...*

X

*Tóuti li porto èron barrado:
Fasié ferni de vèire aco;
Entre sourti la Benurado,
Lou mau calé tout-à-n-un cop.
Nosto-Damo de Gràci...*

XI

*Dins li carriero sournò e tristo
Vous pourterian en proucessioun,
O bello Rèino! à vosto visto
Finiguè la desoulacioun.
Nosto-Damo de Gràci...*

XII

*Et long-tèms mudo, li campano
Pertout anoucièron à brand
Que de vosto fidèu Maiano
La mort s'esvalissié subran.
Nosto-Damo de Gràci...*

XIII

*Et tóuti, cantant vosto glòri,
Li Maianen soun retourna,
Jurant de n'en garda memòri,
Jurant de jamai l'óublida.
Nosto-Damo de Gràci...*

XIV

*Se voste noum, ô Nosto-Damo,
Di mau dou cors nous a gari,
Garissès-nous di mau de l'amo
Que soun encaro pu marrit.
Nosto-Damo de Gràci...*

XV

*Mantenès dins nòsti famiho
La pas, la councordo e l'amour,
E nòsti fiéu e nòsti fiho,
Vierge, vous cantaran toujours:*

*Nosto-Damo de Gràci,
Que nous avès sauva,
Vous venèn rendre gràci
Coume avèn toujours fa!*

Li Gaude de Nosto-Damo de Gràci

I

Gaude, Virgo Mater Christi,
Quæ per aurem concepisti
Gabrielis nuntio

II

Gaude, quia Deo plena
Peperisti sine pœna
Cum pudoris lilio

III

Gaude Magos advenisse,
Aurum, thus myrrham tulisse
Tuo Unigenito.

IV

Gaude, Chri to expirante,
Quia ipso triumphante
Nostra fit redemptio

V

Gaude quia tui Nati
Quem dolebas morte pati
Fulget resurrectio.

I

Rejouïsse-te, Vierge, Maire dóu Crist, de ço qu'as councépu en ausènt la saludacioun de l'Arcange Grabié.

II

Rejouïsse-te, Espouso de Diéu, Vierge Maire qu'as enfanta sèns deco et sèns peno.

III

Rejouïsso-te, que li Rèi soun vengu adusènt à toun Fiéu l'or, l'encèns e la mirro.

IV

Rejouïsse-te que lou Crist es mort e es ressucita pèr nous tóuti sauva.

V

Rejouïsse-te, car toun divin Enfant, que sa mort t'a tant fa sóufri, esbrihaudo en sourtènt de la toumbo.

VI

Gaude quod hodie læti
Hic omnes expertes leti
Te canunt ore pio.

VII

Malhanæ, ceu lupus furens.
Sæviebat pestis urens,
Nefanda contagio.

VIII

Miserata nostræ sortis
Mox horrorem fugas mortis
Tuo, Mater, brachio.

IX

Gaude, quod nunc per te sana
Tibi lætatur Malhana
Sempiterno homagio.

X

Gaude, Christo ascendente
Qui in cœlum te vident.
Motu fertur proprio.

XI

Gaude quod post ipsum scandis
Et est tibi honor grandis
In cœli palatio.

XII

Ubi fructus ventri tui
Per te nobis detur frui
In perenni gaudio.

VI

Rejouïsse-te que, plen de joio, aquéli qu'as sauva de la mort, vuei emé devoucioun
canton eici ti benfa.

VII

Car, dins lou tèms à Maiano, uro pèsto esfraiouso, un orre mau, coumo un loup enrabia
espargnavo res.

VIII

Mai Tu, aguères pieta de noste malur, o Maire! e toun bras pouderaus a fa fugi la terriblo mort.

IX

Adounc, rejouïsse-te, que Maiano garido pèr toun ajudo, e pèr toujours recouneissènto t'ounouro, e de-longo t'ounourara.

X

Rejouïsse-te que Noste-Segne es mounta au cèu à ta visto, et n'aguè besoun que do lou voulé.

XI

Rejouïsse-te que ié siés mountado bèn-lèu après, e siés estado courounado Rèino dou mounde dins lou palais celestiau.

XII

O, te n'en pregan! aduse-nous ié, e qu'emé. Tu touto l'eternita pousquen jouï de toun Fiéu Noste-Segneur.

AMEN

Les Prédicateurs de Notre-Dame de Grâce les 28 et 29 août

1854 l'abbé Moulin, curé de Maillane.

1855 l'abbé Véran, chanoine, de Tarascon.

1856 le R. Père Martin, S. J.

1857 le R. Père Bouffier, S. J.

1858 le R. P. Arminjon, S. J.

1859 l'abbé E. Laurin, vicaire.

1860 l'abbé J. Laurin, curé de Maillane.

1861 l'abbé Fouque, chanoine, chancelier de l'Archevêché.

1862 l'abbé Meissonier, curé de Rousset.

1863 le R. Père Alexandre, prémontré.
1864 l'abbé Chave, professeur au Petit Séminaire d'Aix.
1865 le R. Père Louis de Gonzague, prémontré.
1866 le R. Père René, prémontré.
1867 l'abbé Cambe, vicaire à Sénas.
1868 l'abbé Beluy, vicaire du Saint-Esprit à Aix.
1869 l'abbé Eisséris, vicaire à Tarascon.
1870 l'abbé Gilles, missionnaire apostolique d'Avignon.
1871 l'abbé Arnaud, missionnaire apostolique
1872 le R. Père Barthélemy, prémontré.
1873 l'abbé Bouvet, curé de Saint-Julien-les-Martigues
1874 l'abbé Décourt, vicaire de Saint-Jacques à Tarascon.
1875 le R. P. Évariste, capuc. de la maison d'Aix.
1876 l'abbé Anglès, professeur au Petit Séminaire d'Avignon.
1877 l'abbé Gouisset, missionnaire d'Avignon.
1878 l'abbé Abeau, directeur du Collège catholique d'Aix.
1879 l'abbé Eisséris, aumônier milit. à Tarascon.
1880 le chanoine Marbot, vicaire général de Mgr l'archevêque d'Aix.
1881 le R. P. Gurnier, Supér. des Oblats d'Aix.
1882 l'abbé Cherrier, chanoine d'Aix.
1883 le chanoine J. Mille, vicaire à la Métropole l'Aix.
1884 le R. Père Ferdinand, récollet.
1885 l'abbé Grimaud, curé de Sorgue (Vaucluse).
1886 l'abbé Bourges, aumôn. de la Charité à Arles.
1887 le chanoine Guillibert, vicaire général de Mgr l'archevêque d'Aix.
1888 le chanoine James Condamin, professeur à la Faculté catholique de Lyon.
1889 le R. Père Xavier de Fourvières, prémontré.
1890 l'abbé Léopold Reynaud, professeur au Petit Séminaire d'Aix.
1891 l'abbé Rouvière, curé de Simiane.
1892 l'abbé Imbert, vicaire à Sainte-Marthe de Tarascon.
1893 le R. Père Xavier de Fourvières, prémontré.
1894 le R. Père Guillaumont, gardiste.
1895 le R. Père Honorat de Maillane, des Frères Mineurs capucins.
1896 le R. Père Abel, prémontré.
1897 le R. Père Antonin, de Lyon, capucin, gardien du couvent d'Aix.
1898 l'abbé Adrien Casteran, vicaire de Saint-Trophime à Arles

Les Prieurs de Notre-Dame de Grâce depuis le création en 1861

1861 Simian Jacques, Poullinet Baptiste
1862 Simian Claude, Fougasse Ange
1863 Pépin Baptiste, Charles Justinien.

1864 Simian Henri, Charles Louis-Félicien.
1865 Marie Etienne, Laville François.
1866 Daillan Clément, Lillamand Marius.
1867 Simian Marius, Lillamand Théodore.
1868 Poullinet Séraphin, Audibert doct. en médecine
1869 Poullinet François, Martin Antoine.
1870 Charles Symphorien, Fougasse Pierre.
1871 Roubat Maxime, Noble Simon.
1872 Chaix Etienne, Richard Joseph
1873 Busquet Jean, Fougasse Joseph.
1874 Daillan Joseph, Gaffet Antoine.
1875 Charles César, Rioussset Joseph.
1876 Etienne Joseph, Antoumé Joseph.
1877 Raffin Louis, Bayol Jean.
1878 Fougasse Lucien, Pépin Baptiste.
1879 Fougasse François, Artaud Honoré.
1880 Bouisson Joseph, Pépin Joseph.
1881 Couillet Eugène, Pépin Louis.
1882 Manson Toussaint, Simian Louis.
1883 Choisy Guillaume, Pépin Claude.
1884 Pépin Jean, Charles Joseph.
1885 Eynaud Antoine, Charles Elisée.
1886 Lillamand Adrien, Barbier Joannin.
1887 Barbier Etienne, Véran Hippolyte.
1888 Gay Marius, Barbier Georges.
1889 Allet Jacques, Bayol Noël.
1890 Cornillon Joseph, Bonnefoy J.-Baptiste.
1891 Bayol Henri, Charles Théophile.
1892 Riquean J.-Baptiste, Barbier Marius.
1893 Charles Adrien, Fougasse Louis.
1894 Deville Paul, Dumas Vincent.
1895 Barbier Antoine, Roubat Eugène.
1896 Charles Joseph, Busquet Marius.
1897 Marie Hilarion, Cornillon Antoine.
1898 Joseph Poullinet, Cornillon François.

Couvent de Crest (Drôme), 26 décembre 1898.



© CIEL d'Oc - Abriéu 2003

